



CENTENAIRE DE DÉCADES DE PONTIGNY

Pontigny, Cerisy (1910 – 2010): un siècle de rencontres au service de la pensée

Soirée du 27 août 2010

LETTRES A PAUL DESJARDINS

*« Si les entretiens ont été conçus avec un sens net
de ce qui manque à la société contemporaine et de ce qu'elle cherche,
s'ils sont soutenus par un dévouement suffisant, ils vivront. »*

(Paul Desjardins, 1910)

août 2010

	Centre Culturel International de Cerisy-la-Salle	Association des Amis de Pontigny-Cerisy	Déclarée le 13 mai 1952 (J.O. du 1 ^{er} juin 1952) Reconnue d'utilité publique Le 28 septembre 1972 (J.O. du 8 octobre 1972)
	50210 Cerisy-la-Salle	Tél 02 33 46 91 66	Fax 02 33 46 11 39
	Internet: www.ccic-cerisy.asso.fr	Courriel : info.cerisy@ccic-cerisy.asso.fr	
	27, rue de Boulainvilliers - 75016 PARIS	Téléphone et fax : 01 45 20 42 03	

Chers amis de Cerisy,

Ainsi qu'Edith Heurgon vous l'a annoncé dans sa lettre accompagnant le dépliant 2010, un colloque:

Pontigny, Cerisy (1910-2010) : un siècle de rencontres au service de la pensée
(cf. présentation <http://www.ccic-cerisy.asso.fr/pontignycerisy10.html>)

est organisé à Cerisy, du 24 au 31 août, à l'occasion du Centenaire des décades de Pontigny.

Nous souhaitons vous associer à cette manifestation exceptionnelle et recueillir vos avis, notamment pour préparer la soirée intitulée « *Cultivons des jardins* », que nous sommes chargées d'organiser.

Dans cette perspective, si vous le voulez bien, nous vous proposons d'écrire **une lettre à Paul Desjardins** (et de nous l'adresser par voie postale ou numérique) faisant écho à la phrase suivante qui figure dans l'invitation aux premières décades de 1910 :

« Si les entretiens ont été conçus avec un sens net de ce qui manque à la société contemporaine et de ce qu'elle cherche, s'ils sont soutenus par un dévouement suffisant, ils vivront. »

Cette phrase vous semble-t-elle toujours d'actualité au regard des colloques de Cerisy?

Permet-elle de nourrir la réflexion de ce colloque visant à clarifier ce qu'il convient absolument de préserver dans l'héritage de Pontigny et des bientôt soixante ans de Cerisy, et ce qui, à l'inverse, doit évoluer pour s'adapter au monde d'aujourd'hui?

Voici quelques pistes permettant de jalonner votre contribution :

- | |
|---|
| <ol style="list-style-type: none"> 1. Que pensez-vous de cette phrase de Paul Desjardins? 2. S'applique-t-elle à notre société contemporaine ? 3. Si oui, que manquerait-il et que chercherait notre société actuelle ? 4. En quoi les colloques de Cerisy pourraient-ils y répondre ? 5. Quels enseignements avez-vous tiré de leur fréquentation, de la lecture des actes ? 6. Que recouvre à vos yeux la notion de « dévouement suffisant » ? 7. Pourriez-vous dessiner des futurs souhaitables pour Cerisy au XXI^e siècle ? |
|---|

Pourriez-vous avoir l'obligeance de compléter ces réflexions par quelques informations permettant de retracer votre itinéraire personnel à Cerisy ?

- En quelle année êtes-vous venu(e) pour la première fois à Cerisy ? Et à quel colloque ?
- A combien de colloques avez-vous participé à Cerisy ?
- Avez-vous dirigé un ou plusieurs colloques à Cerisy ? Si oui, lesquels ?

Si la formule d'**une lettre à Paul Desjardins** ne vous convient pas, vous pouvez nous adresser votre contribution sous la forme et le support que vous préférerez. En toute occurrence et quelle que soit la forme qu'elle adoptera, nous vous serions reconnaissants, afin de pouvoir en prendre connaissance et d'en tirer des enseignements, de nous faire parvenir **vos réponses avant le 30 mai prochain**.

C'est notamment à partir de vos réponses, mais aussi des échanges *in vivo* des participants au colloque (parmi lesquels nous espérons vous compter) que sera organisée la soirée « *Cultivons des jardins* » **du vendredi 27 août**, qui marquera un temps fort de la semaine entre les enseignements du passé, l'analyse des évolutions et les orientations à définir pour « Cerisy demain ».

Espérant votre concours, et vous en remerciant par avance, nous vous adressons, chers amis, nos salutations les plus cordiales.

Catherine Espinasse, Josée Landricu, Béatrice Lehalle, pour la séance « Cultivons des jardins »

Sommaire

1 – Lettres à Paul Desjardins

Georges Amar, Michel Arrivé, Nicole Barrière, Francine Best, Mireille Bossis, Claude Brelet, Claude Brulant, Christian Chelebourg, Francis Danvers, Thierry Desjardins, Jean Esmein, Gabriella Fiori, Thierry Gaudin, Michèle Gendreau-Massaloux, Alexandre Gofman, Alain Goulet, Françoise Groult, Karin Gundersen, Jacques Hamel, Michel Itty, Laura Le Marois, Eloi Le Mouel, Guillaume Macher, Jean Marigny, Nicole Mathieu, Jean Elisabeth Pedersen, Charles Poisson, Marie-Dominique Popelard, Nicole Prin (avec livre de magnifiques photos), Patrick Rebollar, Saphia Richou, Silke Schauder, Catherine Schmutz-Brun, Sandra Simmons

2- Lettres à d'autres...

Wolfgang Asholt, Henri Atlan, Marie-Claude Bancquart, Augustin Berque, Henriette Bessis, Pierre Campion, Jean Cassio, Monique Chefdor, Jacqueline Chénieux-Gendron, Bente Christensen, Gérard Déchaud, Sophie Delhaume, Julien Deshayes, Patricia Desroches, Pierrette Epzstein, Louise Faucheux, Isabelle Favre, Lauric Guillaud, Annie Guttmann, Nathalie Heinich, Bruno Karsenti, Alain Kaufmann, Jean-Louis Le Moigne, Gilles Menegaldo, Angela Ricci Maccarini, Odile Rudelle, Michel Sirvent, Robert Spizzichino

Georges Amar

Cher Paul Desjardins, comme j'aimerais que nous ayons, comme vous en 1910, un sens net de ce qui manque à la société contemporaine – et de ce qu'elle cherche. Vous ne demandiez pas, dans cette belle phrase que vos héritières ont su entendre et nous tendre, un siècle après, la description ni l'analyse détaillée de « ce qui manque », mais que l'on conçoive, l'action, « avec un sens, net » de sa visée.

De quoi a profondément besoin notre société contemporaine ? Quelle question magnifique et presque insondable. A mon avis: elle a besoin de souffler un bon coup, de respirer, ne serait-ce que pour avoir une chance de retrouver le sens de ce qu'elle cherche...

Grâce à beaucoup de dévouements, les entretiens ont vécu un siècle ! J'ai fréquenté Cerisy régulièrement ces 25 dernières années. Si l'intellect était une fête, ça s'appellerait Cerisy ! Une fête à laquelle tous sont conviés, les princes et les sans-grade de la pensée, de l'art, de la connaissance. Il faut aller à Cerisy pour sentir ce que peut être l'amour de la connaissance. Est-ce que la société contemporaine, malade de ses spécialisations et de la barbarie conséquente, mesurée par le degré moyen croissant d'inculture générale, a besoin de ça ? L'amour de la connaissance, de toutes les sortes et de toutes les vitesses de connaissance – lentes comme la science ou fulgurantes comme une rencontre. N'étant ni universitaire ni spécialiste en une matière bien précise, j'aime à me dire philomathe, polymathe. « Polymathie et illumination » – telle est d'ailleurs la définition du génie poétique qu'il m'est arrivé de proposer lors d'un colloque, dans l'auguste bibliothèque.

Cher Paul Desjardins, c'est poétiquement que j'ai aimé ces entretiens que vous avez fondés. L'avez-vous su, conçu, désiré, « désigné » en ce sens, Cerisy un instrument poétique; et sans doute est-ce là que s'est forgée en moi cette conviction utopique: ce dont notre société post-contemporaine aura le plus besoin, c'est de renouveler sa ressource poétique fondamentale...

Avec amitié,

Georges Amar

Michel Arrivé

Fontenay-le-Fleury, le 17 mai 2010

Mon cher Paul,

Je reçois aujourd'hui votre bonne lettre de mai 1910, qui n'a pris en somme qu'un retard assez modéré: à peine un siècle. Ce n'est à peu près rien *sub specie æternitatis*, et même, si les mots, notamment celui d'*éternité* ont un sens, ce n'est rien, rien du tout, comme on nous fait dire. Cependant, l'éternité, ce n'est pas encore pour tout de suite – sauf, je crains d'avoir été maladroit, pour vous, mon cher Paul. Car pour ceux – humains ou institutions créées par eux – qui gémissent encore, provisoirement, en ce bas monde – les temps continuent à courir. Comme ils ont toujours fait, m'interrompez-vous. Oui certes. Mais, la rumeur vous le confirmera, ils semblent bien courir de plus en plus vite. En sorte que l'une des phrases de votre excellente lettre peut, en 2010, poser des questions qu'elle ne posait pas, ou qu'elle posait différemment, en 1910. Je m'autorise à extraire de votre lettre la phrase concernée « *Si les entretiens ont été conçus avec un sens net de ce qui manque à la société contemporaine et de ce qu'elle cherche, s'ils sont soutenus par un dévouement suffisant, ils vivront* ».

Je remarque d'abord votre clairvoyance: un siècle après votre lettre les entretiens ... j'allais dire *ont vécu*: ce serait une nouvelle maladresse, car l'accompli du verbe *vivre* est, comme vous savez, interprété comme marque de la mort. Non, rassurez-vous, mon cher Paul, les entretiens vivent encore. Et s'ils vivent, là encore vous êtes d'une grande clairvoyance, c'est grâce au « dévouement » de tous ceux, innombrables, qui leur ont consacré – oui, toujours à l'accompli et de nouveau au présent — qui

leur consacrent encore une part, souvent une large part de leur énergie. Car, c'est peut-être nouveau, il en faut de plus en plus pour « suffire », c'est votre mot, à la tâche. Les contraintes matérielles ont évolué en cet infime instant qu'est le siècle qui sépare votre lettre de ma réponse, et vous n'imaginez sans doute pas les trésors d'énergie qu'il faut dépenser en 2010 pour faire ce qui, j'ai en tout cas la faiblesse de le croire, était assez aisé en 1910: réunir pour quelques jours autour d'un sujet qui les passionne les personnes susceptibles d'en traiter de façon à la fois pertinente et conviviale.

Vous êtes donc d'une grande clairvoyance, au moins jusqu'au début du millénaire que vous n'avez pas connu. Car l'avenir, je le crains, est moins certain. La société de demain éprouvera-t-elle les mêmes besoins que celles de 1910 et de 2010 ? Les rencontres intellectuelles pourront-elles conserver la forme qu'elles ont prise à Pontigny puis à Cerisy ? La prolifération des « réseaux » sur « la Toile » – vous comprenez, bien sûr, mon patois – sera-t-elle favorable ou néfaste aux entretiens du type de ceux auxquels, vous et moi – car nous sommes, vous l'avez compris, contemporains – avons participé et participons encore ? Autrement dit, et pour vous citer de nouveau, la Toile et ses émanations ne suffiront-elles pas à « fournir ce qui lui manque à la société de demain » ?

C'est la question que je me pose, mon cher Paul, avec un début d'angoisse. Je pense que vous autoriserez le linguiste que je suis à vous livrer une autre interrogation. Elle porte sur la langue dans laquelle, s'ils se maintiennent, se préféreront les entretiens de demain. Sera-ce encore le français ? Dans la discipline que j'ai pratiquée comme professeur pendant près de cinquante ans, j'ai vu le français perdre son rôle sinon primordial, du moins indispensable. Aujourd'hui, les colloques de linguistique se tiennent, même en France ou en pays francophone, même sur des problèmes spécifiques de linguistique française, à peu près exclusivement en anglais, ou plutôt dans le patois américanoïde auquel on donne ce nom (avez-vous entendu Claude Allègre le parler, cet horrible patois ?). L'évolution a été d'une rapidité fulgurante. Je n'insiste pas sur les très graves problèmes qu'elle pose pour le statut de la langue française dans le siècle qui vient de commencer, voire dans les quelques années qui s'annoncent. Mais je vous pose la question pour les entretiens de Cerisy. Qu'allons-nous faire ? Accueillir des interventions en anglais (en écartant, si possible, le patois allégrien), c'est inévitable, cela s'est, je crois le savoir, déjà fait. Mais il faut non seulement maintenir avec rigueur le français, mais aussi introduire plusieurs autres langues, qu'il est inutile d'énumérer. Ce qui, vous l'avez déjà compris, posera de difficiles problèmes de traduction...

J'espère, mon cher Paul, ne pas vous avoir plongé dans l'angoisse. Si je l'ai fait, je vous prie de vouloir bien m'en excuser, et de me croire votre très dévoué collaborateur – au vrai sens du terme – et ami.

Michel Arrivé

Organisateur

4-14 août 1983, « À partir et autour de l'œuvre de Greimas », avec Jean-Claude Coquet. Texte publié sous le titre *Sémiotique en jeu. À partir et autour de l'œuvre de Greimas*, Hadès-Benjamins, 1987.

12-19 août 1992: « Saussure aujourd'hui », avec Claudine Normand,. Texte publié sous ce titre comme Numéro Spécial de *LINX*, 1995.

12-19 août 1995: « Émile Benveniste vingt ans après », avec Claudine Normand,. Texte publié sous ce titre comme Numéro Spécial de *LINX*, 1997.

1-8 septembre 1998: « Linguistique et psychanalyse », avec Claudine Normand. Texte publié sous ce titre chez In press Éditions, 2001.

1-11 août 2009: « De la grammaire à l'inconscient: dans les traces de Damourette et Pichon », avec Valelia Muni Toke et Claudine Normand. Texte en cours de publication sous ce titre chez Lambert-Lucas.

Contributeur

27 août-6 septembre 1981: « Alfred Jarry » (organisateur: Noël Arnaud et Henri Bordillon).

10-17 août 1994: « Les argots: noyau ou marge de la langue ? » (organisateur: Jean-Paul Colin).

10-17 septembre 2007: « Freud et le langage » (organisateur: Izabel Vilela).

10-17 septembre 2009: « Style, langue et société » (organisateur: Éric Bordas et Georges Molinié)

2-12 août: « Saussure et la psychanalyse » (organisateur: Izabel Vilela).

Nicole Barrière

Cher Paul Desjardins,
chère Edith Heurgon,
et à la très grande famille des voyageurs qui séjournent à Cerisy,

Nous vivons dans un monde dangereux car nous sommes confrontés à la mort des guerres, au terrorisme et au crime, nous vivons dans un monde dangereux où nous pouvons tout partager sur quelque continent que nous habitons: nous écoutons la même musique, nous nous habillons avec la même mode, produite par les mêmes industriels, que nous achetons dans les mêmes boutiques, nous mangeons les mêmes yaourts et buvons les mêmes sodas, nous voyons les mêmes films, nos vies sont de plus en plus uniformes.

Ces quelques lignes vaudraient déjà à elles seules une série de colloques dans le registre prospectif touchant à la modernité.

Nous sommes plongés dans un trop plein mortifère.

Depuis l'origine, les humains rêvent de prendre le large, ils rêvent du ciel et des astres qui expriment la profondeur de la pensée intime, la puissance créatrice et l'horizon d'un monde nouveau où ils puissent s'envoler vers leurs idéaux.

Mais où trouver l'abri qu'ils pourraient construire pour contempler la voie lactée, rencontrer des amis qui ne craindraient pas les rayons aveuglants de la lumière du soleil, des arcs en ciel que la pluie normande y installe? Où cultiver l'art de vivre qui permette l'utopie de demain et le devenir du monde et se demander si l'histoire est obligatoirement vouée à la violence et à la consommation?

Tous les grands espoirs de l'humanité ont commencé par des rêves de paix, de liberté, de justice et de fraternité, or il arrive que les utopies s'alliant à la raison instrumentale créent les plus violentes dictatures.

Il semble qu'au plus fort des tempêtes, les vagues ne puissent trouver apaisement, pourtant le miracle se produit dans des espaces très simples: écoute, respect, affabilité qui puisent à la source de l'art de vivre des colloques de Cerisy.

Cet art de vivre nous le retrouvons lorsque retournant aux valeurs de la terre, nous habitons le Château qui accueille ses hôtes et leur offrent le cadre soigné de la campagne normande, la restauration où la beauté des plats s'allie avec le goût du terroir qui se revivifie. Le présent puise dans le meilleur du passé, le réinvente et les innovations sont propices à l'échange, au dialogue.

Alors surgissent les mots « société-monde, peuple-monde » dans les interventions des participants qui s'opposent aux constats terrifiants qui menacent la planète.

C'est alors que quelques grands principes sont rappelés: l'intellectuel, ou l'écrivain, ou le poète a une responsabilité et un devoir envers le peuple car tous les peuples du monde ont les mêmes problèmes et les mêmes rêves.

C'est cet universalisme qui rapproche les peuples, c'est aussi comme l'écrit le philosophe Edvard Kovac « la lumière du regard de l'Autre (qui) a réveillé sa pensée et sa parole même si notre époque est méfiante envers les utopies ».

Pourtant dans les colloques de Cerisy, si on y stigmatise le rationalisme instrumental, on y insuffle la nécessité d'une raison qui doute et de forces qui font équilibre: l'imagination, l'intuition, l'éthique, etc.

Cet équilibre des forces peut seul empêcher les tyrannies et les intégrismes, tout comme le travail de la

langue qui doit sans cesse combattre celui de la communication réductrice, de la bureaucratie sans imagination et de la production sans âme.

Art de vivre cerisien décliné lors des soirées poétiques et musicales où l'art réunit dans la beauté du cadre du château, berceau de rêves intellectuels qui puisent leurs inspirations de la campagne, des arbres et de l'étang pour les universaliser.

Autant de bains paisibles qui accompagnent chacun des hôtes réunis, avec l'attention envers l'autre jusque dans la dispute qui s'ouvre tolérante à l'autre tout en restant ferme. Se parler, échanger, se confier parfois et rire... ressentir, rêver, vivre ensemble, tels ont été pour moi les verbes des rencontres à Cerisy.

A chaque heure l'étang s'éclaire d'une lumière nouvelle, d'une tendresse nouvelle. Ils sont rares les moments de grâce où la sérénité prend corps dans un ressenti individuel et collectif, une respiration où le temps coule plus doucement, où la beauté, la bonté et la justice remplacent la laideur, la méchanceté et la violence, où se réconcilient le doute et la raison, l'utopie et la sagesse, l'inscription de mots réels dans un devenir où la rencontre se renouvelle, belle et simple.

C'est dans cet « entre » du château et de la campagne qu'on peut imaginer le miracle de l'utopie. Miracle-mirage au sens où l'étang miroite l'abrupt des pierres mais dilue leur rugosité en nuances bleutées qui se succèdent comme autant de vagues, qui les polissent de la même façon que les débats se succèdent et polissent les échanges, se creusent et s'apaisent dans la richesse de la diversité des interventions.

Si ce miracle se produit, c'est grâce au dévouement de l'équipe d'organisation des colloques, et en particulier celui de votre petite fille, Edith Heurgon, qui en imagine le sens, qui en porte la responsabilité et qui installe la controverse lorsque l'endormissement de l'uniformité guette les participants.

Mais ce dévouement est-il suffisant s'il n'est pas partagé? Est-il suffisant si les participants ne sont pas dans le même mouvement, si cédant aux pressions temporelles et au vedettariat, ils n'y sont que de passage? La durée est un des fondamentaux des colloques cerisiens, sinon l'âme se perd, en se grisant plus du pouvoir illusoire que de l'imagination, de la frustration de l'éphémère, de la colère ou de la tristesse devant l'incapacité à admettre la fragilité humaine de la pensée et du rêve qui réunissent là.

Cher Paul Desjardins, s'il faut imaginer des futurs souhaitables à la grande aventure des colloques de Cerisy, c'est d'abord que les participants y acquièrent cet art de vivre, le transmettent et le démultiplient comme un de ces biens rares et qui ne s'achètent pas.

S'il faut imaginer des futurs souhaitables, c'est que ce lieu unique puisse accueillir encore l'authenticité de la parole poétique illuminée par la raison qui doute, que chaque visage reflète dans les photos de famille de chaque colloque, la grande énigme de la vie, que la clarté lui vienne des regards aimant et souffrant de l'Autre comme nécessaires.

Porteurs de songes, les colloques de Cerisy sont ces moments rares où nous prenons conscience de disposer réellement de la liberté de pensée et d'expression où Prométhée est sans cesse surpris.

Nicole Barrière
Poète

Francine Best

[moi qui suis athée, comment écrire à Paul Desjardins ? Je sais c'est un jeu... Mais pour moi Cerisy est si important, si essentiel que je ne sais pas jouer à son propos.]

Paris, le 1^{er} juin 2010

Cher Paul Desjardins,

Cerisy est digne, et encore davantage, du climat intellectuel qui régnait de votre temps à Pontigny.

L'avenir ? Le passé ?

Cerisy est, pour moi, hors du temps.

C'est le lieu où s'effacent les soucis du quotidien, les grandes et petites inquiétudes de notre vie, pour laisser place à la réflexion, à la distance critique, bref à la philosophie.

Mais il s'agit moins de la transmission d'un savoir philosophique (encore que cette transmission soit bien présente) que de la possibilité de penser par soi-même, « avec les autres » aurait dit notre ami Paul Ricœur.

Des *rêveries* philosophiques, c'est ce que je vis à Cerisy, mon « jardin secret », avais-je dit à ma famille, lors de mon anniversaire (70 ans !) fêté à Cerisy.

Aujourd'hui, à presque 80 ans, le lieu de ces rêveries philosophiques est peuplé de souvenirs, de personnes – Anne, Catherine – que j'ai profondément aimées, que j'ai eu tant de bonheur à rencontrer.

Notre société contemporaine, dans ses bouleversements non pensés, a besoin d'un lieu pour réfléchir à voix haute ou basse, au pied des arbres ou des livres de la Bibliothèque.

Qu'ils continuent ce château, cette maison à accueillir ceux et celles qui veulent penser, prendre de la distance, réfléchir, ... quelle que soit leur condition sociale et professionnelle.

Merci – pour cette création – pour la générosité de votre fille, de votre petite-fille trop tôt enlevées à votre affection, de votre petite-fille si vivante et si énergique, Edith.

Francine Best

Mireille Bossis

Paris, le 30 mai 2010

Bonjour, Monsieur Desjardins,

Comment vous aborder ? c'est vrai, vous m'impressionnez; votre image avec votre étrange béret, une faluche sans doute, m'est pourtant familière, mais elle témoigne d'un autre temps que je n'ai pas connu... alors comment répondre à votre interrogation?

Vous me demandez mon avis sur cette phrase qui figure sur l'invitation aux premières décades de Pontigny en 1910. Un siècle s'est écoulé et le monde a tant changé ces dernières années... Je suis venue chez vous en 1975, accueillie par votre fille Anne, émerveillée de ce que je découvrais dans ces lieux. J'y côtoyais des auteurs de livres que j'avais lus; je pouvais les interroger; leurs réponses me donnaient la sensation d'exister d'une façon tout à fait nouvelle, avec une dimension supplémentaire. Dans mon itinéraire personnel, l'étape était d'importance. Une fois par an je venais me ressourcer...mari, enfants, soucis professionnels, tout était oublié, je devenais autre avec des ressources inattendues; l'horizon de ma vie s'élargissait... Simple auditrice, puis conférencière, en 1987, j'organisais ma première décade, avec un collègue américain. Je venais d'achever ma thèse de doctorat, c'était pour moi une sorte d'apothéose... qui fut suivie, il est vrai, par les premiers doutes sur la fonction et l'authenticité de la réalité cerisienne, comme une première fêlure: le paraître n'était-il pas devenu plus important que l'être ? Quelle galère que la publication des actes, pour moi qui étais hors institution, donc sans aide aucune, sauf celle très aléatoire de la chance qui a pris le visage d'un éditeur allemand. Je me suis éloignée de Cerisy pendant une quinzaine d'années pour des raisons multiples. Ce n'était plus qu'un cadre, certes agréable, mais dépassé dans sa programmation me semblait-il. Pourtant j'y suis revenue en 2006, comme directrice d'une semaine de colloque sur *l'Epistolaire* avec un bonheur presque intact. J'ai pu pousser plus avant ma réflexion et mon expérience de l'interdisciplinarité à dominante historique. Aidée par la direction des *Archives de France*, les actes sont sortis dans l'année; de quoi être satisfaite et pourtant aujourd'hui l'éditeur en faillite a été racheté; les actes demeurent disponibles mais jusqu'à quand ? J'avais la naïveté ou la prétention d'attendre d'autres retombées... un coup d'accélération dans ce secteur de la recherche, des pistes novatrices qui auraient pu jaillir de cette rencontre si le souffle de la passion l'avait animée; la lettre, cet objet qui traverse les millénaires sans vieillir, cet acte de communication pour utiliser le langage d'aujourd'hui... en valait pourtant la peine

C'est à la lumière de cette expérience que j'entends votre phrase programmatique et elle me semble très décalée par rapport à la réalité de la société d'aujourd'hui tellement plus complexe et fractionnée qu'il y a un siècle... c'est-à-dire une éternité ! Cerisy a rassemblé une élite intellectuelle formée aux humanités, oserais-je dire dans la continuité des salons des Lumières ? Où est-elle aujourd'hui cette élite ? Quel poids peut-elle avoir ? Son rôle de prescripteur a disparu... surtout pas de « prise de tête » ! Le CAC 40 se passe très bien de réflexion métaphysique. Qui a le temps d'analyser la *Recherche* de Proust ou les manuscrits de Flaubert ? Quant à G. Sand, on se souvient plus de ses amants que de ses romans...Il y a tant de moyens de se donner l'air de connaisseur de la chose littéraire aujourd'hui, si on l'estime nécessaire... Suis-je réactionnaire ? passéiste ? peut-être ou, au contraire en avance sur la temporalité de Cerisy?

Pour que Cerisy puisse continuer à rayonner, effectivement il faudrait revenir à vos vœux tout en utilisant les instruments de notre temps...pourquoi pas la mise en ligne rapide de chaque colloque ? ce qui éviterait la publication papier des interventions et permettrait aux discussions de continuer sur la toile pour un véritable approfondissement et enrichissement des questions.

En ce qui concerne les thèmes des colloques... il faudrait plus d'histoire et de sociologie pour comprendre la société et le monde dans lequel nous vivons et quel que soit le thème choisi, plus d'interdisciplinarité réelle pour une mise en perspective historique et une contextualisation des thèmes retenus.

Réformer pour maintenir l'esprit? C'est une question très perturbante. Le cadre magnifique est là: quoi

mettre à l'intérieur pour qu'il retrouve sa fonction et par quelle rupture? Quelle demande profonde de la société contemporaine pourrait y trouver place?

Quant au « dévouement suffisant », il peut permettre la survie mais je n'aime pas trop ces mots à connotation religieuse. Je préférerais la notion de désir ou de passion qui sont dynamiques et créatifs comme la vie.

Mais est-ce aux anciens de proposer des solutions? Je ne le pense pas. Aux jeunes de se saisir du merveilleux instrument qu'est Cerisy pour en tirer des sonorités nouvelles et convaincantes.

Avec toute ma reconnaissance et un respect affectueux, je vous salue, Monsieur Desjardins.

Mireille Bossis
Mireille.bossis@wanadoo.fr

Je suis venue à Cerisy pour la première fois en 1975.
Je suis incapable de dire à combien de décades ou colloques j'ai participé: beaucoup; au moins une quinzaine?
J'ai dirigé en 1987, une décade *L'Epistolarité, à travers les siècles* et, en 2006, *Archives épistolaires et Histoire*.

Claudine Brelet

Paris, le 6 mai 2010

Cher Paul Desjardins,

Vivre chez vous, ne serait-ce que quelques jours, dans votre espace de liberté de pensée, dans votre esprit de respect de l'autre et de convivialité, dans un site magnifique, ne peut qu'inciter à une réflexion commune et au partage intellectuel, culturel et spirituel. Je suis désormais convaincue que les mises en perspective que vous offrez avec tant d'enthousiasme (de *entheos*, la divinité intérieure, comme René Dubos aimait à le souligner) et de dévouement sont encore possibles après avoir découvert, « sur le terrain », le Centre de Cerisy en participant au colloque « Peurs et plaisirs de l'eau » en juin 2009.

Cerisy me semblait jusqu'alors un lieu presque irréel, un mythe, celui d'une petite société parfaite d'intellectuels, voire une utopie. Le dévouement des responsables du Centre m'a offert une réalité à laquelle je repense lorsqu'une vague d'inquiétude quant à notre avenir à tous me saisit. Votre dévouement, votre courtoisie, votre disponibilité d'écoute, toutes qualités muselées par une société où seul l'argent domine, m'ont donné l'impression de retrouver enfin un monde plus humain... L'expérience à la fois éthique et intellectuelle que l'on vit dans le calme et la beauté de Cerisy demeure ainsi une sorte de centrale énergétique intérieure où puiser.

Les qualités humaines que l'on trouve à Cerisy semblent devenir contagieuses au fil des rencontres que l'on y fait. Signe que, précisément, ce sont celles qui manquent le plus à notre société actuelle. Que cherche-t-elle, notre société qui a tant de mal à s'extirper d'une Modernité techno-scientifique où la gloutonnerie financière a remplacé le sens et la chaleur humaine, à l'heure où le dévoiement prend trop souvent la place du dévouement? Ce sont précisément toutes ces qualités que stimulent les animateurs et responsables du Centre de Cerisy. Merci de maintenir le flambeau de la raison généreuse. Je n'ai qu'une seule et petite suggestion: veiller à ce que quelques jeunes, des ados, participent à vos colloques – ne serait-ce que pour leur donner de l'espoir, le goût de la recherche et le sens du terme « humaniste ».

Dr Claudine Brelet, HDR
Anthropologue, écrivain
Membre de l'Académie de l'Eau, Ancien membre du personnel de l'OMS
Senior Expert consultante auprès de l'UNESCO

Claude Brulant

Maître, cher Monsieur,

Aurai-je pu imaginer avoir l'honneur et le plaisir de vous écrire un jour ?

Depuis 1978 — à l'occasion d'un colloque de linguistique et sémiotique — (vous n'avez pas connu l'engouement pour ces sciences dans les années 1970), tous les deux ans environ, je fréquente la belle demeure de Cerisy-la-Salle, lieu de rencontre des successeurs de Pontigny.

A chacun de mes séjours, j'ai pu regarder votre noble visage d'humaniste au mur de la salle à manger. Chaque fois en mon for intérieur j'ai rendu hommage à votre admirable idée.

C'est vrai comme à Pontigny jadis, les colloques de Cerisy répondent à un manque, criant dans notre société actuelle, d'un lieu et de conditions propres à une réflexion profonde et désintéressées, à distance des événements et dans un souci de tolérance et d'amitié, sans exclusive entre personnes sans prétentions et de bonne volonté.

Il faut préserver cet esprit qui s'est transmis de Pontigny à Cerisy.

Quant aux sujets de rencontres, je crois comme vos successeurs qu'il faut maintenir un juste équilibre entre les thèmes décisifs, philosophiques et politiques qui commandent l'avenir de l'humanité et ceux apparemment plus éloignés, mais non moins d'une indispensable nécessité, spéculatifs ou poétiques, indissociables des premiers.

Le « dévouement suffisant » que vous évoquez traduit de mon point de vue l'amitié entre nouveaux et anciens membres qui anime ceux et celles qui fréquentent Cerisy jusqu'à l'engagement d'agir afin d'aider l'association des amis de Pontigny-Cerisy à survivre s'il advenait qu'elle soit confrontée à de graves difficultés.

Cette connaissance de soi mais aussi de l'autre que favorise souvent un séjour à Cerisy gagne toujours à se développer en marge des conférences elles-mêmes, à des occasions qui peuvent paraître futiles et en sont loin comme les parties de pétanque, de ping pong, à la cave ou au grenier. C'est aux directeurs de colloques de veiller à cet aspect important des rencontres, leur spécificité.

Tels sont mes commentaires en réponse à vos questions à l'occasion du centième anniversaire de la création de Pontigny, déjà.

Soyez assuré, cher Monsieur Desjardins, où que soit votre esprit, que votre belle idée est toujours vivante et se trouve en de bonnes mains.

Avec mon souvenir très reconnaissant.

Claude Brulant

Christian Chelebourg

Dijon, lundi 31 mai 2010

Cher Paul Desjardins,

D'où vient-il que, né dix-huit ans après que vous avez quitté vos proches, dans un monde qui n'était radicalement plus le vôtre, j'ai l'impression de vous connaître un peu ? Cela tient sans doute à ce que je ne vous connais que par l'idée, et que les grandes idées sont de tous les temps. Paul Ricœur, que j'ai croisé pour ainsi dire chez vous ou plutôt chez votre fille Anne, avançait que l'homme se forge et s'identifie en adhérant à un récit; la chose vaut aussi pour les idées. J'ai rencontré la vôtre en 1996, loin de Pontigny, à l'occasion de la décade « Mystères d'Alain-Fournier » – il était de votre temps, lui, il est encore du nôtre. Depuis cette découverte, je suis venu rejoindre votre idée presque chaque été, souvent plusieurs fois par été, et j'ai tâché de la nourrir de mes propres questionnements en organisant, avec l'aimable aval de vos descendants, plusieurs colloques de littérature: « Alphonse Daudet, pluriel et singulier » (14-21 août 2002), « Le Ciel du Romantisme » (14-21 août 2004), « L'Écriture du surnaturel du déclin des Lumières à l'aube de la psychanalyse » (2-9 juillet 2007), « Cœurs romantiques, corps désirants » (23-30 juin 2010). Autant de moments pour moi exceptionnels, au cours desquels j'espère avoir apporté à d'autres ce que j'ai trouvé à chaque fois en venant à Cerisy, « *ce qui manque*, selon vos propres termes, à *la société contemporaine* »: un temps pour se rencontrer, un temps pour réfléchir, pour partager autour d'un même sujet interrogations, connaissances, analyses. Un temps pour la pensée.

Je ne sais si ce manque était tout à fait le même il y a un siècle – sans doute pour partie –, mais de nos jours il se double d'un manque cruel de pertinence, de rigueur et de cohérence. Peut-être même d'un manque d'ambition intellectuelle. Or, la redoutable réputation des colloques de Cerisy doit tout à cette exigence dont témoigne la mémoire des joutes auxquelles on a pu y assister. Vous en doutiez-vous ? Les jeunes du XXI^e siècle, habitués aux entretiens édulcorés, aux querelles feutrées, aux exposés sans enjeu, se font volontiers une légende des passes d'armes cerisyennes, et elles n'entrent pas pour peu dans leur désir du lieu.

Aussi pourrais-je parler de légende de la pensée rigoureuse pour désigner le *manque* que vient aujourd'hui combler le « *dévouement suffisant* » mais combien nécessaire de ceux qui, dans votre lignée, continuent à faire vivre votre idée en nous permettant de dégager parmi les pages surchargées de nos agendas, un temps d'arrêt et de réflexion. Comme vous aviez raison de parler à cet égard de *dévouement* ! Il s'agit bien d'un service rendu à la communauté intellectuelle, un service qui n'obtient qu'au prix du sacrifice une récompense mesurée en livres ou plutôt en Actes. *Actes*, voilà le mot qui mesure le mieux, peut-être, la grandeur, l'efficacité de votre idée aujourd'hui séculaire: une idée devenue Actes, une idée agissante, une idée qui a pris acte, année par année, des évolutions de la pensée en sciences humaines et sociales et qui a su, conformément à l'étymologie, la *pousser devant soi*, la faire avancer jusqu'à nous. Pussions-nous tous continuer à l'aiguillonner !

En attendant l'honneur d'œuvrer de nouveau à la perpétuation de votre idée, je vous prie de croire, cher Paul Desjardins, à l'expression de ma profonde reconnaissance et de mon cordial respect.

Christian CHELEBOURG

Francis Danvers

Villeneuve d'Ascq, le 30 mai 2010

DESJARDINS Paul
Abbaye de Pontigny

Cher Paul,

J'ai le plaisir de vous apporter mon soutien pour la promotion de vos *Entretiens* que vous avez initiés, il y a tout juste un siècle, dans un cadre de vie propice à la méditation introspective comme à la réflexion collective.

Dans une société où tout le monde parle à tout le monde sans écouter personne, l'accent mis sur l'écoute dialogique est une idée-force pour le siècle à venir. Le temps frénétique de la ville n'est pas celui de la campagne. Il y a des lenteurs et des temporalités requises pour penser l'hypercomplexité de notre monde et la multidimensionnalité de l'agir humain. Une « communauté herméneutique » telle que vous l'avez imaginée, se construit à travers des rites et des rituels. Au château de Cerisy-la Salle comme à l'Abbaye de Pontigny, les *Entretiens* obéissent à un dispositif réglé qui n'exclut en aucune manière souplesse et adaptation.

Ces trois points forts ne seraient rien sans la générosité des personnes et l'amitié des échanges. L'esprit des *Entretiens*, des *Serviteurs de la vérité*, artistes, écrivains, entrepreneurs, élus, militants, pédagogues... tient dans la co-présence et la coopération dans l'activité.

En 1910, la France comptait 1 % de bacheliers sur une génération, issus pour l'essentiel d'enfants de notables (contre 65 % aujourd'hui dans un système d'enseignement secondaire massifié). La loi de Ferdinand Buisson venait d'interdire toute sortie précoce du système scolaire avant l'âge de 12 ans, afin que les meilleurs élèves des classes populaires puissent être présentés au Certificat d'études primaires ou à une entrée en apprentissage, pour les autres élèves plutôt dévolus aux métiers manuels et artisanaux. Vos premiers *Entretiens* « sur la vie ouvrière actuelle » montrent votre attachement à la question sociale et à des Entreprises civiques et pédagogiques comme les Universités populaires. Celle de Lille, que j'ai représentée à Cerisy-la-Salle lors de l'été 2008, est probablement la seule en France encore en activité, contemporaine de votre entreprise pionnière d'éducation populaire.

C'est le travail sur les mots pour construire ensemble la pensée vraie et la parole juste qui me paraît être la perspective la plus essentielle dans une période désorientée, sans boussole fiable, ni repères authentiques. A l'ère du tout-à-l'ego et de l'affairisme généralisé, L'Union pour l'action morale et pour la Vérité n'est pas derrière nous, mais devant nous. Le chemin pour y arriver ensemble sera long et la pente raide. C'est pour quoi votre message progressiste est encore audible pour nos contemporains. Mais qu'est-ce que le contemporain, me direz-vous ?...Giorgio Agamben, 2008, le dit justement : « Ceux qui coïncident trop pleinement avec l'époque, qui conviennent parfaitement avec elle sur tous les points ne sont pas des contemporains parce que pour ces raisons mêmes, ils n'arrivent pas à la voir. Ils ne peuvent pas fixer le regard qu'ils portent sur elle ». C'est le pari d'un regard décalé qui est peut-être le secret de la longévité de ce que vous avez impulsé au siècle dernier avec un esprit visionnaire.

« Mal nommer les choses, c'est ajouter au monde du malheur » disait Albert Camus. C'est la raison pour laquelle je vous fais parvenir par l'intermédiaire d'Edith, mes *Fragments d'un discours amoureux*, que j'ai patiemment construits au cours de ces dernières années, de participation à vos *Entretiens* dont j'espère qu'ils se perpétueront dans les décennies à venir.

Croyez, cher Collègue et Ami, en l'expression de toute ma considération.

Francis DANVERS, Université « C. de Gaulle » Lille3

Thierry Desjardins

Cher Oncle Paul,

Nous ne nous sommes jamais rencontrés. D'abord, parce que dans la famille Desjardins tout le monde était plus ou moins fâché avec tout le monde mais, ensuite et surtout, parce que, fils tardif de ton jeune frère, je suis né un an après ta mort.

Cela dit, le fait d'être ton neveu m'a marqué dès mon plus jeune âge. Cancre absolu au lycée Condorcet où tu avais enseigné ainsi que ton père – mon grand père Ernest Desjardins — c'est grâce à toi que je n'ai pas été viré à plusieurs reprises. J'entends encore le proviseur me dire: « *Vous avez de la chance d'être le petit-fils de Paul Desjardins. Vos notes lui feraient honte mais votre nom nous incite à l'indulgence* ». Jamais je n'ai osé lui avouer que tu n'étais pas mon grand-père mais mon oncle. Je souffrais un peu d'être un « *fils de vieux* » et j'avais peur que cette franchise qui m'aurait éloigné de toi ne compromette l'indulgence dont je bénéficiais.

A dire le vrai, je n'ai fait ta connaissance qu'en 1959 quand, à l'occasion d'une décade à Cerisy organisée pour le centenaire de ta naissance, ta fille aimée, Anne, avait bien voulu m'inviter. Je me souviens encore des éclats de rire de Louis Martin-Chauffier, Pierre Hamp, Jean Schlumberger et de la gentillesse avec laquelle ils acceptaient – sous prétexte que je portais « *le* » — de me raconter Pontigny.

J'avoue que j'ai, d'abord, cru avoir affaire à une bande de joyeux farceurs, voire de mythomanes tant les noms qu'ils évoquaient, qu'ils faisaient parler, qu'ils faisaient même danser sous la charmille étaient déjà, depuis longtemps, entrés dans tous les Panthéons de la planète.

Comment imaginer que tu aies vraiment pu réunir autour de toi une quinzaine de futurs Prix Nobel, une pléiade d'auteurs déjà dans la Pléiade justement, tout ce qui allait compter dans tout l'entre deux-guerres à travers toute l'Europe ? A les entendre, et ils avaient raison, la prestigieuse NRF s'était formée beaucoup moins rue Sébastien Bottin qu'à Pontigny. Il y a là un mystère. Avec tes airs d'instituteur un peu sévère et tes pantalons de golf un brin ridicules, étais-tu aimant, catalyseur ou... gourou ? Tu me diras que ta fille a, elle aussi, à Cerisy, réussi à « *catalyser* » le Nouveau Roman. Il y a sans doute un « *don* » dans la famille. Hélas, ma branche n'en a pas hérité.

Aujourd'hui, on célèbre le centenaire de la première décade que tu as organisée à Pontigny. C'est une excellente idée, même si cela te donne un certain coup de vieux. Mais, et je suis sûr que tu seras d'accord avec moi, il ne faudrait pas en profiter pour commettre une injustice. En fait, et tu le sais mieux que personne, tout a commencé avec « *l'Union pour la Vérité* », rue Visconti.

Il se trouve que j'ai découvert, quand j'avais 20 ans, dans les vieux papiers de mon père, la collection des fascicules de l'Union que tu publiais. Je les ai tous lus et j'y ai tout trouvé. Ils m'ont sans doute marqué à vie.

Les hasards de l'existence ont fait de moi — seul de la famille, je crois, à avoir raté (d'un rien) l'Ecole Normale — un journaliste qui a passé plus de quarante ans à parcourir le monde, de guerres en révolutions et de catastrophes en élections présidentielles, tout en tentant (en vain) de comprendre ce qui pouvait bien faire fonctionner nos sociétés, quelle était la morale si ce n'est de l'Histoire du moins de l'actualité. Et je pensais parfois à ta fameuse « *Action morale* ».

Ma génération n'a pas eu de chance. On dit souvent qu'elle a manqué de « *grands hommes* ». C'est un peu vrai. On ne voit pas comment on aurait pu réunir – même à Cerisy — une « *distribution* », un « *plateau* » du niveau de ceux que tu mettais en scène à Pontigny. Mais ce n'est pas là le plus grave.

Le plus grave, pour ma génération, fut que le débat, la confrontation des idées, le duel des intelligences (auxquels tu tenais tant en jouant souvent les arbitres) furent proscrits, interdits, hors la loi. Sartre qu'on aperçoit, presque adolescent, dans le coin de certaines photos de Pontigny et que tu devais considérer comme un charmant garçon plein d'avenir était devenu le tyran sans pitié et tous les autres, sans qu'une seule tête ne puisse dépasser, s'étaient alignés derrière lui, le petit doigt sur la couture du pantalon.

Toi qui savais si bien donner la parole et écouter tous tes contradicteurs, tu aurais détesté cette époque. La chance a voulu que je te succède – à quelques dizaines d’années près — au Figaro et que j’y retrouve Raymond Aron (qu’on voit aussi, en jeune homme, dans des coins de photos de Pontigny). Ma carrière au Figaro fut moins éphémère que la tienne mais nous n’étions pas beaucoup, avec Aron, à défendre « *la recherche de la vérité* », à vouloir, pour trouver cette vérité, ouvrir le dialogue.

Je ne vais pas te raconter ma vie, mais je me suis battu pendant quarante ans contre tous ceux qui se disaient être les héritiers de tes copains, les intellectuels. A Moscou, ils défendaient Brejnev, à Pékin, ils applaudissaient Mao et sa Révolution culturelle, à Cuba, Castro, en Guinée, Sékou Touré, en Libye, Kadhafi, au Vietnam, Ho Chi Minh, au Cambodge, Pol Pot, en Iran, l’ayatollah. Je crois que, pendant ce demi-siècle, ils ont défendu, avec passion, et acclamé, au nom de la vérité qu’ils croyaient incarner, tous les dictateurs de la planète, à l’exception, peut-être, de Pinochet, de Bokassa et d’Idi Amin Dada.

Cette fabuleuse « *trahison des clercs* » en imposant sa dictature, du Café de Flore aux Deux Magots, mais aussi à travers tout le pays, a pourri un demi-siècle de notre vie intellectuelle. Tu as dû te retourner dans ta tombe bien souvent. Si Pontigny avait encore existé jamais nous n’aurions assisté à un tel spectacle. Tu aurais sans doute été des premiers à répliquer contre ces flots de contrevérités que la « *pensée unique* » faisait ingurgiter à l’opinion publique.

Le plus « *drôle* » c’est qu’alors que les faits leur ont donné tort, de Moscou à Pékin, de La Havane à Saigon, de Phnom-Penh à Téhéran, ils continuent à pérorer.

Ce qu’il faudrait aujourd’hui ? Bien sûr, recréer une « *Union pour la Vérité* » en essayant de rassembler une première poignée d’« *hommes de bonne volonté* ». Et qu’à Cerisy on hésite moins à se coltiner avec les problèmes du jour qui font vaciller notre société et désespèrent la jeunesse. Pourquoi ne pas imaginer de vrais colloques, c’est-à-dire de vrais affrontements, qui pourraient peut-être permettre aux uns et aux autres de faire avancer leur réflexion et, par là même, de faire reculer leurs convictions.

Je verrais assez bien des colloques sur: « *Morale et politique* », « *Où se trouve aujourd’hui le pouvoir ?* », « *Le droit à la différence et la différence du droit* », « *Intégration ou assimilation* », « *L’Europe, fédération ou confédération ?* », « *Le retour des nationalismes* », « *L’Islam peut-il être français ?* », « *Qu’est ce qu’être français aujourd’hui ?* », « *Solidarité et réalisme* », « *Qu’allons-nous faire en Afghanistan ?* », « *La presse écrite est-elle condamnée ?* », etc.

Ta fameuse phrase sur « *ce qui manque à la société contemporaine et ce qu’elle cherche* » est infiniment plus actuelle qu’elle ne l’était de ton temps. Car, aujourd’hui, il manque tout à notre société qui n’en est d’ailleurs plus une.

Proust cite le vers que tu écrivis alors que tu étais encore, selon lui, « *un aquarelliste limpide* »: « *Le ciel est encore bleu, les bois sont déjà noirs* ». Aujourd’hui, le ciel est noir, l’homme a perdu tous ses repères, un président s’est fait élire en donnant aux citoyens comme seul idéal de « *gagner plus* ». La vie publique n’est plus que du marketing où chacun tente de vendre à l’encan des images trompeuses. Il serait grand temps que certains aient le courage de descendre dans l’arène pour terrasser la bête.

L’autre jour, je passais à Pontigny avant d’aller déjeuner dans un bon restaurant de la région. Ta tombe semblait un peu à l’abandon à l’ombre de l’abbaye. Et je pensais à ton ami Malraux qui aurait dit un jour: « *Le XXIème siècle sera religieux ou ne sera pas* ». Et si la Vérité redevenait une religion ?

Voilà. Ces lettres n’étaient qu’un jeu et de ces jeux auxquels on perd à tous les coups. Mais c’était bien tentant même si nous n’attendons pas de réponse.

Ton fidèle neveu que tu n’as pas connu mais qui t’a si souvent évoqué.

Thierry Desjardins

Jean Esmein

Luzarches, le 22 mai 2010

Lettre à Paul Desjardins

Je suis allé pour la première fois à Cerisy à la décade consacrée aux études japonaises en 1985 (essai d'expliquer ce qu'il y aurait à entreprendre de neuf dans ces études, à l'époque où le Japon commençait à s'imposer par sa force économique et ses inventions). Ultérieurement j'ai participé au colloque des Systémiciens (pour juger si l'étude des systèmes allait devenir une science), à celui d'Eureka (quand l'administration Reagan investissait dans la Guerre des étoiles) et à celui de *la Sérendipité*.

A mon avis, on doit avoir envie d'aller aux colloques parce qu'ils donnent lieu à des conversations où l'on peut tranquillement se remettre en question et ouvrir ses oreilles aux idées des autres, sans préjugés. Pontigny et Cerisy n'ont pas été des lieux d'action collective, n'est-ce pas ? Cerisy est un lieu où chacun se rend pour faire ce qui lui plaît en relation avec d'autres qui disent à quoi ils pensent tout en herborisant. Un peintre, un architecte doivent en revenir avec une masse de croquis neufs pour leur travail en atelier; un écrivain, avec des produits du même genre pour son art, par exemple de l'imaginaire, mais qui ne sente pas la fabrication.

La fonction créée par Paul Desjardins n'est pas indispensable en France où les intellectuels sont révéérés et se fréquentent en général avec satisfaction. Je ne crois pas que Cerisy consacre des intellectuels. Evidemment, j'en ai vus qui y venaient comme à un pique-nique. Il faut sans doute que dans chaque colloque il y ait un Obéron, râleur au début, faiseur de magie, consolant à la fin, comme dans le *Songe d'une nuit d'été*. Mais je ne crois pas qu'en écrivant cela je dise rien de neuf.

Je suis âgé, donc à l'écart des mouvements des jeunes chercheurs. Je ne saurais pas dire si vraiment l'élan vers l'inconnu dans la science et dans les arts est moins inspiré aujourd'hui que dans les premières années du XX^e siècle.

Paul Desjardins a vécu à une époque qui ressemblait plus que la nôtre à la Renaissance. Auguste Comte était trop optimiste, mais il a inspiré son temps.

Nous aurons à encourager les futurologues mais pas ceux qui travaillent sur des modèles. Tirer un parti artistique des signaux faibles dans la société serait, à mon avis, le plus beau des talents pour les temps à venir.

Jean Esmein

Gabriella Fiori

Firenze, ce 26 mai 2010

Lettre à Paul Desjardins

Voici ma lettre de souvenirs et de réflexions sur mon temps de Cerisy.

Tout d'abord, je vous dis un grand merci pour l'opportunité que Cerisy me donne de revivre des pans de ma vie pleins de signification en tant que réalisateurs d'approfondissement sur les thèmes de mon travail de connaissance d'écrivaine (en Italie et en France), traductrice (notamment de sept romans d'Iris Murdoch), guide de cours (notamment mon cours de Florence, *La voie féminine à l'écriture en tant que chemin d'individuation des femmes*, de 1989 à 2009), conférencière (notamment sur la vie et la pensée de Simone Weil, en Italie, en Europe, en Amérique) aussi bien que comme pépinières d'idées et de projets.

Je divise ma lettre en trois parties: 1) mes souvenirs personnels de présence au château; 2) mes réflexions sur les “Actes” que j’ai tenu à me procurer; 3) mes recherches sur l’*humus* de première fondation, Pontigny, dans le *Journal* de Charles Du Bos.

Le château apparut dans ma vie comme une « expérience » tout à fait imprévue et unique, bien que reliée en profondeur (et en ce sens-là, inévitable) avec tout mon passé personnel et familial. Car la France a habité mon cœur depuis l’enfance (...). La France était une sorte de destinée pour ma famille (...) Montaigne et Pascal eurent un rôle éminent dans ma formation; Montaigne pour sa savoureuse présence à lui-même et au monde, Pascal pour la véridicité tragique dont il parle de la condition humaine, qui fit de lui comme une prémonition de Simone Weil. Simone Weil: ce fut justement à cette époque qu’elle entra en coup de vent dans ma vie (...). Elle y entra par un livre: *Attente de Dieu* (recueil de lettres et d’essais destinés au père Joseph-Marie Perrin) qui reflétait sa situation spirituelle de femme “Témoin mystique de l’histoire” ayant voulu vivre dans sa courte vie (1909-1943) tous les nœuds les plus douloureux de l’époque (...).

Ce fut la décade du 21 juillet au 1er août 1974, *Vigueur d’Alain, rigueur de Simone Weil* qui, sous la direction de Gilbert Kahn, nous permit, de façon lumineuse et attachante, de mieux comprendre Alain, qui a dit: «J’étais fait pour l’enseignement où ce qui importe, c’est qu’on éveille les esprits et qu’on les invite à marcher seuls» aussi bien que Simone Weil et la relation entre eux. Ce dernier aspect qui fit l’objet d’une riche charnière entre les deux parties créa un climat favorable à la formation de cet “effet Cerisy” qui dure dans le sillage d’un colloque « qui a bien fonctionné », dont parle Edith Heurgon, p. 25 du savoureux album *CERISY - Trente ans de colloques et de rencontres* (CCIC, 1983). Je me souviens très bien de Jeanne Alexandre, élève dévouée d’Alain avec son mari Michel, une femme intense et concrète parlant de « syntonie immédiate » entre Simone et son maître, qui lui démontra « dès le début une admiration comme acquise » par ses jugements en même temps prodigues de corrections rigoureuses sur les nombreux textes écrits – les célèbres topos facultatifs – qui lui arrivaient d’elle « comme un tribut » (“Actes” cit., p. 194). D’autres présences revivent en moi: Gilbert Kahn, elfe sans âge, d’une grande finesse d’esprit, qui nous amena en voiture, ma fille Stefania Andreini et moi (il était un chauffeur téméraire et insouciant); Marie-Magdeleine Davy (le regard pénétrant de ses gros yeux noirs globulaires pleins de bonté), qui dit: « Je pense que Simone Weil est valable, pour aujourd’hui, comme pour hier... parce qu’elle s’est située elle-même au cœur même de l’essentiel des problèmes ». (V. p. 295 son texte *L’au-delà du temps*, in Simone Weil, Philosophe, historienne et mystique, Aubier Montaigne, Paris 1978), un ouvrage ayant son point de départ dans le colloque cité, et qui est dédié “à la mémoire d’Anne Heurgon-Desjardins).

Justement, Anne Heurgon-Desjardins, votre fille: je trouve le portrait que Francis Ponge nous donne d’elle (CERISY, cit. p.17), tout à fait expressif et juste dans ses éloges pleins “d’admiration” et de “gratitude” pour le “travail considérable” de sa “ténacité” pour restaurer, réinstaller, décorer, aménager le beau château unique pour la qualité de son accueil, qui a permis et permet dans le temps aux participants de « vivre une existence communautaire dans un lieu retiré, exempt de toute contrainte matérielle » (Edith Heurgon, loc.cit., p.25). Personnellement, j’eus la joie de sa « rudesse affectueuse » (Ponge), quand, au début d’une séance où j’entraï la dernière, et me sentais un peu perdue, elle m’invita d’un geste amicalement péremptoire, à m’asseoir à côté d’elle, au premier rang. Bien agréables aussi, les rigolades et les jeux de société au salon après le dîner, avec Maurice et Geneviève de Gandillac... sans oublier l’excellente cuisine de Cécile (la féérique omelette norvégienne!). Par la suite j’ai participé, toujours avec plaisir et profit, au colloque sur *Wittgenstein* (1987) et à celui sur *Jean Follain* (1993). Et ma fille Stefania a été encore plus en contact.

2) Parmi les recueils d’actes de Cerisy, j’en relis trois: *Entretiens sur Henri Bremond* (27-31 août 1965; Mouton). *Virginia Woolf et le Groupe de Bloomsbury* (août 1974, 10/18, 1977). *Les Diagonales du temps- Marguerite Yourcenar à Cerisy* (3-10 juin 2006); Presses Universitaires de Rennes 2007). Je voulais rencontrer Bremond pour mieux le connaître et en faire le portrait notamment en rapport avec Marie Noël; j’avais étudié son *Prière et poésie*, les “Actes” m’ont fait rechercher *L’Enfant et la vie* (1902) car, c’est vrai, c’est « l’un des ouvrages de Bremond qui permettent le mieux de connaître profondément son âme » (Jean Dagens, Introduction à HB, p.2). Dans toutes les relations et les

discussions qui s'ensuivaient j'ai trouvé une cohérence d'attitude chez les interlocuteurs au sujet de la volonté de Bremond d'être libre de tout schéma théologique établi car, pour lui, la foi « c'est une pensée vivante, qui n'est pas qu'une pensée, et qui se cherche, évoluant constamment, allant bravement aux extrêmes », comme il le dit dans une lettre à Loisy du 11 novembre 1926 (citée p. 83, par Emile Poulat, in Bremond et le modernisme-(suite)).

Pour Virginia Woolf, l'insaisissable, j'ai trouvé fort éclairant le discours de Jean Guiguet sur son art de faire « sortir de la réalité quotidienne » ses personnages traversant « le monde semi-transparent », les faisant évoluer dans un « espace littéraire qu'on ne peut transcrire sur aucune carte » et cela à partir de *The Voyage Out*, son premier roman, qui compte beaucoup dans l'histoire jusqu'à *The Waves* (Jean Guiguet, Les vacances et l'engagement, p.37).

Étant donné le rôle de Cerisy et, auparavant, de Pontigny dans l'histoire des Lettres et des idées au XX^{ème} siècle, le colloque 2006 sur *Yourcenar* prend couleur d'événement. “Les Actes” sont en rapport très précis avec les journées autour de cette auteure fort complexe, « ni classique au sens strict, ni moderne au sens radical » en approfondissant « la connaissance des ‘fondementaux’ de son œuvre », dont tous les aspects montrent qu'ils ne se sont pas « figés dans une histoire littéraire déjà écrite ». Elle « réinvente un rapport vivant à la tradition, libre de tout académisme », se posant face au temps. Temps mythique (nouvelles et drames); temps historique (romans); temps diariste (correspondance); temps généalogique (mémoire) constituent les prismes de son travail d'abstraction pour envelopper « les invariants de l'être ». En donnant lieu à « une littérature pure », qui est nourrie en même temps « d'une relation de compagnonnage fertile avec des disciplines culturelles autres (histoire, sciences humaines, arts plastiques) ». Justement des « diagonales » (théorie de Roger Caillois qui intéressait MY) permettant « d'imaginer différents ordres de correspondances entre l'humanité et les formes de présence animales, minérales, végétales, écologiques, cosmiques avec lesquelles elle coexiste ». Aborder ces diagonales du temps « qui exceed(nt) les bornes de la logique apparente » par rapport aux diagonales de relation était l'intention du colloque (Préface de Bruno Blanckeman, “Actes” cit., pp. 12-14, passim) qui a été pleinement réalisée. Excellente bibliographie et présentation des auteurs.

3) Je me fais guider par Anne Heurgon-Desjardins, qui, dans sa conférence de 1967, “les décades de Pontigny et de Cerisy de Gide à Queneau” (CERISY, cit., pp.19-22) cite un fragment du Journal de Gide daté du 3 septembre 1922 (année de la reprise des entretiens après la première guerre mondiale) où Gide, parlant de la décade du 14 août au 24, « une des plus intéressantes », s'arrête sur « Charlie du Bos, roi de la fête, ineffablement suave et ductile et disert » (p. 19). Anne continue ce souvenir et nous dit: « Durant les douze années qui suivirent, malgré de perpétuels accrocs de santé, c'est du Bos qui s'occupa presque uniquement de l'organisation des décades littéraires. Il se nommait lui-même ‘le sergent recruteur’ et son journal et ses lettres témoignent des soucis que cette responsabilité lui donnait.» (p. 20) J'ai bien ressenti dans les pages de son Journal (son « âme de papier » selon l'Abbé Mugnier) sa recherche du soin nécessaire à réaliser les projets et les inspirations qu'il partageait avec vous grâce à des conversations fertiles et déposés ensuite dans les Bulletins d'annonce qui, faisant partie de son travail créateur personnel, avaient besoin de la même « atmosphère » de concentration.

Je veux m'arrêter à la conclusion d'un portrait de vous que j'aime bien: « Plus on le connaît, plus on apprend à l'aimer et à le respecter, plus ses manies mêmes deviennent chères. Il a d'inépuisables réserves de renseignements précis, de documents puisés à la source même sur tous les hommes les plus importants ou intéressants de ces quarante dernières années (qu'il a tous connus personnellement et de près). Il est foncièrement bon, et pour moi, il a été véritablement exquis.(...)». Et encore: « [Chez Desjardins] il y a une grandeur [qui] est due surtout à la fidélité [qu'il] garde à travers tout à l'idéal cosmopolite et européen de la république des esprits. » (Journal-1925-1929, Buchet/Chastel, Paris 2003, pp. 252 et 254. «Vendredi 25 août 1922 – matin»)

Tout cela me ramène à l'invitation d'Anne Heurgon-Desjardins aux auditeurs de sa conférence de 1967: “Venez à Cerisy pour « en écrire les pages suivantes ».” Edith Heurgon, sa fille et votre petite-fille, les explique heureusement soit dans le concret des décades réalisées jusqu'en 1983, soit dans la gamme des thèmes à traiter pour l'avenir. Ils vont des “rencontres de poésie” aux “études des écrivains

français et étrangers”; de l’attention aux “formes particulières de littérature (l’autobiographie, le roman amoureux, le récit policier...)” aux “méthodes de la critique”, à la “philosophie”, au “domaine des arts”, au “cinéma”. Les “thèmes à caractère social et politique” vont avec ceux qui sont reliés à “la science d’aujourd’hui et ses problèmes”. (CERISY, cit., pp. 24-25; Edith Heurgon, Cerisy: les pages suivantes).

Je vois là une belle continuité pour la réalisation de votre idéal premier. À mon avis et dans mes souhaits la cultivation des jardins s’annonce foisonnante de vigoureux feuillages et de fleurs parfumées. Je vous redis mon grand merci pour m’avoir permis de retrouver en moi la continuité du souvenir autour d’un temps de formation.

Gabriella Fiori

Thierry Gaudin
Thierry Gaudin

Cher Monsieur,

Permettez-moi, d’abord, d’exprimer mon admiration pour la pérennité de votre œuvre. Que, un siècle après la première décade de Pontigny, nous soyons réunis pour construire la suite est une performance exceptionnelle pour un mouvement social. Pour prendre une comparaison simpliste, le communisme n’a pu se prévaloir d’une telle longévité.

Dès lors, et en cela je me tiens dans la ligne que vous avez tracée, il faut se demander pourquoi. Vous disiez des « entretiens » : *s’ils sont soutenus par un dévouement suffisant, ils vivront* . Bien sûr, tous les participants l’ont remarquée, la lignée familiale est allée au-delà même du dévouement. Cerisy, prolongeant Pontigny, est devenu une raison de vivre, une vocation, une œuvre dépassant ce que vous aviez espéré. Mais là encore, pourquoi ?

Si je me reporte à votre action personnelle, celle du temps de fondations, je vois que vous n’étiez pas tellement « en avance », comme on dit maintenant, sur votre époque. Si j’avais à résumer votre « position », je dirais que vous étiez un chrétien social épris de vérité. L’intitulé de votre premier mouvement, antérieur à Pontigny : « Union pour l’action morale » devenue « Union pour la vérité » semble aujourd’hui bien désuet. Néanmoins, les positions que vous avez prises lors de l’affaire Dreyfus et aussi de l’abbé Loisy, qui fut excommunié par la suite, étaient chaque fois du côté de la recherche de la vérité, laquelle avait, à vos yeux, la priorité sur l’autorité.

On vous a décrit comme un intellectuel, dans la tradition normalienne « se prêtant aux autres dans une volonté très délibérée d’effacement personnel, écrivant par procuration, dont la recherche, inféodée à nul système, suscitait autant de réponses que de questions ». « Il faisait penser comme la vapeur fait mouvoir » écrivait de vous P. Hamp à l’époque des locomotives à vapeur. Votre positionnement implicite était : les questions sont plus importantes que les réponses, et doivent donner lieu à débats approfondis et bien documentés, ce qui me semble aussi une cause de longévité.

Le témoignage de participantes contemporaines le confirme : « Après Cerisy, tout s’est transformé dans mon esprit. Je m’apercevais que tout était possible dans le domaine de la recherche, que je n’étais pas « folle » et que, bien au contraire, j’étais en deçà de tout ce qu’avaient ouvert en moi les rencontres... Cette réunion de personnalités si diverses, si avides de connaissance, si portées à échanger, si « intervenantes » et amoureuses du débat... pour petit à petit construire notre monde intérieur, le seul qui va nous aider à nous ressourcer »

Sur Pontigny, vous écriviez: « *Si les entretiens ont été conçus avec un sens net de ce qui manque à la société contemporaine et de ce qu’elle cherche et s’ils sont soutenus par un dévouement suffisant, ils vivront* ». Pour ce qui est du « sens net de ce qui manque à la société et de ce qu’elle cherche », je ne vous ai pas trouvé non plus très en avance sur votre époque. Gide et Verhaeren, qui vous aident à organiser les premières décades, sont certes des esprits talentueux et originaux. Néanmoins, le courant

de libération de l'imaginaire qui se réclamait de Rimbaud et s'était déjà exprimé dans la « Revue blanche » entre 1890 et 1905, préfigurant le surréalisme, semble vous avoir laissé indifférent.

De même, dans le registre politique, le socialisme utopique et les mouvements qui allaient donner naissance aux révolutions marxistes. Vous étiez pacifiste, mais l'anticipation des terribles guerres du vingtième siècle semble vous avoir échappé. C'est *a posteriori*, après 1919, que, dans la lignée du « plus jamais ça », les décadistes militent pour un « cosmopolitisme européen » et s'impliquent dans la Société des nations et ses organes (le BIT notamment). Une action durable de Cerisy dans les relations culturelles internationales se dessine alors. Elle est encore vivante aujourd'hui.

Je dirai que votre position, en ce qui concerne « ce qui manque à la société et ce qu'elle cherche », me fait penser à cet acronyme MAYA bien connu des designers : Most Advanced Yet Acceptable. Cet acronyme est-il encore valable pour le Cerisy d'aujourd'hui ? Peut-être, mais il faut reconnaître que vos successeurs ont très largement comblé le retard que vous aviez pris, non seulement en ce qui concerne le surréalisme et l'exploration de l'imaginaire par les différentes formes de psychanalyse, mais aussi pour la libération de l'écriture : l'OULIPO est né à Cerisy et la textique y est toujours présente. Comme l'écrit une des enthousiastes participantes : « animée par l'espoir qu'exprimaient « nos ancêtres les Gaulois » dans leur proverbe : « Si le ciel tombe, il restera toujours une alouette » ! »

Plus largement, comme le montre la consultation des photos prises lors des décades, tout ce qui a compté en littérature et en philosophie au 20^{ème} siècle est passé à Cerisy, mis à part les extrêmes même si, comme les situationnistes, ils agitaient la sonnette d'alarme de l'avenir.

Le Cerisy du 21^{ème} siècle est allé sans doute bien au-delà de vos espoirs : d'une part, Cerisy a acquis une influence, non seulement auprès des ingénieurs (transports, urbanisme, aménagement du territoire), mais aussi auprès des scientifiques. La cristallisation des sciences cognitives, par exemple, s'est produite à Cerisy. Pourquoi ? parce que c'était le seul lieu « neutre » où linguistes, philosophes, neuro-physiologistes, psychologues expérimentaux se trouvaient en situation de s'écouter mutuellement et de prendre conscience de leur objet d'études commun.

Cerisy a aussi dépassé vos espérances dans le registre de la prospective, discipline qui n'existait pas encore à votre époque, bien que des auteurs comme Jules Verne ou Albert Robida en aient été les brillants précurseurs. Vous auriez été comblé d'assister à la série de colloques « Prospective d'un siècle à l'autre » de la première décennie du troisième millénaire. Là aussi, des acteurs et des penseurs venant d'horizons les plus variés ont appris à penser en commun.

Revenons à la question : quelle est la cause de l'impressionnante pérennité de Cerisy ? Ma réponse est la suivante : c'est une certaine discipline de parole et d'écoute. De parole, car qui vient à Cerisy sait qu'il faut avoir préparé et même approfondi le sujet sur lequel on va s'exprimer. Il sait aussi qu'il y trouvera des interlocuteurs de très haut niveau et fort bien documentés. Une discipline d'écoute aussi, et un respect de la différence. Il y eut beaucoup d'explosions à Cerisy, presque toujours sur des questions de fond. Le risque volcanique fait partie du jeu, il est assumé car nécessaire à la maturation des idées.

Ceux qui vous ont écrit confirment ce diagnostic : « Cerisy, aujourd'hui, donne l'occasion de trouver et de vivre "ce qui manque à la société contemporaine" à savoir le temps de la conversation libre et savante, autour de thèmes assez larges pour réunir l'histoire et la géographie, juristes, littéraires et philosophes... »

« Soit offrir un lieu de rencontre où l'on puisse *échanger autrement* des propos sur des sujets choisis. *Autrement* que dans les occasions diverses qui sont données par les conférences et tables rondes universitaires, ébats et débats culturels ou festivaliers qui aujourd'hui abondent et semblent loin de *manquer* ? Donc proposer un lieu où les *entretiens* ne soient pas soumis aux mêmes contraintes (de temps; de productivité; d'intérêt professionnel; à l'inverse de divertissement folâtre et estival) ».

Nous sommes entrés dans une époque de communication digitale, instantanée, instinctive et certainement Cerisy devra prendre place dans ce paysage. Un de ceux qui vous a écrit prend pour modèles les TED : « La conférence TED définit sa mission comme « propagateur d'idées », et met

gratuitement à la disposition du public les meilleures conférences sur son site Web. » Compte tenu de son acquis et de sa discipline de parole, je crois que, sur Internet, Cerisy peut faire encore mieux, tout en restant un lieu où les rencontres physiques, à l'ancienne, devenues précieuses et rares face à la surabondance de la communication digitale, pourront exercer leur apport irremplaçable.

Croyez, cher Monsieur, à l'expression de ma plus profonde reconnaissance.

Thierry Gaudin

Michèle Gendreau-Massaloux

Chère ombre,

Saviez-vous, en engageant tant d'ardeur à la création d'un lieu de parole et de pensée, que votre lignée allait s'augmenter de multiples humains, et que de Pontigny, encore hantée par son passé abbatial, allait surgir Cerisy, en plein cœur de la campagne normande ? En cet endroit, vous devez l'avoir remarqué si les puissances chtoniennes vous ont permis d'y faire un tour, la nature est vigoureuse et dicte un climat austère, plus propice aux soirées passées au coin du feu qu'aux plaisirs des bains de mer et à l'exhibition de corps bronzés. La générosité de la terre, encouragée par l'indice de pluviosité, apporte en abondance des fruits, des légumes et des fleurs qui viennent récompenser les connotations de votre patronyme, et la cuisine locale, encore dispensée sur de monastiques tables communes, regorge de ces produits frais et goûteux qui n'ont pas subi les affronts, contre lesquels on vous imagine pester, des surfaces de grande distribution commerciale.

Vous aimeriez, je crois, comme certain philosophe lors de ses promenades matinales, regarder les vaches qui regardent les animaux que nous sommes, et l'unité du vivant ainsi manifestée vous serait sûrement matière à réflexion.

Vous soupirez, pourtant, à voir évoquée aujourd'hui l'histoire centenaire des Décades. Non du fait des joutes parfois rudes qui se sont déroulées tant à Cerisy qu'à Pontigny. Le conflit fait partie des armes de la pensée contre la dormition des bien-pensants. Mais votre regard d'outre-tombe a découvert, en suivant Heidegger, qu'on peut être un immense intellectuel, encore utile à l'approfondissement de notre condition, et un nazi avéré, coupable, au moins par complicité passive, de crime contre l'humanité.

Et puis, le monde a changé. Si personne en France ne pourfend plus la séparation de l'Église et de l'État, en revanche les questions sociales, l'exclusion, la précarité, le chômage, la diversification des cultures et des croyances implantées sur le sol national, le nouveau rôle des médias, ont rendu plus brutal le face-à-face des décideurs politiques et des citoyens, et plus fréquentes les réponses de circonstance aux malaises et aux angoisses qu'engendre un monde "hors de ses gonds", pour reprendre Shakespeare commenté, à Cerisy, par Jacques Derrida.

Est-il encore possible de poser les questions économiques, sociales, culturelles de notre temps, d'interroger textes et pensées en acte dans le moment choisi de la rencontre, hors de la presse et du labeur quotidien ? Est-elle tenable, la distance qui isole Cerisy de nos affaires et qui même, il n'y a pas si longtemps, empêchait nos téléphones portables de nous rattacher à l'espace virtuel mondialisé ? Nous sommes aujourd'hui, à Cerisy comme ailleurs, partout à la fois, donc un peu moins là.

Eh bien, et vous pouvez ici esquisser un léger sourire de contentement, les rencontres de Cerisy me semblent devenues d'autant plus nécessaires qu'elles vont à contre-courant de nos modes de vie.

Oui, vous aviez raison de croire qu'il faut agir avec "un sens net de ce qui manque à la société contemporaine et de ce qu'elle cherche". "Ce qui manque", "ce qu'elle cherche", n'est-ce pas précisément l'espace-temps de Cerisy, où les analyses et les propositions s'exposent, se discutent, se

précisent dans le libre débat ? Cerisy ne peut-il se concevoir comme un laboratoire champêtre qui donne à notre action d'êtres pensants sa perspective et ses références ?

Faire vivre l'esprit des Décades, c'est une tâche de transmission, avec ses pertes et ses découvertes, ses événements et ses moments rares, ses traces durables... Vous assignez à vos successeurs, avec confiance, cette mission, en leur recommandant d'y apporter un "dévouement suffisant". Vous demandez par là que les participants et les hôtes se détournent de leurs occupations extérieures pour se consacrer à ce qu'il advient, à Cerisy, de neuf. Mais, conscient des difficultés de cet acte sans contrepartie économique ou sociale, vous n'exigez qu'un "dévouement suffisant", ce qui peut apparaître comme un oxymore, puisque le dévouement, pris absolument, ne semble pas comporter de degrés. Feriez-vous, en fidèle "compagnon de la vie nouvelle", un usage laïc de concepts forgés par le spiritualisme chrétien? On entend dans "dévouement suffisant" la même alliance que dans "grâce suffisante", dans laquelle apparaît une relation également étrange entre la grâce, qui ne se partage pas, et la notion quantitative introduite par l'adjectif. Or, comme on le sait, la difficulté philologique est levée, pour la "grâce suffisante", par son opposition théologique à la "grâce efficace". Mettez-vous un "dévouement efficace" en parallèle avec votre "dévouement suffisant"? Autant de questions que peuvent se poser tous ceux qui, depuis un siècle, ont consenti, joyeusement, à se vouer, fût-ce pour peu de jours, à ce qui est, à Cerisy, une véritable expérience de vie.

Mais votre prudence me semble relever d'un autre non-dit: si vous tempérez le dévouement utile à la préservation de votre legs, c'est sans doute que le dévouement peut rarement se concevoir sans sacrifice. Sur le dévouement et le sacrifice qu'il implique en général, les femmes en savent un bout. Les femmes en général sur le sacrifice en général, et sur la survie des Décades les femmes de Pontigny-Cerisy. D'abord, celles qui sont avec vous là où vous êtes. Nous portons leur mémoire comme nous portons la vôtre, parce qu'elles sont pour quelque chose dans l'histoire de Cerisy. Et nous fêtons, mais jamais assez, celles qui sont de ce monde et assurent bravement le présent et l'avenir de Cerisy. Pour elles comme pour tous les vivants nous disons: pas de sacrifice, si ce mot implique un renoncement à la vie, parce qu'on peut vivre heureusement en faisant vivre Cerisy, parce que le plus de pensée qui s'acquiert et se partage en ce lieu peut et doit s'accompagner d'un plus de beauté et de plaisir des sens, et que le refus du luxe inutile peut et doit s'accompagner d'un vigoureux effort pour que tous les ingrédients d'un séjour délicieux soient réunis.

Difficile programme, sans doute, quand on connaît les contraintes économiques auxquelles doivent faire face les gestionnaires du château, les difficultés de l'édition, pourtant nécessaire à la diffusion des actes des colloques, et l'exiguïté des moyens privés et publics dont disposent le Centre et la plupart de ceux, étudiants compris, qui le fréquentent.

S'il fallait pourtant trouver une vérité contemporaine à l'exigence de sacrifice que cache le dévouement, même s'il est seulement "suffisant", c'est vers vous, cher Paul Desjardins, que je me retournerais en vous renvoyant à la radicale, dure et saisissante pensée du sacrifice que propose Heidegger et que déploie Derrida — autre familier des lieux — dans *Politiques de l'amitié*, un titre possible pour plus d'une Décade.

Les initiateurs ou les prémices *doivent* être sacrifiés (*müssen die Erstlinge geopfert werden*). Et cela vaut aussi bien pour les poètes que pour les penseurs et les hommes d'État quand il s'agit d'une mutation fondamentale ou d'une fondation. Cette nécessité de l'exclusion sacrificielle peut être interprétée dans le ton de Heidegger, précisément quand il parle du ton fondamental (*Grundstimmung*) ou, dans cette *Grundstimmung*, quand il parle du conflit de la joie et du deuil. Mais on peut formaliser la nécessité de la forclusion sacrificielle de façon abstraite ou sur un autre ton, comme celui de Rousseau par exemple quand il explique que les fondateurs ou les législateurs doivent ne pas appartenir à cela même qu'ils fondent ou instituent: ils doivent y être étrangers ou tenus pour étrangers *a priori* exclus. L'ostracisme et le sacrifice, la répression, le refoulement, la forclusion, l'impossibilité de tolérer l'instance fondatrice fait structurellement partie de ce qui est fondé. L'institution ou la fondation ne peut être elle-même fondée, elle inaugure au-dessus d'un abîme inaudible et ce savoir est intolérable. Ce n'est d'ailleurs pas un savoir, par définition.

Voilà qui devrait vous convaincre que votre effacement, aujourd'hui compensé par tant d'hommages, est paradoxalement le signe qui vous relie à une fondation durable, qui vous doit et en même temps se doit d'absorber et de faire disparaître le geste que vous avez eu.

Chère ombre, que le murmure des Décades à venir, que les rumeurs des voix de Cerisy vous soient douces. Nous cultiverons votre jardin.

Michèle Gendreau-Massaloux

Alexandre Gofman

Cher Monsieur Desjardins,

Evidemment, dans votre invitation vous mettez en relief deux conditions du succès des entretiens dont vous étiez fondateur. La première c'est le « sens net de ce qui manque à la société contemporaine et de ce qu'elle cherche ». En effet, c'est une *conditio sine qua non* de l'existence durable des entreprises intellectuelles pareilles. Aujourd'hui, cent ans après, on peut être sûr que votre initiative est devenue une véritable tradition intellectuelle de grande envergure. Cette initiative n'aurait pu durer, si elle ne correspondait pas aux besoins fondamentaux de la société contemporaine et de sa connaissance.

Mais qu'est-ce que c'est que « la société contemporaine » ? De quoi précisément s'agit-il ? S'agit-il seulement de la France ou, plus largement, de l'Europe, de l'Occident ou de « l'humanité progressiste » ? Et peut-on parler de cette société au singulier ? Les réponses à ces questions n'étaient pas claires il y a un siècle; aujourd'hui elles sont devenues encore moins évidentes. De plus, la notion même de la société comme telle est mise en question par certains sociologues qui proposent d'abandonner l'idée même de la société. Et si « la société contemporaine » avait ce sens net de ce qui lui manque et de ce qu'elle cherche ! Elle ne l'avait pas il y a cent ans, elle ne l'a pas actuellement.

Mais de l'autre côté, si elle en avait, on ne saurait pas que faire et de quoi discuter à ces entretiens. L'absence de ce « sens net » signifie en même temps l'existence du besoin vital, bien que, peut-être, latent, de ces entretiens de Pontigny, ensuite de Cerisy, que vous avez commencés. Car, à mon avis, l'un des objectifs principaux de ces décades et de ces colloques, c'était et c'est toujours justement l'acquisition, autant que possible, de ce « sens net » que vous évoquez dans votre invitation. En effet, leur vocation consiste exactement à découvrir, déterminer, clarifier les besoins et les tendances sous-jacents et implicites *de la* (ou *des*) société (s) contemporaine (s), à les rendre plus intelligibles et explicites. Certes, on ne peut pas dire qu'aujourd'hui cet objectif est atteint, mais on peut être sûr que ces entretiens ont contribué de façon considérable à l'atteinte de ce but et sans ces derniers le niveau de nos connaissances sur l'homme, la société et la culture aurait pu être beaucoup plus bas.

L'autre condition nécessaire de la vitalité des entretiens que vous soulignez dans votre invitation, c'est « un dévouement suffisant ». Heureusement, il y en avait, de même que la condition précédente, grâce à vous-même, bien sûr, à vos amis, à vos proches et à vos descendants qui ont fait et font jusqu'à présent de votre noble entreprise une véritable tradition intellectuelle et culturelle. Il y a cent ans personne ne pouvait certainement prévoir combien de temps pourrait durer cette entreprise. Deux fois elle était interrompue, ce qui pouvait être sa fin sans retour. Mais chaque fois, malgré les circonstances défavorables et tragiques, elle s'est poursuivie grâce aux efforts de ceux qui croyaient et croient toujours à la raison, à la pensée, à la recherche de la vérité.

Cette croyance, tout comme la devise des décades de Pontigny, — « au service de la pensée » — peut paraître aujourd'hui naïve et démodée aux partisans du « postmodernisme » et du « fast food » dans les produits intellectuels. N'importe ! Compte tenu de cette tendance de l'humiliation de la raison devenue très à la mode ces derniers temps, à présent on peut considérer la tradition de Pontigny-Cerisy comme encore plus précieuse qu'au temps de son fondateur. Certes, beaucoup d'espairs du début du XX^{ème} siècle sont déçus. La croyance à la raison, à la vérité, à la science qui vous animait il y a cent

ans est devenue plus faible. Mais l'importance des objets de cette croyance reste énorme. De plus, elle est devenue encore plus grande, car la demande de ces valeurs existe toujours; pourtant, cette demande ne trouve pas souvent une offre satisfaisante. Les colloques de Pontigny-Cerisy étaient et sont une contribution considérable à la satisfaction de ce besoin fondamental. C'est pourquoi, sans aucun doute, votre phrase citée s'applique à notre monde contemporain.

Souvent les congrès et colloques des intellectuels et des scientifiques sont trop gros ou trop courts, les rencontres et les discussions y prennent un caractère formel ou superficiel. Les colloques de Cerisy, comme, j'en suis sûr, les décades de Pontigny, ont au moins un avantage remarquable sur beaucoup d'autres. Leurs participants ne se dépêchent pas, ils sont engagés dans des discussions assez longues et profondes, concentrés sur les problèmes qu'ils considèrent comme vraiment importants et dans lesquels ils se débrouillent bien. A l'opposé de la culture du « fast food » dans le domaine intellectuel, c'est un élément important d'une véritable « culture de la lenteur », « culture of slowness », dont a besoin aujourd'hui tout comme il y a un siècle, ou plutôt beaucoup plus. On peut donc conclure, cher Mr. Desjardins, que sans aucun doute, ces deux conditions mentionnées par vous, existent et existeront et, par conséquent, la cause que vous avez commencée vit et vivra. Des jardins que vous avez commencé à cultiver il y a cent ans, continuent et continueront d'être cultivés.

Post-scriptum

Pour la première fois je suis venu à Cerisy en juin 2009 au colloque *Mauss vivant*. Jusqu'au présent c'est le seul (mais, j'espère, pas le dernier) colloque de Cerisy où j'ai pris part.

Alexandre Gofman,
Prof., Département de sociologie générale,
Haut Collège d'Economie, Moscou, Russie.

Alain Goulet

Cher Paul Desjardins,

Alors que vous ne me connaissez pas, j'ai l'impression de vous connaître depuis longtemps à travers ma longue fréquentation de Gide et de son œuvre, et par tous les colloques de Cerisy auxquels j'ai pris part depuis 1969, dans le sillage des Décades de Pontigny que vous avez créés; sous la houlette ou avec le compagnonnage de votre fille Anne, de vos petites-filles Catherine et Edith, de Maurice de Gandillac, mémoire du siècle, et avec l'amitié et la complicité de tant d'autres. Il me semble que votre figure reste présente dans ces murs de Cerisy, et que votre idéal continue à y être sensible.

En 2002, pour le colloque « Pontigny, Cerisy dans le siècle », j'avais apporté mon témoignage qui commençait par: « Si j'ai bonne mémoire, j'ai dû participer, d'une manière ou d'une autre, à vingt et un colloques à Cerisy, parfois en tant qu'auditeur pour deux jours, comme pour le premier d'entre eux: *L'Enseignement de la littérature*, en juillet 1969; tantôt comme communicant et participant pour toute la durée du colloque; tantôt enfin en tant qu'initiateur et directeur du colloque, ce qui a été le cas pour quatre d'entre eux: *Le Stéréotype* (1993), *L'Auteur* (1995), *L'Écriture d'André Gide* (1996), *Le Sujet de l'écriture: voix, traces, avènement* (1997). » Depuis, j'ai dirigé le colloque *Sylvie Germain*, d'août 2007, bel acte de reconnaissance de ce grand auteur que je viens d'accompagner à Istanbul pour la remise du grand prix de littérature qui vient de lui être décerné là-bas, colloque qui a été une grande fête baignant dans le bonheur des rencontres et des échanges. Vous voyez donc à quel point vous avez semé pour l'avenir et que votre œuvre continue de croître et de multiplier.

« Si les entretiens ont été conçus avec un sens net de ce qui manque à la société contemporaine et de ce qu'elle cherche, s'ils sont soutenus par un dévouement suffisant, ils vivront » écriviez-vous. Il me semble que la réponse est claire pour tout le monde, que ces entretiens vivent, donnent toujours lieu à des réflexions, confrontations, et échanges parfois vifs, souvent amicaux et sereins, dans ce lieu habité par l'esprit qu'est le château de Cerisy-la-Salle. Si, par exemple, je considère ce dernier colloque

Sylvie Germain que j'ai dirigé, nos entretiens ont bien mis en avant combien son œuvre, qui s'est édifiée à l'écart de toutes les modes et de tout vain battage médiatique, développe une réflexion permanente sur notre temps dans ses romans en forme de fables et dans ses essais. Dans notre monde qui a perdu ses repères et qui se trouve agité par tant de bruits et de fausses valeurs, elle remet sans cesse en chantier ses réflexions sur le sens de la vie, sur nos rapports aux autres et à soi, sur la manière dont nos actions peuvent être conditionnées et déterminées par des forces obscures, et chemin faisant, elle se montre grande moraliste à l'écart de toute morale constituée — un peu comme l'était André Gide — et elle éclaire les zones d'ombre de la psyché humaine.

Donc oui, votre phrase me semble toujours d'actualité et en même temps elle énonce une exigence qu'il convient de ne pas perdre de vue pour éviter la tentation du n'importe quoi ou des petites exhibitions vaniteuses et vaines. Et merci à Edith d'avoir accepté ma proposition de colloque sur cet auteur contemporain encore jeune, voix pour notre temps et pour l'avenir.

Sans doute convient-il de se pencher sur votre expression de « dévouement suffisant ». Pour ma part, outre le déploiement fidèle de la présence et du temps de tant d'amis de Cerisy et de ces piliers de l'ombre que sont, par exemple, Catherine de Gandillac ou Jacques Peyrou, j'y vois une exigence proposée à tous les directeurs de colloques et à tous les conférenciers de ne jamais utiliser Cerisy comme une tribune pour se mettre en avant, pour briller, mais au contraire pour servir et éclairer. Se dévouer à l'œuvre ou à la question de société qui fait l'objet du colloque, mettre tout en œuvre pour qu'à la fin de chaque colloque, chacun se sente enrichi et mieux armé.

Personnellement, j'ai presque toujours participé à des colloques axés sur la littérature, et je tiens à souligner que la vraie littérature est toujours d'actualité, qu'elle est toujours une source de réflexions essentielle et vitale. Et je souhaite donc vivement que les colloques littéraires puissent garder une place éminente à Cerisy. En 1910, vous aviez confié la dernière décade à l'équipe de la toute jeune *Nouvelle Revue française*, sur *La poésie contemporaine*, et quand je regarde le programme de cette année, un siècle plus tard, je constate que *Poésie et politique au XXème siècle*, *Kafka après « son » siècle*, ou encore *L'atelier de Louis Guilloux* peuvent prétendre à poursuivre cette réflexion sur la vie et les pouvoirs de cette forme-sens qu'est la littérature.

J'aurais aimé participer à l'une de ces décades de Pontigny qui ont nourri tant de nos aînés. Je rends hommage à votre initiative, à votre lucidité et à vos idéaux qui doivent toujours nous animer, et je vous prie de recevoir l'expression de mon amicale considération.

Alain Goulet

PS: Considérant les dernières questions concernant mon itinéraire à Cerisy, il me semble y avoir répondu en grande partie. Premier colloque: *L'Enseignement de la littérature*, en juillet 1969. J'ai dû participer à 26 colloques en tout, dont cinq que j'ai dirigés: *Le Stéréotype* (1993), *L'Auteur* (1995), *L'Écriture d'André Gide* (1996), *Le Sujet de l'écriture: voix, traces, avènement* (1997), *Sylvie Germain* (2007). En outre, en tant que professeur à l'Université de Caen, j'ai participé activement, avec Pierre Bouet, aux réunions de la « Cocor » qui envisageait la gestion des colloques et les formes de coopération avec l'Université de Caen (1993-1999).

Françoise Groult

A Monsieur Paul Desjardins,

Avec des si, on referait le monde, mais si vous n'aviez eu l'idée de créer les rencontres de Pontigny bien des choses ne seraient pas ce qu'elles sont.

Notre vie aurait pris un autre cours, Anne et ses descendants ne seraient jamais venus à Cerisy, et nous ne les aurions pas rencontrés.

Aujourd'hui, je vous écris pour vous remercier d'avoir eu cette idée rayonnante et d'avoir transmis le virus à vos proches, car je vous dois une grande partie de mon existence laborieuse.

Depuis bientôt 20 ans, j'ai mis le nez dans la marmite et j'y suis intégralement plongée. Lorsque Philippe m'a conseillé un stage, il m'était impossible d'imaginer que l'année suivante c'était un emploi qui me serait proposé.

À travers les diverses tâches que l'association m'a confiée, j'ai beaucoup appris, surtout que rien n'est définitif, que les choses peuvent bouger sans changer d'apparence, et qu'une empreinte peut être laissée sans même qu'on le sache, mais encore plus à travers l'équipe que forme l'ensemble du personnel, c'est une énorme machine, solide, et fragile à la fois.

J'ai employé le nous au début de ma lettre, c'est parce que notre famille aussi vit au rythme de Cerisy comme on dit, même s'ils ne comprennent pas toujours pourquoi le travail passe devant leurs besoins ou leurs envies, et quelquefois ils vous maudissent un peu, il faut bien l'avouer.

Monsieur, je croise votre regard presque tous les jours dans le hall de ce château, qui est devenu un lieu d'habitudes, de vie calme ou tumultueuse selon les saisons, à vous voir si souvent j'en oublierais presque qui vous êtes, permettez-moi de vous adresser mes sincères et respectueuses salutations.

Françoise Groult

Karin Gundersen

Cher Paul Desjardins,

Si vous aviez été parmi nous en cette année 2010, vous auriez pu formuler le même vœu ! Le monde a changé peut-être depuis 1910, mais les lieux de la parole vivante, de l'échange d'idées dans une atmosphère amicale entre collègues, se font de plus en plus désirables et précieux. La tyrannie de l'intimité, où l'on parle de soi-même en public ou dans les soi-disant média sociales, crée un vif besoin de retrouver quelque asile où règne l'esprit de la vérité, l'enthousiasme et le respect de l'autre. Un asile qui soit un lieu réel, l'antidote du virtuel dominant, et qui puisse opérer la transcendance de l'égotisme, comme disait Barthes en parlant de *La Chartreuse de Parme* de Stendhal.

Le Château de Cerisy, voilà notre chartreuse ! Un lieu presque sacré car nous y allons pour une cause plus grande que nous, dans une passion commune pour la connaissance et la sagesse. Heureusement, Cerisy est une chartreuse sans l'austérité et la rigueur des chartreux: nous y sommes comblés de plaisirs depuis son excellente cuisine jusqu'au magnifique jardin en passant par la beauté des chambres. Le temps et le loisir étant devenus un bien de plus en plus rare dans notre société follement individualiste et concurrentielle, Cerisy est un baume pour l'âme car on y a justement le loisir de travailler sans interruption.

Puisqu'il est question d'un lieu de la parole, permettez-moi d'insister sur l'importance de la langue. Partout où l'on va dans le monde aujourd'hui, à colloques et conférences, on entend et on est soi-même forcé de parler le même mauvais anglais « international ». Que Cerisy reste français ! Que la vocation de protéger les langues nationales et la lutte contre la mauvaise pente du Globish et pire soient toujours dans nous !

Votre dévouée
Karin Gundersen

*Je suis venue pour la première fois à Cerisy en 1974 pour le colloque « Claude Simon: analyse, théorie » ;
J'ai participé à quatorze colloques à Cerisy.*

Jacques Hamel

Cher Paul Desjardins,

Qu'écrire de plus pour faire écho à cette phrase écrite lors des premières décades Pontigny en 1910 tant elle demeure d'une brûlante actualité ? Je vous écris cent ans après votre lettre, découverte sur le tard, mais qui me semble correspondre au besoin pressant de la société, d'hier comme aujourd'hui, de *prendre le temps* de réfléchir et de communiquer sur ce que nous avons été, sur ce que nous sommes et sur ce que nous voulons être.

Je réponds enfin à votre lettre en ce début d'été 2010, à l'aube d'une nouvelle saison du Centre culturel international de Cerisy. Je vis dans une société, le Québec, et sur un continent, l'Amérique, où l'« information » circule rapidement, « à haute vitesse » selon l'expression née d'Internet et du Web. Il suffit d'allumer mon appareil pour être immédiatement englouti sous la masse des connaissances produites par l'humanité depuis son début. Je suis bombardé par toutes sortes d'invitations et d'injonctions, explicites ou non, qui souvent m'empêchent d'y voir clair. J'éprouve souvent l'impression que je suis confronté au « culte de l'amateur » pour reprendre le titre d'un livre écrit récemment par un adepte du numérique devenu subitement son détracteur. En effet, je « navigue » — sur le Web comme en librairie — sur une foule d'informations et de connaissances, disparates et éparpillées, qui m'apparaissent de surcroît superficielles et lancées dans l'espace public sans que je sache exactement si elles ont été produites par des auteurs bien au fait de ce qu'ils affirment ou qu'ils cherchent à m'apprendre. J'arrive mal à départager le bon grain de l'ivraie. J'ai de la difficulté à établir un fil d'Ariane entre ces « savoirs » qui, de nos jours, s'imposent à la vitesse de l'éclair et disparaissent aussi vite.

Par chance, les colloques Cerisy ont pris la relève des décades Pontigny. Ils cherchent encore de nos jours à répondre à ce besoin que je tente de vous décrire malhabilement, celui de « comprendre le monde » et, ce faisant, d'atteindre la sécurité ontologique conçue par Anthony Giddens comme « la confiance des êtres humains dans la continuité de leur propre identité et dans la constance des environnements d'actions sociaux et matériels ».

La tenue annuelle des colloques Cerisy a de quoi me rassurer. Encore aujourd'hui des écrivains, des intellectuels et des chercheurs acceptent de prendre le temps de se rencontrer, de discuter et d'échanger sur leurs sujets de prédilection. Ils sont ainsi enclins à mettre entre parenthèses leur participation à des colloques devenus des foires où chacun s'éclipse après avoir prononcé sa « communication », souvent pour se rendre dans une autre manifestation du genre afin de présenter le même « papier ». Cerisy doit continuer et trouve aujourd'hui, plus que jamais, sa raison d'être.

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, son avenir se lie à la « société en réseaux » qu'est devenu le monde d'aujourd'hui. Sa mission doit à mon avis se répercuter sur le Web ! Pourquoi ne pas imaginer des moyens susceptibles de diffuser les colloques en direct afin que d'éventuels auditeurs, comme moi de l'autre côté de l'Atlantique, puissent les suivre avec intérêt en acceptant d'en payer le prix ? Les Actes des colloques ne devraient-ils pas être communiqués par cette même voie ? Créer un thésaurus auquel les universités et les bibliothèques publiques par exemple pourraient s'abonner est-il envisageable ? Pourquoi ne pas offrir ces opportunités aux Amis de Cerisy contre le paiement de leur cotisation individuelle ? Est-il possible de créer un réseau d'entraide susceptible de permettre à des bénévoles aux quatre coins du monde de contribuer à l'élaboration et à l'animation d'un site interactif doté des avantages qu'offrent les décades Cerisy quand on a le plaisir d'être sur place ?

Je crois que votre œuvre, cher Paul Desjardins, a un bel avenir. Aujourd'hui Édith Heurgon, Jacques Peyrou et Catherine de Gandillac, avec l'aide du personnel attentionné du CCIC, sauront lui donner longue vie en faisant leur votre phase écrite aux premières heures des décades Pontigny, en 1910.

Bien cordialement à vous,

Jacques Hamel
Professeur titulaire, Département de sociologie, Université de Montréal

Venu deux fois à Cerisy comme co-directeur

- *Horizons de l'anthropologie et trajets de Maurice Godelier* (1996), avec Philippe Descola et Pierre Lemonnier, publié chez Fayard (1999) sous le titre *La production du social: autour de Maurice Godelier*.
- *La jeunesse n'est plus ce qu'elle était* (2009), avec Catherine et Vincenzo Cicchelli et Olivier Galland, publication prévue aux Presses universitaires de Rennes (2010)

Michel Itty

À Paul Desjardins

Le dard et la victoire

En ce début juin 1910, Gide écrit à Verhaeren: “ *J'ai eu le grand plaisir de faire connaissance de Rilke; il est venu déjeuner chez moi dernièrement avec Van de Velde et les Théo (Van Rysselberghe). Inutile de vous dire si nous avons parlé de vous. Il n'est pas impossible que Rilke se décide à venir à Pontigny surtout s'il doit vous y retrouver.* ” (1)

Mais celui qui fut si profondément atteint par la mort de Verhaeren — “ *il me soutenait sans limite* ” (2) — ne vint pas cette année-là lors de la première Décade de Pontigny qui fut consacrée, du 10 au 19 septembre notamment, à “ *La poésie contemporaine* ”. Il remercia Paul Desjardins par l'intermédiaire de Gide à qui il envoya les “ *Cahiers de Malte Laurids-Brigge* ”. En janvier de cette année 1910 en effet, Rilke achève chez son éditeur Kippenberg ce roman parmi les premiers de la modernité, commencé six ans plus tôt, et qui l'a épuisé. De ce douloureux dévoilement existentiel, Rilke a pu dire qu'il fut “ *comme une ascension étrangement sombre vers une région lointaine et désolée du ciel* ” (3), dont il voulait “ *fermement dissuader les êtres encore fragiles et incertains de leur évolution* ” d'y trouver “ *le reflet de leurs épreuves* ” (4). Cet inclassable monument l'a plongé dans une profonde crise de dépression physique et mentale. Ainsi n'est-il peut être pas déplacé de rapprocher cet effondrement de sa défection à l'invitation de Gide début juin 1910, si cette date coïncide avec la douloureuse mise au monde des Cahiers de Malte commencés en mars 1904 et donc publiés en mars 1910. Symptôme et tentative de résolution de cette crise, Rilke séjournera dans une cinquantaine de lieux différents entre 1910 et 1914. C'est ainsi que Rilke répond à Gide du château de Janovitz en Bohême le 7 septembre 1910: “ *J'ai trouvé dans le même paquet le petit imprimé sur l'Abbaye de Pontigny et je suis vraiment touché de ce doux rappel qui me parle amicalement; vous voyez comme je suis loin, il n'y a pas de moyen d'être des vôtres cette année, mais peut-être mes pensées parviendront-elles à se mêler quand même quelquefois à vos beaux entretiens.* ” (5)

Douze années plus tard, en mai 1922, dès la reprise des Décades après la guerre, animé d'une amitié sans faille, Gide renouvelle l'invitation à Rilke qui réside en Suisse depuis 1919 et habite la Tour de Muzot, dans le Valais. Il est “ *fier et heureux* ” de cette invitation lui répond-il le 15 mai, mentionnant cependant aussi, qu'il doit attendre à Muzot son ami Werner Reinhart qui a l'intention d'acheter la Tour, laquelle n'est encore qu'en location. L'invitation sera à nouveau déclinée le 3 août, quelques jours avant le début de la décade du 14 au 24 août: “ *(...) dussé-je m'absenter, ce sera pour aller à Vienne où des affaires de famille me sollicitent depuis longtemps. Je suis bien triste, mon cher ami, de devoir m'imposer ce refus...* ” (6)

Notons que le 11 février 1922 Rilke avait annoncé à la princesse de Tour et Taxis la fin tant attendue des “ *Elégies* ” commencées elles, dix ans plus tôt. , “ *tempête qui n'a pas de nom, un ouragan dans l'esprit - comme autrefois à Duino; tout ce qui est “ fibre et tissus ” en moi, a craqué, - (...)* ”. (7) C'est en des termes proches et le même jour qu'il annoncera cette nouvelle à Lou Andreas-Salomé laquelle lui répondra le 16 avec les larmes de la joie pour un tel cadeau, mais sans oublier de le mettre une fois encore en garde contre la réaction dépressive prévisible après une telle explosion créatrice.

En 1923, Gide apprend à Rilke qu'il vient d'entreposer dans les caves de chez Gallimard les deux caisses sauvées du séquestre et de la vente de ses biens en 1914, contenant papiers et photos. Mais après la répression du mouvement Spartakiste de 1919 et la création de la République de Weimar qui mourut finalement dans le désastre, l'Allemagne vit dans les convulsions de l'après-guerre. C'est en

1923 que la France et la Belgique occupent la Ruhr, et en novembre de la même année qu' Hitler tente son coup d'Etat. Malgré cette situation politique tendue, Gide avec prévenance lui écrit le 2 juin à Muzot, et l'invite chaleureusement à Pontigny. Les Décades se déroulent cette année-là, du 23 août au septembre. Il réitère sa demande le 13 juillet: " Vous y retrouverez là-bas des amis: Jean Schlumberger et Mrs. Wharton... " (8). Nous ne possédons pas la lettre de Rilke en réponse, mais c'est une visite qui sera encore ajournée et le 12 juillet, Baladine Klossowska "Merline," arrive à Muzot pour y séjourner environ un mois. Rilke n'écrit à Gide de Muzot que le 30 octobre après une longue absence motivée par quelques voyages en Suisse où les soins ont une grande place, et dans cette lettre il recommande encore à Gide de veiller sur Pierre Klossowski. Mis à part ces raisons d'ordre intime, Rilke voulait-il éviter comme le suggère Ralph Freedman dans sa biographie, " toute identification trop appuyée avec "cette" Allemagne... " comme plus tard en 1925 ? (9) N'oublions pas les liens amicaux de Rilke envers Sophie Liebknecht, et ses prises de positions affichées en faveur de la République de Weimar, (10) ni les deux visites de la police dans son appartement de Munich en 1919. A ce risque ne s'ajoutait-il pas la santé de plus en plus précaire du poète qui, de 1923 à 1926 séjournera dans diverses maisons de santé ?

1924. le 29 mai, Gide une nouvelle fois invite Rilke, à Pontigny y joignant une brochure, mentionnant qu' Ernst Robert Curtius a accepté, que Kassner, ami de coeur et d'esprit, si proche de Rilke, et George sont sollicités. Parmi les amis sur lesquels Gide compte et que Rilke n'a pas encore rencontrés, Valéry est cité, dont Rilke connaît l'œuvre depuis 1921 le tenant "pour un des premiers et des plus grands - grands, oui." (11) Il traduira le "Cimetière marin", les poèmes de "Charmes" Si nous supposons que lors de son unique visite à Muzot le 6 Avril, Valéry lui a parlé des Entretiens de Pontigny, Rilke ne pourra cependant y participer. De mai à la fin novembre Rilke voyage à travers la Suisse où il rend visite à quelques amis. Ainsi au cours d'un séjour à Bad-Ragaz revoit-il La princesse de Tour et Taxis et son mari. Le 24 novembre Rilke entre au sanatorium de Valmont et n'en sortira que le 7 janvier 1925.

1925. Après ce long séjour au sanatorium, Rilke se rendra aussitôt à Paris où il restera jusqu'au 18 août, parfaitement chez lui, mais dans une ville "plus palpitante et inquiète" que jadis. Il peut enfin récupérer les deux caisses sauvées par Gide et ses amis, et trois de ses poèmes en français paraissent dans un numéro de "Commerce". Moins d'un mois après son arrivée à Paris, Paul Desjardins invite naturellement Rilke à Pontigny où il devrait retrouver Gide, Valéry et aussi la fille de Tolstoï, Tatiana Lvowna Tolstoï. A Paris, Rilke travaille à la traduction des Cahiers de Malte avec Maurice Betz, il est entouré d'amis dans les salons parisiens. Le 14 juillet Gide et Marc Allégret quittent Paris pour se rendre au Congo. Rilke et Merline les accompagnent à la gare. Les deux écrivains ne se reverront plus. Il retrouve aussi mais avec tristesse un peu son passé russe au sein de la colonie des exilés. " Je n'irai pas si tôt dans le "monde" (si j'y vais jamais!)" avait-il écrit à Catherine Pozzi au sortir de Valmont (12). L'excès de mondanités, la réaction négative de la presse allemande face au soutien fervent du milieu littéraire parisien et à la parution de ses poèmes en langue française, - Rilke se montre une nouvelle fois plus poète européen que poète allemand - produisent un mélange de malaise et de fatigue. C'est déprimé, malade qu'il quitte la capitale précipitamment. "Un soir j'appris qu'il venait de quitter Paris, brusquement, sans adieu, comme atteint d'un malaise subi" rapporta Maurice Betz(13).

Lorsque l'invitation de Pontigny arrive, il est de retour à Muzot...

L'année 1926 sera marquée par la dernière invitation de Paul Desjardins, mais ce sera aussi la dernière année de Rilke. Le 2 juillet, il remercie Charles du Bos de lui avoir envoyé Tante Berthe de Valéry: " Ces pages de Valéry (sur Berthe Morizot) ! je viens de les lire et, comme toujours, le contact avec cet esprit suprême aura décidé de ma journée... " Six mois avant sa mort Rilke "regrette à nouveau de devoir renoncer à être présent à Pontigny." (14) Il meurt le 29 décembre.

Interrompus par deux guerres, les Entretiens de Pontigny sont devenus les "Colloques de Cerisy", en un autre lieu d'une Europe encore convulsive, ils continuent à vivre, s'appuyant sur l'héritage, s'attachant à rassembler, dans une pluralité de regards et de sujets, bâtissent dans la diversité des vues, un matériel considérable de réflexion, pour le présent qui en ces lieux macère l'avenir.

Rilke fut donc de son vivant invité six fois aux décades et ne vint pas. Il est certaines absences qui comme des creux prennent la valeur de l’empreinte. La France et Rilke ont pu réciproquement en mesurer la lumineuse profondeur. En 1926 c’est fraternellement à Gide, mais aussi à Jules Supervielle, Jean Cassou, Edmond Jaloux, Charles Du Bos, Jean Schlumberger, Valéry Larbaud, Adrienne Monnier, Anna de Noailles, Paul Valéry, qu’il envoie “Vergers”, ses poèmes écrits en français.

Rendez-vous manqués ? Rendez-vous ajournés ?

Mais vous savez cela, Paul Desjardins qui avez fondé ce “lieu de mémoire”. Au-delà de la bienveillante photographie qui orne les murs de Cerisy, et sans doute proche de Rilke, j’imagine, additionnant des temporalités diverses, votre attente de 99 années terrestres en sa compagnie, avant qu’il ne vienne à Cerisy, dans le véhicule auquel il tenait le plus, le don de son œuvre.

Mais, “ *Le temps, ici, n’est pas une mesure. Un an ne compte pas: dix ans ne sont rien.* ” (15)

Alors, un poète peut-il mourir un 29 décembre 1926 ? “*Pleurer, c’est admettre. Tant que je ne pleure pas, il n’est pas mort*” écrira Marina Tsvétaïeva deux semaines après sa disparition. (16)

Ce ne sont pas les larmes des regrets qui animèrent les débats de ce colloque que j’ai dirigé avec Silke Schauder, du 13 au 20 août, mais plutôt celles joyeuses, brillant à l’arrivée de Rilke chaque jour.

C’est l’image d’un temple qui s’est imposée dans mes propos de conclusion le 20 août. Un temple ouvert à tous les domaines de l’esprit que la puissance d’une vision poétique comme celle de Rilke avait pu ouvrir. Un air bien vif et renouvelé passa entre les colonnes assemblées de plusieurs générations, l’intervenant le plus âgé avait 89 ans et le plus jeune 27.

A l’image de la transmission entre Pontigny et Cerisy.

“*Intelligence, sensibilité et partage, ont été les maîtres-mot de ce colloque qui, cueillis au cœur même de l’œuvre de Rilke, montrent comme la Rose au cœur de sa vie, un déploiement infini de ses pétales*” dit le résumé de ce colloque. Le dévouement y fut dépensé sans limite par les participants de huit nationalités différentes, accueillis avec l’efficacité et le soin des responsables qui depuis votre initiative, Paul Desjardins, se perpétuent. “*Dire adieu aux amis et aux hôtes ne fut pas facile...*” déclara Renate Scharffenberg dans son journal.

99 années terrestres, vues ou en regard de l’infini forment une bien courte portion qu’il me semble illégitime autant que mortifiant de sectionner. Vous seriez mort, Paul Desjardins en 1940 au moment où Ralph Freedman fuit l’Allemagne nazie qu’il combattrait, américain, un peu plus tard... Ne cesse-t-on pas de naître par ce que l’on donne ? Vous seriez né en 1859, mais aussi lorsque vous défendez Dreyfus au sein de “ l’Union pour la vérité”, et en 1910 à Pontigny que vous fondez dans la ligne de cet héritage... Fugitive et nécessaire autant qu’illusoire considération sur l’étendue. Nous aurons donc aussi célébré votre 150^{ème} anniversaire en 2009 en fêtant celui d’Edith Heurgon le 15 août. Ce même et cet autre Ralph Freedman qui fit le voyage aller et retour Paris-Cerisy avec nous en 2009, avait donc 6 ans à la mort de Rilke. Ce compagnon de routes me donna aussi à croire qu’une parcelle infime de moi-même s’agrégeait déjà en 1910 à l’aventure que je vivrais 99 ans plus tard...

Une société sera toujours en manque de vérité et, ou de poésie, Paul Desjardins qui avez veillé au colloque Rilke. Et cela montre aussi que la mortalité ordinaire n’entre pas dans la vocation du poète qui dépense sa vie sans compter. Il n’est de conclusion, ni à mon écrit qui comporte déjà des oublis, ni à l’œuvre des poètes, il n’est que “ l’Ouvert ”.

“ *Par-delà le masque humain, ce qui reste indestructible, c’est le monde pathétique et puissant qui fut le sien, suprême refuge pour tant d’âmes errantes, en détresse* ” (17).

Michel Itty. 2009 - 2010.

NOTES:

- 1: SCHNACK, Ingeborg (1990). *Rainer Maria Rilke. Chronik seines Lebens und seines Werkes*. Erster Band 1875-1920, Zweiter Band 1920-1926. T.II.P.352.
- 2: FREEDMAN, Ralph. (1998). *La vie d'un poète*. Trad.fr.se. par Pierre Furlan, Actes Sud, Arles.P.585,586.
- 3: RILKE, R.M. (1976). *OEuvres III Correspondance*. Editions du Seuil, Paris. Lettre à Lou Andreas-Salomé du 28.12.1911. P.179
- 4: RILKE, R.M. (1976). *OEuvres III Correspondance*. Editions du Seuil, Paris. Lettre à Arthur Hospelt, 11 février 1912. P. 206,207.
- 5: R.M.RILKE - A.GIDE CORRESPONDANCE. 1909 - 1926 (1952) p.43,44. Introduction et commentaires par Renée Lang. Editions Corrèa. Paris.
- 6: SCHNACK, Ingeborg (1990).op.cit.P. 812.
- 7: RILKE, R.M. (1960). *Correspondance avec Marie de La Tour et Taxis. Introduction*. de R.Kassner. Trad. Pierre Klossowski. Albin Michel, Paris. RMR à MTT le 11 février 1922.P.371
- 8: SCHNACK, Ingeborg (1990).op.cit.P. 857.
- 9: FREEDMAN, Ralph.op.cit. P.711.
- 10: "La mort de Eisner est une grande et douloureuse perte, j'avais pour lui la plus parfaite estime, ses convictions sincères et humaines durant ces dernières années et jusqu'à aujourd'hui, me réconfortaient. (...) Munich le 26.02.1919. Lettre à sa mère. In *Rainer Maria Rilke, Briefe an die Mutter. 1896 bis 1926*. (2009) Hg. von Hella Sieber Rilke. Zweiter Band. Insel Verlag. Je traduis, p.430.
(Kurt Eisner, Premier ministre-Président de la république de Bavière fut assassiné le 21.02.1919).
- 11: SCHNACK, Ingeborg (1990).op.cit.RMR à Gertrud Ouckama Knoop le 26.11.1921.P.761.
- 12: In Magazine Littéraire consacré à Rilke.(Mars 1993) N°308. P.26.
- 13: SCHNACK, Ingeborg (1990).op.cit.P. 991.
- 14: SCHNACK, Ingeborg (1990).op.cit.P.1056,1057.
- 15: RILKE, R.M. (1966). *OEuvres I. Prose* Editions du Seuil, Paris.P.322.
- 16: FREEDMAN, Ralph.op.cit. P.777.
- 17: ALBERT-LASARD, Lou. (1953). *Une Image de Rilke*. Mercure de France. Paris. P.247.

Laura Le Marois

Le 12 août 2010

Cher Paul Desjardins,

Plusieurs générations nous séparent et pourtant un lien existe entre nous. Vous êtes à l'origine des décades de Pontigny fondées en 1910 et 100 ans plus tard, je réalisais un stage dans le cadre des colloques de Cerisy, fruit de votre détermination à poursuivre un idéal de pensée, dont votre fille, Anne Heurgon-Desjardins et vos petites filles, Catherine et Edith Heurgon, ont hérité. Comment ne pas éprouver un sentiment d'admiration face à un tel engagement ? En 1910, vous écriviez ceci : « *Si les entretiens ont été conçus avec un sens net de ce qui manque à la société contemporaine et de ce qu'elle recherche, s'ils sont soutenus par un dévouement suffisant, ils vivront.* ». N'ayant pas connu Pontigny mais connaissant néanmoins Cerisy depuis peu m'a permis de comprendre l'intérêt de votre famille à défendre de telles valeurs, toujours applicables à notre société contemporaine.

Être accueillie durant un mois à Cerisy en tant que stagiaire, c'est vivre Cerisy intensément, à la fois en intégrant l'équipe d'accueil et en vivant au rythme des colloques, parmi les participants. Occuper ce rôle tout à fait privilégié est une expérience que je souhaite à quiconque. Fidèle à vos convictions, Cerisy est un lieu accueillant qui permet et favorise les rencontres au service de la pensée. Cerisy, c'est s'offrir le luxe du temps, primordial pour la pensée. J'ai vécu Cerisy comme une retraite et reste très attachée au lieu, à l'équipe toujours accueillante, aux échanges avec les participants ; il m'arrive même d'être nostalgique de la vie rythmée au son de la cloche... Outre la magie relative au lieu, Cerisy joue un rôle considérable sur le plan scientifique, rôle qui se poursuit après les colloques puisque bon nombre d'entre eux aboutissent à des publications. Cerisy offre une réelle dynamique pour la pensée intellectuelle et je souhaite de tout coeur que ce grand projet qui est le vôtre puisse perdurer pour les générations futures. Grâce à mon positionnement au sein de l'association, je peux vous transmettre les témoignages de personnes qui ont vécu Cerisy. Tous ont témoigné d'une grande

qualité, à la fois du lieu, de l'accueil et des échanges, bien loin des cadres institutionnels. Cette émotion palpable à chaque fin de colloque est révélatrice du sentiment que l'on éprouve à l'égard de Cerisy après y avoir « goûté ». Cerisy, lieu charmant et enchanteur, dont on ne sort pas indemne.

Cela peut paraître faire l'éloge de Cerisy mais lorsque l'on connaît la situation des lieux dédiés à la culture en France aujourd'hui, on ne peut être qu'admiratif. L'association des amis de Pontigny-Cerisy est un modèle d'autofinancement pérennisé grâce à un réseau d'amitié et je suis convaincue que tant que ce réseau d'amitié vivra, les entretiens continueront à vivre. L'association a su évoluer avec son temps, notamment faire face aux préoccupations financières qui, malheureusement, ne peuvent plus être ignorées. Vivre en communauté durant un temps donné à la manière de Cerisy me semble être une forme de solution pour combattre une société trop individualiste, axée sur les profits, qui ne sait plus prendre le temps. C'est en cela qu'à mes yeux recouvre la notion de « dévouement suffisant ».

Ayant étudié et étant titulaire d'un master d'histoire de l'art, j'aimerais davantage de rencontres dans ce domaine à l'avenir notamment sur la création contemporaine. Concernant la lecture des actes, j'ai apprécié la qualité et la variété des thèmes abordés. J'ai encore davantage été enthousiasmée par la diversité des personnes qui se côtoie à Cerisy, ou se mêlent chercheurs, professionnels, étudiants... Pour finir, je trouve que les colloques récemment dédiés à la prospective sont une vraie richesse pour Cerisy.

J'espère que cette lettre vous ravira, monsieur Paul Desjardins, autant que je le suis d'apporter ma contribution pour ce centenaire, véritable fête de l'esprit.

Laura Le Marois

Eloi Le Mouel

Lettre ouverte à Paul Desjardins...

Cher Monsieur,

Je ne prends pas la plume pour vous écrire. Ces choses-là ne se font plus !

Vous comprendrez aisément, je n'en doute pas, qu'un piéton augmenté comme moi, citoyen augmenté, écrivain augmenté, a remplacé l'encre et le papier par un mac, clavier rétro éclairé, écran à LED, 500 Go de disque dur, multi connecté avec le monde.

Au moment même où je tente d'initier ce dialogue, j'entends d'ailleurs vibrer mon iphone, tinter ma boîte mail, sonner mon téléphone sans fil, tic taquer ma livebox, biper mon agenda outlook, chanter mon ipod et vagir la télé... Mes capacités de mise en synergie sont multi sollicitées ! Me voilà challengé de toute part... - Ah, Dieu, que j'aime mon époque !

Cher Monsieur. J'aimerais vous dire combien ce lieu, lourd de rites résistants à l'impératif de l'immédiat est précieux à notre temps. J'aimerais vous dire combien cet idéal d'humanisme, que vous avez toujours défendu et que votre fille et vos petites filles portent à votre suite, me semble plus que jamais s'enraciner en des oasis de pensées propices à la rencontre comme Cerisy-la-Salle.

Le piéton « considérable » – si j'ose cet emprunt imparfait à mon Maître Isaac Joseph – qui arpente ses jardins, son potager, qui fait le tour de ses arbres ou se laisse imprégner par un matin brumeux et gris avant d'être happé par la grandeur et le confinement des « salles de conférence »... celui-là me semble réellement augmenté. Il entre, de gré ou de force, en résonance avec un lieu d'héritage, de transmission, de partage et de perpétuelle construction. Il y participe. Et en sort transformé.

Il réside en ce lieu que d'aucun décrirait à tort comme hors du monde et du temps, une âme que vous avez insufflée et qui n'a cessé d'évoluer au fil des ans, sans jamais se renier. Cerisy, tout de pierres, d'ardoises, de verdure, de bois, de livres, de repas pris en commun, de paroles, d'écoutes, de confrontations, raconte à qui veut l'entendre une histoire de la modernité Baudelairienne: une héroïsation ininterrompue, depuis maintenant un siècle, de tentatives de mieux vivre, comprendre et faire le monde, renouvelées à chaque temps, à chaque époque.

A mes yeux, regard modeste mais résolu, la modernité de l'homme et de l'humanisme réside dans cette prospective bien plus intemporelle, innovante et contemporaine que les idoles éphémères quotidiennement célébrées par ceux-là qui confondent anecdote et récit. Telle est la portée du message que préserve le « pic, le cap, la péninsule » Cerisy, émergée des flots tumultueux d'un début de XXI^e siècle plus « hystérique qu'un chi hua hua cocaïnoman » (Desproges).

Puisse cet îlot préservé des fureurs du monde, mais tellement en prise avec son temps, continuer de l'éclairer ! J'espère que cette lettre d'un ami de Cerisy, jeune sociologue né vieux, aura su vous convaincre d'une chose au moins: cent ans après, votre engagement et vos convictions sont toujours à l'œuvre.

Chacun d'entre nous, qui avons eu la chance de participer à une semaine ou une décade Cerysienne, en sommes, avec dévouement, les agents de par le monde.

Eloi Le Mouël, docteur en sociologie de l'Université de Nanterre Paris Ouest, chargé d'affaires dans l'unité Conception et Identité des Espaces de la RATP dirigée par Yo Kaminagai, conduit des projets de design et d'ingénierie culturelle en espaces de transport.

Guillaume Macher

Cher Paul Desjardins,

Je n'ai pas pris le temps de vous écrire lorsque votre petite-fille, Edith, m'y a invité de cela quelques semaines. Je le regrette. Aussi, profité-je de précieux jours de vacances pour vous adresser cette carte postale de Corse, de l'île Rousse précisément – connaissez-vous cette région ? L'île de beauté porte bien son nom. Mais je m'égare.

Je tenais avant tout à vous formuler mes sincères remerciements d'avoir eu l'idée géniale des décades, ces respirations devenues improbables dans nos agendas encombrés d'entretiens bien moins essentiels que ceux de Pontigny... Oui, mon sentiment est que ce qui manque avant tout à notre société contemporaine est le temps: le temps de la réflexion, le temps de l'expérimentation, le temps de la rêverie...

Ce temps a toujours manqué à ceux dont le travail n'était pas principalement dirigé vers l'extension de la connaissance ou la compréhension générale du monde, à ceux qui n'étaient pas des intellectuels. Or, s'il y a nouveauté dans la période contemporaine, c'est peut-être que ce temps manque désormais aussi à ces intellectuels alors même que leur activité l'exigerait.

Vous connaissez certainement le discours à la Jeunesse que Jean Jaurès prononça à Albi une poignée d'années avant les premières décades de 1910. Je soumets à votre mémoire quelques lignes de ce discours qui pourraient inspirer l'esprit des décades:

« Le courage, c'est d'accepter et de comprendre cette loi de la spécialisation du travail qui est la condition de l'action utile, et cependant de ménager à son regard, à son esprit, quelques échappées vers le vaste monde et des perspectives plus étendues. Le courage, c'est d'être tout ensemble, et quel que soit le métier, un praticien et un philosophe. Le courage, c'est de comprendre sa propre vie, de la préciser, de l'approfondir, de l'établir et de la coordonner pendant à la vie générale. [...] Le courage, c'est d'accepter les conditions nouvelles que la vie

fait à la science et à l'art, d'accueillir, d'explorer la complexité presque infinie des faits et des détails, et cependant d'éclairer cette réalité énorme et confuse par des idées générales, de l'organiser et de la soulever par la beauté sacrée des formes et des rythmes. »

Il nous faut, chacun, être courageux, indubitablement. Mais ce courage doit trouver des lieux pour s'exprimer, des lieux où pratique et philosophie, technique et arts, se mêlent et tissent le canevas d'une vie authentiquement remplie.

Je n'ai que peu d'idées sur la façon d'y parvenir et je vous écris cette lettre, cher Paul Desjardins, un peu comme on jette une bouteille à la mer... Méditerranée.

Guillaume Macher

Doctorant avec François de Singly

Venu pour la première au colloque (2008) *Individus et individualismes contemporains*

Puis, au colloque 2009, comme intervenant, *La jeunesse n'est plus ce qu'elle était*

Jean Marigny

Cher Paul Desjardins,

Pardonnez-moi cet en-tête qui vous paraîtra peut-être trop familier voire irrespectueux, mais, faisant partie depuis longtemps de la grande famille de Pontigny-Cerisy, j'ai tendance à me considérer comme l'un de vos proches.

Dans l'invitation aux premières décades de 1910, vous aviez écrit: « *Si les entretiens ont été conçus avec un sens net de ce qui manque à la société contemporaine et de ce qu'elle cherche, s'ils sont soutenus par un dévouement suffisant, ils vivront.* » Aujourd'hui, soit un siècle plus tard, cette phrase est plus que jamais d'actualité. Le dévouement dont vous parlez n'a jamais fait défaut.

Quant aux manques de la société de 2010, ils sont sans doute plus criants que jadis. Au début du XXe siècle, la société occidentale, qui n'avait pas encore connu les deux guerres mondiales ni l'avènement de la société de consommation, était relativement sereine. On savait à coup sûr où se situaient le bien et le mal, et l'on s'en tenait aux valeurs traditionnelles: amour de la patrie, respect d'autrui, confiance dans les bienfaits de l'éducation et dans l'idée de progrès, etc. L'humanité a connu depuis bien des vicissitudes. Les guerres sanguinaires qui l'ont décimée, le désenchantement produit par une société de consommation qui proposait le bonheur pour tous mais qui, non seulement n'a pas tenu toutes ses promesses, mais a favorisé un matérialisme absolu au détriment des valeurs spirituelles et culturelles de toujours, ont mis à mal les grandes certitudes du passé. Dans un monde où l'argent est la valeur dominante, un monde que les inégalités sociales, la violence urbaine, un progrès technologique trop rapide et mal maîtrisé, un gaspillage systématique des richesses de notre planète ont rendu de plus en plus difficile à vivre, nos contemporains ont perdu leurs repères et ils sont en quête de valeurs nouvelles.

C'est là qu'un centre culturel comme Cerisy peut jouer un rôle inestimable en favorisant le dialogue sur d'innombrables sujets et en maintenant vivante une culture artistique, philosophique et littéraire, qui subit des agressions de toutes sortes mais qui, espérons-le, survivra envers et contre tout. Les participants aux colloques peuvent débattre à loisir et dans un décor agréable de sujets qui les passionnent et que la presse, la radio et la télévision ignorent trop souvent. Ayant participé à de nombreux colloques, j'ai plus que jamais l'impression, en ce début du XXIe siècle, que Cerisy est un rempart contre la bêtise, la vulgarité et le matérialisme, une sorte d'abbaye de Thélème conviviale et humaniste. Je souhaite donc que le centre culturel que vous avez fondé continue à favoriser les échanges et à promouvoir une culture qui, loin d'être fossilisée, n'en finit pas de se renouveler.

Voilà, cher Paul Desjardins, les quelques réflexions que m'inspire votre phrase, et je vous prie de croire à ma profonde reconnaissance,

Jean Marigny

Colloques auxquels j'ai participé

1989 – *La Littérature fantastique* ; 1990 – *Images et signes de Michel Tournier* ; 1991 – *La Problématique du merveilleux* ; 1992 – *Le Vampirisme dans la légende, la littérature et le cinéma* ; 1993 – *L'Île des merveilles: Images et fonctions* ; 1995 – *Graal et modernité* ; 1995 – *Lovecraft et ses contemporains: Mythes et modernité dans la littérature fantastique américaine de l'entre-deux-guerres ?*; 1998 – *Edgar Poe, entre nomadisme et enracinement* ; 1999 – *Les Détectives de l'étrange (quête et enquête)* ; 2001 – *Claude Seignolle et le fantastique* ; 2002 – *Atlantides. Réécritures d'un mythe* ; 2006 – *Science-fiction et imaginaires contemporains* ; 2007 – *L'Horreur dans la fiction contemporaine (Autour de Stephen King)*

Colloques que j'ai dirigés et co-dirigés

1992 – *Le Vampirisme* (directeur)
1995 – *Lovecraft et ses contemporains* (co-directeur avec Gilles Menegaldo)
2001 – *Claude Seignolle* (co-directeur avec Roger Bozzetto)
2007 – *L'Horreur dans la fiction contemporaine* (co-directeur avec Guy Astic)

Nicole Mathieu

La Rayrie, le 14 août 2010

Lettre à Paul Desjardins

Cent ans après la phrase qui invitait à participer aux premières décades de Pontigny : des « entretiens conçus avec un sens net de ce qui manque à la société contemporaine et de ce qu'elle cherche » et qui donnait la seconde clé de leur pérennité : « s'ils sont soutenus par un dévouement suffisant » répond parfaitement à ce que sont (le plus souvent) et ce que devraient être les colloques de Cerisy.

Ce n'est pas en effet les colloques et les appels à contribution qui manquent ! Leur pléthore rend vaine leur prétention à résoudre les problèmes vifs de la société en crises. Ils sont redondants et leur interdisciplinarité n'est le plus souvent qu'une juxtaposition d'ego scientifiques en quête de légitimité supérieure. Ils sont pour beaucoup à côté des besoins de connaissance et de solution des « gens de peu » qui souffrent le plus de l'aggravation des crises et des inégalités.

Un lieu où « un sens net de ce qui manque à la société contemporaine » s'exprime et est mis en débat est bel et bien ce dont les intellectuels ont besoin pour être encore dignes de porter ce nom.

Car ce qui manque et ce que cherche notre société actuelle est une attention aux gens ordinaires et aux efforts qui leur sont demandés pour concilier des injonctions inconciliables comme celles de ménager la planète et de ne pas s'enrichir au détriment des plus pauvres, ou comme celles de l'éco-responsabilité locale et de la solidarité globale.

Ce qui manque et ce que cherche notre société c'est en définitive de repenser et de reconstruire les alliances entre des groupes sociaux (des classes ?) qui ne communiquent plus entre elles tant leur cloisonnement et leur enfermement s'est approfondi, et plus particulièrement l'alliance, incontournable dans les périodes de crises, entre intellectuels (écrivains, artistes, scientifiques ...) et « gens de peu ».

Renouer ce lien est de mon point de vue ce que « l'esprit Cerisy » pourrait réaliser s'il s'en donnait le but pour les années qui viennent, transformant ainsi l'héritage en projet pour le XXI^e siècle.

C'est à ce point de ma réflexion que surgit le besoin de reprendre le terme de « dévouement » mis comme condition de la réalisation de ce projet séculaire. Il semble, à première vue, éloigné de l'actualité, à peine prononçable car obsolète ou trop marqué par une connotation religieuse. Et pourtant, ce terme de l'intime dont chacun connaît la puissance quand il s'agit de soigner l'enfant malade ou d'adoucir la souffrance et les derniers jours de l'être aimé n'est-il pas celui qui, s'il était

collectif et pratiqué hors de la solidarité « familiale », toucherait le cœur même de « ce qui manque à la société contemporaine » pour assumer son futur ?

Oser aujourd'hui prononcer le terme de « dévouement » et le mettre en pratique n'est-il pas porteur des dessins du futur souhaitable pour Cerisy au XXI^e siècle ?

Et ce dévouement imprègne déjà les moindres recoins de cet immense et superbe château. Il est là dans les cuivres de la salle à manger qui brillent toujours, là dans la pente verte qui surplombe l'étang et ses arbres plus que centenaires, là aussi dans le salon où se tiennent les colloques et les conversations, partout, dans l'étable où se mêlent les figures étonnantes de ceux qui se sont entretenus à Pontigny ou à Cerisy et l'arrangement quotidien des choses ! Le dévouement collectif qui n'établit aucune hiérarchie entre le travail de chaque jour, la matérialité de ce qui entoure chacun et tous et cette spiritualité généreuse qui fait l'intellectuel.

Le souhaitable se résume alors dans l'espoir que, à l'instar de tel ou tel des groupes photographiés, une génération jeune – peut-être iconoclaste – s'empare de ce lieu où se marient le sens des écrivains, artistes, scientifiques et celui du quotidien puissant révélateur de ce que change et réalise le dévouement.

Nicole Mathieu

Venue pour la première fois à Cerisy en septembre 1977 Ve colloque franco-polonais « l'aménagement rural » organisé par Pierre Brunet (intervenante). Puis en septembre 2004 pour « Les trois sources de la ville-campagne », en juin 2007 pour « Ville mal aimée, ville à aimer » et en 2008 pour « Sciences en campagnes » mais aussi pour entendre des intervenants comme au colloque Sartre ou celui autour de Rancière ou autour de Michon et de Ionesco, etc.

N'a jamais dirigé de colloques, mais en ai souvent rêvé: qu'est-ce qu'une « femme puissante » (Marie Ndiaye)

Jean Elisabeth Pedersen

1 juin 2010

Monsieur le professeur Paul Desjardins
Abbaye de Pontigny

Cher Maître,

Comme j'aurais bien voulu venir à Cerisy cet été pour fêter le centenaire des premières décades de Pontigny! Malheureusement, je suis appelée à rester à Rochester pour la rentrée universitaire qui a lieu dès le mois d'août cette année. Vous qui avez dédié votre vie à l'enseignement, j'espère que vous comprendrez et me pardonnerez mon absence.

Vos Amis de Pontigny-Cerisy nous ont demandé de parler de nos espoirs pour l'avenir du Centre culturel de Cerisy-la-Salle, et je ferais de mon mieux. Rappelez-vous, je vous prie, que je connais beaucoup mieux vos Unions pour l'action morale et pour la vérité que vos Décades de Pontigny. Néanmoins, vous avez souvent parlé de « l'esprit de l'Union », et j'ose imaginer que cet esprit régnait non seulement sur les Libres entretiens dont j'ai si fréquemment lu les comptes-rendus mais aussi sur les Décades de Pontigny et leurs successeurs à Cerisy.

Sur Pontigny, vous avez écrit: « *Si les entretiens ont été conçus avec un sens net de ce qui manque à la société contemporaine et de ce qu'elle cherche, s'ils sont soutenus par un dévouement suffisant, ils vivront* ». J'aime bien cette phrase, qui me paraît aussi vraie aujourd'hui qu'elle l'était il y a un siècle.

Vous avez vécu la polarisation politique de l'Affaire Dreyfus, les sacrifices de la Grande Guerre, et l'incertitude des années trente. Aux Etats Unis, de nos jours, nous parlons des divisions culturelles et politiques entre nos « états rouges » républicains et nos « états bleus » démocrates, nous débattons des mérites et de la conduite de nos guerres en Iraq et en Afghanistan, et nous essayons de mettre fin à la

crise financière qui a suivi la faillite du marché immobilier il y a bientôt deux ans. Malgré les vastes différences entre la société française de 1910 et la société américaine de 2010, nous affrontons toujours des grandes questions sur la politique et la religion, la guerre et la paix, l'économie et l'état.

Vous avez répondu aux crises de votre époque par l'espoir que les hommes et même parfois les femmes de bonne volonté pourraient se regrouper pour contribuer à créer un monde plus juste, plus pacifique, et plus stable. Aux Libres entretiens et aux Décades de Pontigny, par voie des Universités populaires et de l'Ecole de commune culture, vous avez toujours essayé de surmonter les différences politiques, religieuses, économiques, et sociales afin de bâtir une société prospère, cultivée, heureuse, et harmonieuse. Nous en avons encore besoin aujourd'hui.

Je suis venue à Cerisy pour la première fois en 2008 car je voulais voir ce qu'était devenue la communauté intellectuelle que vous avez fondée en 1892 avec l'Union pour l'action morale et continué en 1905 avec l'Union pour la vérité. Historienne, j'ai lu vos Bulletins et vos Correspondances, j'ai parlé au sujet de vos Libres entretiens sur la séparation des églises et de l'état, et j'ai écrit sur vos Libres entretiens sur le mariage et le divorce. Chercheuse, je voulais prendre cette opportunité, si rare et si précieuse, de suivre les traces du passé dans le présent.

Je me suis rendue au colloque « Cerisy, 1968-1986: un tournant intellectuel et politique ? » à Sciences po en 2007, puis aux colloques *Femmes, création, politique* et *Les universités populaires: hier et aujourd'hui* à Cerisy en 2008, puis aux colloques *Mauss vivant* et *La jeunesse n'est plus ce qu'elle était...* en 2009. J'ai découvert à la fois non seulement un réseau de collègues, un cercle d'amis, et un trésor d'archives, mais aussi toute une série de plaisirs inattendus: l'accueil chaleureux du château, les repas pris en commun, les promenades du soir, et surtout des conversations d'un très haut niveau sur des sujets très variés. De la première cloche à la dernière, on parle, on parle, on parle – et on pense, on apprend, on repense, on revient sur ses suppositions, on essaie un autre chemin, et on apprend encore. Cerisy m'a beaucoup apporté, et j'en suis bien reconnaissante.

Quant à l'avenir, je commence en disant que j'espère que Cerisy durera longtemps encore et que tous ses projets continueront d'être couronnés de succès. J'apprécie particulièrement le format de ses colloques plus longs, des programmes de sept ou dix jours qui permettent à la fois d'approfondir un sujet, de créer des liens entre les intervenants et les assistants de chaque séminaire, et de compléter chaque trajectoire intellectuelle avec les plaisirs du paysage, des promenades, et des petits voyages aux alentours du château. J'admire aussi le grand choix de sujets, la variété des thèmes nationaux, régionaux, et internationaux.

Au début du vingtième siècle, vous avez alterné vos Décades à Pontigny l'été avec vos Libres entretiens à Paris l'hiver. Peut-être Cerisy pourrait également alterner sa saison estivale en Normandie avec des programmes à Paris ou ailleurs pour ceux qui souhaiteraient soit maintenir leurs contacts cerisiens tout au long de l'année, soit aborder de nouveaux sujets sans toutefois pouvoir investir une semaine ou une décade entière. En ajoutant une saison additionnelle et en variant ses rythmes, Cerisy pourrait peut-être en même temps élargir le cercle de ceux qui connaissent ses programmes, attirer un plus grand public aux colloques d'été, et se recommander à tous ceux qui voudraient également satisfaire leur curiosité pour les sujets culturels, intellectuels, ou politiques mais préféreraient des événements plus compacts.

J'ai le plus appris des colloques qui ont combiné l'histoire d'un sujet avec son actualité à la fois française et internationale. Pendant celui sur les universités populaires, par exemple, nous avons parlé de la fondation des UP à Paris à la fin du dix-neuvième siècle, de leur renouveau à Caen au début du vingt-et-unième siècle, et des variations qu'elles ont connu dans plusieurs pays européens, en Russie, aux Etats-Unis, en Amérique du Sud, et en Afrique. Pour le colloque consacré à Marcel Mauss, il y avait une équipe de chercheurs et chercheuses venus du monde entier pour tâcher en même temps d'expliquer le monde intellectuel et politique de Mauss et son cercle et d'appliquer la pensée maussienne aux problèmes de nos jours. Quand j'enseigne l'histoire, la culture, et l'actualité de la France à Rochester, je trouve que mes étudiants se passionnent surtout pour les sujets politiques.

J'aimerais voir toute une série de nouveaux colloques qui utiliserait une approche cerisienne, à la fois historique et comparative, pour illuminer les sujets de nos controverses: les pratiques de la laïcité, par exemple, l'avenir de l'état providence, l'évolution de l'Union européenne, et la liste continue.

En suivant vos pas de Paris, à Pontigny, à Cerisy, j'ai beaucoup appris non seulement sur l'histoire politique, philosophique, et littéraire de la Troisième République mais aussi sur les préoccupations politiques, économiques, et culturelles de la France contemporaine. Vos écrits m'ont donné un passeport du présent au passé, comme le Centre culturel international a créé pour moi un nouvel lien entre les Etats-Unis et la France. Vous m'avez aidé à devenir à la fois une meilleure historienne de la France et une meilleure citoyenne du monde. A travers les âges qui nous séparent, je vous salue et je vous remercie. En attendant le plaisir de notre prochaine rencontre à Cerisy, je vous prie, cher Maître, de recevoir l'assurance de mes sentiments les plus distingués,

Jean Elisabeth Pedersen
Associate Professor of History, University of Rochester

Charles Poisson

Rennes, le 25 mai 2010

Monsieur Desjardins,

Je ne suis pas en mesure de savoir ce qui manquait à la société de 1910 ni ce qu'elle cherchait. En revanche, mon époque perd les repères qui lui permettraient de suivre une évolution favorable. Elle s'étourdit dans un mouvement accéléré, une production de nouveauté plus que de richesse car chacun qui possède des objets et des biens en grand nombre demeure dans la pauvreté, si ce n'est dans la misère, s'il n'accède pas à la richesse universelle. A cette richesse que vous dispensiez aux décades de Pontigny et qui est proposée aux colloques de Cerisy.

Sans me livrer à un réquisitoire contre la société contemporaine, je constate que ce qui lui manque est l'envie de rencontres au service de la pensée quand elle se contente de divertissement au profit de la nullité et de l'oubli du sens. Votre proposition est entièrement transposable au siècle suivant. A ceci près que la difficulté est de faire émerger ce que cherche – ou pourrait chercher – la société. C'est-à-dire remplir le vide par une quête de sens, arrêter la fuite en avant pour des temps de réflexion, briser les idées reçues pour faire naître des idées conçues. C'est précisément ce à quoi œuvrent les responsables des colloques de Cerisy. Leur action est fondamentale. Elle est l'énergie qui met en mouvement l'imagination et le raisonnement.

Je suis venu pour la première fois à Cerisy en juillet 2007 pour participer au colloque *autour de Jean-Pierre Dupuy* et la même année, en septembre, au colloque sur *la ruralité*. Enfin, en septembre dernier, j'avais choisi de participer à *Changer pour durer*. Ces quelques semaines m'ont permis d'approfondir des sujets qui me sont chers, mais aussi de synthétiser un ensemble de données les concernant. Les jalons qu'auront été les étapes des colloques resteront dans ma ligne de mire et m'aideront à naviguer comme des bouées servent à éviter les écueils.

Le futur souhaitable pour Cerisy au XXI^e siècle ne dépend probablement pas de lui mais du besoin qu'il représentera pour les générations à venir. Indépendamment de Cerisy, c'est à l'école qu'il revient de fournir les outils indispensables à la compréhension et à l'élaboration des colloques. Il me semble que Cerisy doit peser sur l'Instruction, tant dans le rôle qu'il s'est fixé pour ce qui concerne la haute pensée, mais encore dans celui, nouveau, inattendu, du retour à l'essentiel: l'encouragement à l'accession au savoir pour former des esprits libres.

Charles Poisson

Marie-Dominique Popelard

Paris, ce 29 mai 2010

Cher et honoré Paul Desjardins,

Longtemps impressionnée par votre rôle pour la culture française et la culture en France dont je ne savais comment vous remercier, j'ai tardé à vous écrire. J'ai attendu d'avoir assisté à une dizaine de décades depuis la première en 1979 sur la signification et la compréhension organisée tout début juin par Jacques Bouveresse (dont j'avais suivi les cours depuis 1967) et Herman Parret, d'avoir organisé aussi trois semaines (la première semaine de septembre 2000 et de septembre 2006 ainsi que la dernière en juin prochain). Vous avez rendu possible des rencontres entre des gens et des disciplines, des idées et des auteurs. Pour tout cela, merci.

Aujourd'hui, la situation intellectuelle a sans doute été bouleversée par bien des facteurs. La société contemporaine recherche trop souvent les paillettes que l'argent seul fait scintiller. Si les entretiens culturels continuent de se perpétuer dans quelques cercles de poètes disparus, c'est grâce au dévouement de quelques-uns, de quelques-unes parmi lesquelles le nom d'Edith Heurgon ne vous est sans doute pas inconnu. Quand vous disiez « *Si les entretiens ont été conçus avec un sens net de ce qui manque à la société contemporaine et de ce qu'elle cherche, s'ils sont soutenus par un dévouement suffisant, ils vivront* », vous ne saviez sans doute pas encore que serait un temps où les universités et autres établissements devraient se plier aux lois du marché.

Cela ne signifie pas pour autant qu'il faille renoncer au beau projet que vous et votre famille avez fait vivre depuis cent ans. Mais, pas plus qu'il y a cent ans, ce projet ne peut entrer en concurrence avec un quelconque événement médiatique. Chaque décade ne le peut, et le goût de la décade a celui des fleurs du passé. Plus vite et plus court, le temps des jeunes doit côtoyer le temps plus lent et plus long des retraites de l'esprit. Et l'on peut s'interroger sur la nécessité de publier toutes les rencontres.

Si bien que, comme toute entreprise aujourd'hui, les « rencontres au service de la pensée » s'organiseront sans doute dans une recherche de sponsoring, de dations et donations, de mécénats et subventions qui occuperont les responsables du château à temps plein désormais. Si la société contemporaine ne sait pas ce qu'elle cherche, les rencontres rendues possibles par vous doivent les lui proposer.

Dans l'assurance que des formes vivantes de la pensée seront en vos lieux inventées et réinventées, je vous prie de croire, cher et honoré Paul Desjardins, à l'expression de mon souvenir reconnaissant.

Marie-Dominique Popelard

Professeur des Universités, Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3

Nicole Prin

Cher Monsieur Paul,

Me permettez-vous cette formule un brin cavalière, par delà les ans,... adresse si familière? C'est que les jardins, Monsieur Paul, fleurissent désormais au coeur même de mes mots, tantôt sauvages, mystérieux et vastes, ceux de nos enfances en balade, entre murs de pierres, allées et sentiers parfumés, ruisseaux d'ombre et d'écrevisses, haies et volières d'arbres tutélaires comme chuchotements, rires et cabanes de hasard, coccinelles, chenilles et papillons d'étoiles. Tantôt sobres et pensés, méticuleux, ratissés et ordonnés, d'étangs en veille en orangerie de lumière, de verrières de serres en vignes sauvages, de citrouilles potagères en roses trémières, par les sous-bois de mémoire ouvrant sur des portails aux quatre vents.

En ce temps passé voici quatre étés, la vie et ses nécessaires adversités avaient englouti mes amours idéales, mes amitiés en avaient elles aussi, perdu de leur goût et de leur consistance, en absence de liens, "enfant des limbes" soudain, désarrimée. J'avais "traversé les ombres" "entre le rêve et la douleur", étais devenue "dormeur éveillé" mais mon oeil avisé rechignait à "la perte de vue".

Le hasard qui quelques fois fait si bien les choses, m'avait inopinément ravie et doucement agencé une rencontre de livres. Une affection nouvelle, une amitié particulière. Une source vive murmurait en moi un "amour de commencement". Ce Prince au "royaume intermédiaire" m'avait-on dit, serait en votre "ville", Monsieur Paul, là-bas non loin des plages de Normandie, en compagnie de ses amis. Ce radieux septembre 2006, miraculeusement en vacance, suivant les nuages en voyage de ce temps qui ne passe pas, je me rendis inquiète et joliment exaltée à ce doux débarquement en terre de Cerisy.

Il avait l'air d'enfance de cette photo glissée entre ses pages, l'allure d'un Grand Meaulnes furtif, un parlé presque de Rimbaud, un jeune homme, l'oeil en sourire ensoleillé et l'âme espiègle. Dans ses mains des douceurs et des tendresses de Brigitte, une voix légère et ample, précise, élégante et modulée, souple, colorée. Avec lui la conversation se faisait volontiers pas de deux, "confidante" et les démonstrations contes entremêlés. Muette, j'étais sous le charme.

On m'avait installée dans un des donjons une chambre... de princesse clochette. Comment avait-on su que l'échappée du regard m'était si nécessaire? L'une de mes "fenêtres" englobait d'un lent vol plané toute la campagne alentour, accrochant successivement les plans, soulevant délicatement les voiles de transparences et de glacis qu'on eût dit de Vermeer. L'autre plongeait en piquée sur la cour et sa table parasol, suivant à vue d'aigle, les déplacements de fourmis de mes colocataires souvent affairés à quelques agapes futiles ou fumeuses.

Traversant des salles inondées de livres sagement alignés, je tutoyais allégrement Malraux, Cocteau, Sartre, Duras, Prévert, Sarraute, Gide... puis je croisais à peine intimidée, Jean-Michel Delacompté, François Gantheret, Michel Gribinsky les pieds nus, Edmundo Gomez en mal de tournoi de ping-pong avec JB, Laurence Kahn, Colette Fellous, Jean Clair. David Collin s'était trouvé compère pianiste et répétait assidûment. Etait-ce Monteverdi?... J'ai un doute soudain.

La demeure avait un je ne sais quoi de bruissement d'école avec sa cloche dans le hall d'entrée, ses récréations régulières sur le porche en contre-jour, les consignes imparables de la maîtresse de maison, le tableau noir, l'alternance des conversations, le temps des commentaires et celui des questions, l'attention appliquée, les ratures, les pages quadrillées, les bavardages, les fous rires, les fenêtres ouvertes, l'après-midi buissonnier et les conjectures à l'approche de midi sur le vin nouveau, le cidre bouché, la blanquette ou la fabuleuse île flottante, traditionnellement pourvoyeuse de baisers aux cuisinières. Le dimanche imminent, on ne négligeait pas le devoir à rendre sans faute, quelques lignes d'or à laisser en partage dans le grand livre des passages. Une école idéale de liberté, une université populaire où j'étais chez moi.

Je ne fus à Cerisy qu'une seule fois. Le goût et les images pourtant, me sont restés enracinés, chevillés à l'âme, adulte nouveau, comme si l'enfance m'avait été rendue, les pieds délicieusement sur terre et la tête riche d'infinis ailleurs. Quand le monde aujourd'hui manque de rencontres vraies, de savoir, de familles, d'être et de sens, manque de manque, ces cent ans vous donnent raison, n'en déplaise au Sorel et autres Lazarre chagrins. Cerisy la belle n'est pas un songe, fût-il de Monomotapa, ses jardins sont une paroisse et la culture de ses messes vous rend meilleur.

Entre images et mots de "ce mauvais français qui vient de Suisse" (1), ce siècle méritait bien un livre, si modeste soit-il, Monsieur Paul Desjardins de Cerisy.

Nicole Prin

(1) Critique de Paul Desjardins par Georges Sorel, *l'Indépendance*, décembre 1916

Patrick Rebollar

Cher Paul Desjardins,

Votre belle phrase se termine par un verbe au futur : "ils vivront."

Permettez-moi de vous exprimer ce que signifie pour moi, aujourd'hui et pour demain, ce que ce "ils vivront" signifie. Je sais notre civilisation basée sur l'écrit, les contrats fondés sur le document signé, je sais ce que nous devons au livre, à la matérialité visuelle des signes, à leur transmission et à leur conservation. Et je sais que votre "Cerisy", comme on dit aujourd'hui en manière d'affectueuse abréviation, croit beaucoup à son catalogue, comme témoignage, comme patrimoine et comme source de revenus.

Oui, vos colloques ont vécu, vivent et vivront par le livre. Mais aujourd'hui, je me demande combien de personnes cela concerne vraiment, les Actes d'un colloque à Cerisy. Quelques centaines ? Quelques milliers ? Il serait audacieux de s'aventurer vers des chiffres supérieurs.

Vous pourrez me dire, avec modestie, que cela vous suffit, si ces personnes sont censées et savent réellement en profiter. Mais je vous répondrai que derrière cette modestie je vois, et je vous le dis avec tout le respect que je vous dois, un certain élitisme, quelque chose d'un peu hautain, qui pourrait même paraître prétentieux, même si je sais que ce n'est pas le cas, et, à l'heure où les plus belles bibliothèques ouvrent leur patrimoine et leurs réserves à tous les publics grâce à la diffusion en ligne des images et des textes, un certain repli domanial, une crispation identitaire sur un passé glorieux qui peine à s'imaginer un avenir.

Or, c'est justement pour cet avenir que vous nous demandez notre avis, cher Paul. Et c'est pour cet avenir que je vous répons et vous pose d'abord la question suivante. Quelle est la nature exacte du patrimoine de Cerisy ?

Sont-ce des ouvrages écrits, comme les bibliothèques ou les maisons d'édition ? Sont-ce des manuscrits, comme le tout jeune IMEC où l'on voit tant de subsides et de chercheurs affluer ?

Non, vous le savez bien, la nature exacte du patrimoine de Cerisy, ce sont des paroles. Des discussions, des entretiens, des colloques. Et à mes yeux, ou plutôt à mes oreilles, les transcriptions écrites, toutes utiles qu'elles soient et qu'elles doivent continuer à être, ne sont que des instruments, des moyens de fixation ou de recherche. Mais, comme aurait dit le regretté Henri Meschonnic pour lequel je suis venu la première fois à Cerisy, ce n'est que du cadavre.

Car le vrai document vivant, le vrai patrimoine de Cerisy, c'est la parole enregistrée sur support sonore. Ce que Cerisy doit faire vivre et partager, c'est la dimension auditive de son patrimoine. Et croyez bien qu'il ne s'agit pas seulement du plaisir d'entendre la voix, la vraie voix qu'avait tel ou tel de vos hôtes célèbres, mais bien de suivre l'intelligence même de sa pensée dans le fil et le mélodique de sa parole. En cela, je sais qu'Henri Meschonnic me soutiendra, car c'est de lui que je tiens que la pensée est dans le rythme de la parole, voire qu'elle est le rythme même de la parole. Et qu'il vaut mieux l'entendre avec ses propres oreilles que de la voir enfermée dans la page imprimée.

C'est d'ailleurs ce qui motive au fond que le colloque de 2005 sur "l'Internet littéraire francophone" que j'ai eu l'honneur de co-diriger avec Michel Bernard et Henri Béhar, n'ait pas été proposé à la publication écrite. Sa mise en ligne audio intégrale dès le mois de septembre 2005 est toujours disponible, et ce sont des dizaines de milliers de connexions qui ont permis à des internautes du monde entier d'écouter nos propos, gratuitement, librement, à toute heure. L'Internet étant d'ailleurs un domaine où les choses changent très vite, le livre des Actes de ce colloque serait un cadavre encore plus rapidement putréfié et enterré que les autres, juste bon pour fixer une borne 2005 dans l'archéologie des savoirs numériques.

Je pense qu'il est donc temps, et même urgent pour Cerisy dans un premier temps de numériser l'intégralité de son patrimoine sonore.

D'en faire copie pour archives internes, et par exemple d'en faire copie pour dépôt patrimonial à la Bibliothèque nationale de France, même hors communication au public.

Dans un second temps, Cerisy devrait ouvrir un site internet permettant la diffusion audio des communications et des colloques. Par un index des auteurs, des thèmes, des titres, par le calendrier, il serait alors possible d'écouter à distance les prises de parole, avec peut-être un défilement textuel voisin, des photographies, des liens hypertextuels permettant de mieux comprendre les propos. A l'instar du site de l'INA, ce site de Cerisy pourrait permettre l'écoute gratuite des cinq premières minutes, puis vendre l'écoute ou la copie audio de l'ensemble de l'intervention, de la demi-journée ou du colloque entier, proposer des formules d'abonnement, des formules universitaires ou jeune chercheur, des formules pour étudiants étrangers, etc.

Ces pages en ligne pourraient également devenir un nouvel objet de débat par le biais d'un forum en ligne dans lequel les membres inscrits pourraient dialoguer, enrichir, nuancer ou actualiser les propos.

Pour ne pas vous dérouter trop, cher Paul, car je sais que votre génération n'est pas familière de ces outils, j'interromps ici ma vision auditive d'un Grand Cerisy, d'un PanCerisy ou d'un Cerisy 2.0. Renseignez-vous pour vérifier mes dires, prenez conseil auprès d'autres institutions ayant un patrimoine sonore à exploiter, et jugez, décidez.

Pour ma part, je suis convaincu que "ce qui manque à la société contemporaine" et "ce qu'elle cherche", c'est du sens, de l'intelligence pour se comprendre et se faire vivre, et aussi du réconfort, de l'expérience, de l'humour, et bien d'autres choses très humaines que j'ai pu "entendre" à chacun de mes séjours à Cerisy et que j'aimerais pouvoir faire écouter à d'autres, à tous ceux qui n'ont pas eu et n'auront peut-être jamais le bonheur du vivre ensemble et en direct un colloque à Cerisy.

Veillez me pardonner d'être en retard pour vous écrire. J'hésitais à vous communiquer ces quelques idées dont je sais qu'elles peuvent vous heurter, heurter en vous la fidélité au livre et à la tradition de la bibliothèque. Maintenant, je sais que j'ai tout de même bien fait de vous dire tout cela et que vous en ferez bon usage pour l'avenir de Cerisy.

Avec mes respectueuses et admiratives salutations.

Patrick Rebollar____

Saphia Richou

Le 27 avril 2010

Cher Paul,

Cent ans nous séparent et pourtant cette phrase intemporelle nous unit: « *Si les entretiens ont été conçus avec un sens net de ce qui manque à la société contemporaine et de ce qu'elle recherche, s'ils sont soutenus par un dévouement suffisant, ils vivront.* »

Je trouve dans votre phrase tous les mots clés de la prospective du XXI^e siècle: la prospective qui a un sens et qui en donne; la prospective qui porte une vision; la prospective qui apporte une réponse; la prospective qui a pour mission de rendre la société plus harmonieuse.

Certains trouveront cette phrase dépassée, désuète, démodée... Ils y liront les vertiges d'une époque révolue, dans une société contemporaine où le sens et la vision ont perdu leur boussole et plus encore leur itinéraire. Pourtant, elle m'en évoque une autre qui, comme elle, demeure éternelle: « *Il n'y a pas*

de vent favorable pour celui qui ne sait où il va ». Cher Paul, Sénèque, vous a certainement inspiré en rédigeant votre invitation aux premières décades de 1910.

Si les réponses aux questions que pose notre société d'aujourd'hui exigent de nouvelles manières de réfléchir ensemble et de nouvelles méthodes pour anticiper, encore faut-il savoir ce que l'on souhaite préparer. Identifier les signaux faibles d'une société contemporaine en devenir et y répondre me semble avoir été votre quête. Elle est toujours présente dans les colloques de Cerisy et mériterait aujourd'hui qu'on convie la Jeunesse à cette prospective.

Cerisy pourrait faire entendre la voix des jeunes, être le passeur, le messenger des aspirations des 18-35 ans des quatre coins de la planète, trop souvent écartées des démarches de prospective française et internationale. J'imagine déjà « *Les Jardins de la jeunesse* » un colloque spécialement fait pour eux et par eux.

Je serais ravie, cher Paul, d'en être le jardinier et de les cultiver dès 2011 par un dévouement suffisant afin qu'ils fleurissent chaque été en Normandie. S'engager à créer « *Les Jardins de la jeunesse* » relève d'un dévouement suffisant et nécessaire pour qu'advienne une société à l'écoute des jeunes adultes qui la composent. Leurs désirs d'avenir, leur quête de connaissance, leur créativité à inventer des *Vivre ensemble* différents nous permettraient, j'en suis convaincue, d'élaborer d'autres possibles.

Ce dévouement relève de l'engagement personnel de chacun à lancer des projets et à les mener à bien pour le bénéfice de tous. Il tient aux signifiants que l'on y attache, aux raisons profondes qui vous y lient et vous y engagent. Cette humilité n'a rien de passiste, bien au contraire. Elle est inscrite dans notre passé, notre présent et notre avenir. Dans les vôtres aussi, cher Paul.

Ce dévouement, je l'ai vécu à Cerisy en 2009, lors du colloque dédié à *la Sérendipité*, mon premier rendez-vous avec vous, Paul. Je savais d'avance que j'allais m'y plaire mais je n'avais pas imaginé qu'autant de belles rencontres m'attendraient.

En cette première décennie du XXI^e siècle, je pense que vous aimeriez Cerisy plus international, relié à d'autres fuseaux horaires. Je l'imagine connecté aux réseaux sociaux mondiaux, plus interactif, doté d'un site internet collaboratif, plus à l'écoute des signaux faibles.

Je le vois rempli de jeunes, les 20-35 ans à la recherche d'idées nouvelles, d'amis débattant sur mille et un sujets aussi sérieux que futiles pour l'avenir de la société. J'entends leurs discussions animées parfois houleuses, voire passionnées et oh combien passionnantes... J'aperçois leurs installations dans les jardins du château, leur centre de PAO dans l'une des dépendances, leur salle de danse dans l'un des greniers et leur jardin potager où poussent toutes sortes de légumes venus d'ici et d'ailleurs...

Une sorte de *Château des Possibles* où la parole est encore entendue même si elle dérange, si elle décape certaines pensées couramment admises; où l'expression artistique se déploie le long des chemins comme pour nous ouvrir les sens et nous inviter à penser plus loin, plus large et plus profond. Un lieu où les idées se transforment en projets à mettre en oeuvre ensemble. Une *Utopie réalisable* parce qu'aujourd'hui, sans illusion, les jeunes sont libres de tout imaginer et que le temps de la jeunesse joue en leur faveur.

Cent ans..., cher Paul, votre phrase a cent ans. Et Cerisy bientôt soixante.

Comme « *Les jardins de la jeunesse* » vous iraient bien.

Saphia Richou

Silke Schauder

Lettre à Paul Desjardins en hommage à sa fille Anne Heurgon-Desjardins

Cerisy, lieu mythique. Le bonheur que c'est que ce lieu, d'y être, d'en être le temps d'un colloque. Mon colloque sur *Camille Claudel* qui, après deux ans de préparatifs, a lieu en juillet 2006.

Anne, Anne Heurgon-Desjardins. Je me souviens que lors de mon premier séjour en Cerisy, en août 2004, sa fille Catherine Peyrou avait commenté les deux photographies, plus grandes que nature, du couple fondateur formé par le père et la fille. Ces photographies bordent l'entrée principale du château, l'une en face de l'autre, Anne Heurgon-Desjardins et Paul Desjardins s'inclinant légèrement, produisant l'illusion de regards tournés l'un vers l'autre: un dialogue à travers les âges, ininterrompu. Catherine prenant la pose de sa mère, elle lui prête ces paroles légèrement moqueuses: « *Hein, tu ne t'attendais pas à ça !* » C'est à la fois le défi relevé et le défi lancé, de père en fille et de la fille au père, c'est la fierté d'Anne d'avoir continué l'œuvre de Paul Desjardins, de l'avoir peut-être même dépassé.

Anne Heurgon-Desjardins, la volonté faite femme ? Quelle énergie aurait-il fallu à la fondatrice des lieux, à « *la fermière géniale* »¹ pour fonder, aménager, faire tourner Cerisy à travers les années, pour en faire un centre internationalement reconnu de vie intellectuelle, de lieu d'échanges, d'effervescence, de création où s'est écrit, où s'écrit toujours l'histoire des idées ?

(...) Lors des discours d'adieux, je souhaite rendre hommage à la fondatrice. De nouveau, je suis étreinte par l'émotion – comment nommer cette femme, comment dire ce qu'elle a fait de sa vie, ce qu'elle a fait de Cerisy et comment dire ce que Cerisy a fait d'elle ? Je balbutie quelque chose du « *courage de continuer malgré et envers tout* ». Je croise le regard d'Edith Heurgon, assise à une table, qui regarde droit devant elle. Je crains d'avoir été maladroite, de n'avoir su qu'être maladroite devant autant de présence et autant de disparition.

Avant de connaître l'histoire de Cerisy, j'ai toujours été admirative de la capacité des deux filles à hériter d'un tel endroit, à s'inscrire dans la tradition du Centre, à la rendre présente et à la transformer en avenir. Maintenant, les yeux embués de larmes, je mesure toute autre chose, qui justement ne se mesure pas: combien d'amour aura-t-il fallu à Catherine et à Edith pour poursuivre et élargir l'œuvre de leur mère, le rendre pérenne, continuer, toujours continuer après sa disparition ? Tel Candide soumis au seul impératif qui vaille, il aura fallu cultiver, et cultiver encore, ce jardin-là. (...)

C'est le départ. Il va falloir partir. Je remonte dans ma chambre qui bientôt ne le sera plus. Je prends de son vase la rose qui m'a accompagné pendant tout mon séjour. Je repars dans le parc. Soustraite au regard des autres, je l'effeuille pour la rendre, pétale après pétale, aux jardins.

Silke Schauder

J'ai participé pour la première fois à un colloque à Cerisy en 2004 sur *La perte*, puis j'ai organisé :

- en 2006, un colloque sur *Camille Claudel* qui a été publié en 2008 chez L'Harmattan.

- en 2009, en collaboration avec Michel Itty, *Rainer Maria Rilke* dont les actes sont actuellement en préparation.

¹ Tel que Ponge la désignait.

Catherine Schmutz-Brun

Fribourg, le 19 mai 2010

Bien cher Paul Desjardins,

Un siècle dites-vous ? Un siècle de rencontres ! Belle étape ! Avouez qu'en vieillissant le temps file très vite et qu'un siècle vous arrive dessus sans même qu'on l'est vu venir!

Que la fête soit belle qui marque l'événement et puissions-nous partager ce moment ensemble, réunis dans ce lieu magistral au château de Cerisy.

Le château planté au milieu de cette si verte campagne normande. Le château comme un havre de paix, comme un navire affrontant les tempêtes, comme un jardin secret où il fait bon aller se cacher, se poser et se retrouver.

Avec son air d'artichaut écaillé et ses corolles en ardoises bleutées, Cerisy a toujours été mon coup de cœur... et s'il vous plaît que personne n'ajoute « d'artichaut »! C'est sérieux vous savez !

Le château nous entraîne et nous embarque pour que nous ne craignons pas de nous amuser, de muser, de jouer, de penser et de nous planter là au milieu de la cour tenant sérieusement en main une tasse de café noir sous le parasol blanc à débattre de ce monde et de l'avenir ou à nous rappeler les décades et les grands moments inoubliables — le tout déclamé avec une fausse modestie très chic et une véritable fierté personnelle très touchante —.

Des herbes folles au pied de l'artichaut: des fleurs enchaîmées, des personnages de roman tenant des propos pertinents, insolents parfois, de savants chercheurs se rappelant le goût de leurs bonnes blagues de potaches, de jeunes héros tout droit sortis d'un conte à ne plus dormir du tout qui bourdonnent de projets et butinent à tous les râteliers, et d'autres plus timides qui auront ralliés sans sourciller la balade du premier jour longtemps conduite par l'énergique et truculente châtelaine.

Cher Paul, les entretiens vivent et Cerisy restera un lieu de rencontres et par conséquent un lieu pour penser parce qu'une fois que la graine a germé vous pouvez toujours essayer mais il devient quasi impossible d'arrêter le mouvement. L'évolution prend des allures qui peuvent nous surprendre et toutes les mutations appartiennent à ce phénomène de fertilisation et de reproduction du vivant. Cerisy prendra d'autres formes et s'appellera autrement; décades, tocales ou rebuffades, mais Cerisy se propagera et diffusera sa folie au-delà des murs et des clôtures blanches du château !

Ainsi il en fut, ainsi il en sera...si je peux me permettre... comme une grande prophétesse sans chapeau déclamant de grandes vérités avec un art non dissimulé d'en rajouter dans la conviction.

Il faut reconnaître que l'artichaut à des vertus naturelles détoxifiantes et antioxydantes .Son amertume semble avoir un effet épurant et être un bon remède contre la mauvaise bile qui se répand de saison en saison et d'époque en époque atteignant le foie /la foi en l'homme.

La cynarine composante de l'artichaut n'a rien d'une sinécure mais tous les experts en plantes médicinales vous diront ses effets bienfaisants sur le foie et notamment les cyrrhoses. Qui dit cyrrhose ? Cyrrhose... comme c'est bizarre (sur le ton de Jouvét). Mais le cidre du château y serait-il aussi pour quelque chose ?

Ne tergiversons pas cher Paul, vous aurez compris que ce bel artichaut du genre gros camus de Bretagne, se déguste et s'apprête à merveille. Enfin uniquement le capitule; ses feuilles (les bractées) ainsi que son cœur qui est aussi le réceptacle floral. Autrement dit, la tête et le cœur !Quelle heureuse métaphore, non ?

Ce chardon cultivé, emblème du lieu, par le rappel des formes et couleurs, par son histoire et son goût et pour ce qu'il apporte d'originalité dans un jardin en nous rappelant son origine arabe (du nom artichaut signifie épine de la terre) et son apparition à la renaissance.

Donc notre jardin n'est pas qu'un jardin à la française mais bel et bien un lieu pour se nourrir et se nourrir sainement en oeuvrant à la bonne santé de notre foi(e) et de nos esprits.

Le dévouement des petites mains et de toute l'équipe de Cerisy n'y sont pas étrangers ! Du jardinier à la repasseuse, de la cuisinière à la jeune serveuse... notre artichaut est un cocon d'âmes bienveillantes qui s'activent au bien être de chacun. Personne n'y est de reste. De la petite Catherine à la grande Edith, Philippe, Françoise, Jacques et tous les autres. Tous et toutes et.. les choses aussi ! C'est fou comme à Cerisy les gens et les choses font cause commune! Comme tout semble vouloir se faire « dévouement suffisant » ! Un artichaut vous dis-je! Et là, voyez-vous cher Paul, on découvre le cœur de l'artichaut, cette chair tendre et blanche qui fait le régal des gourmets ou comme le nomme un critique culinaire: «l'apothéose du plat ». C'est ce qu'il faut aller chercher débusquer sous le foin, cette espèce de touffe poilue indigeste à laquelle on arrive après avoir mangé feuille après feuille la partie charnue de la base. Le chemin jusqu'au cœur !

Ce qu'il manque à la société, d'aujourd'hui et qui manquera toujours parce que vous l'avez bien compris c'est ce chemin que nous cherchons tous et c'est ce chemin qui nous constitue. En ce sens, Paul, cultivons des jardins ...et des artichauts aussi ! Si nous ne les mangeons pas, leurs floraisons chardonneuses à aigrettes violacées et hirsutes compléteront les sages bouquets des salons du château.

Avec tous mes vœux pour de nombreux siècles et toujours plus de rencontres au fil des ans

Votre cerisienne de cœur ...et pas d'artichaut !

Catherine Schmutz-Brun

En réponse aux questions « subsidiaires »:

La première fois que j'ai découvert Cerisy c'était pour le colloque sur l'autobiographie (il y a 10 ans). Depuis j'y ai séjourné régulièrement (chaque année sauf en 2009) et toujours avec un très grand plaisir.

Je n'ai jamais rien dirigé. Il y eut bien un projet avec Cyrulnik mais...il ne tint pas longtemps.

Je repars toujours de Cerisy avec des kilos en supplément (les bons petits plats évidemment) mais aussi dans mon sac de nombreuses publications de l'année.

Sandra Simmons

Carrollton, le 10 juin 2010

Cher Paul Desjardins

Le souffle de vie que vous avez instauré dans le jardin humain que nous connaissons à Cerisy nous tient, encore aujourd'hui, et pour longtemps (espérons-le), en haleine. Oui, nous restons attentifs et dévoués aux échanges possibles seulement dans la lenteur et la proximité – assise à côté d'un autre, ou marchant pas après pas sur le même chemin, ou bien en pleine discussion face à face autour d'une question relevée en groupe. Voilà ce qui manque à la société contemporaine (notamment dans mon pays): le temps de se parler et de s'écouter les uns et les autres. Le don du temps fait de Cerisy un lieu où la pensée arrive à s'épanouir parmi nous.

Cependant, si le contact humain nourrit la pensée d'une manière irremplaçable, il s'avère, néanmoins, insuffisant de nos jours à imaginer l'avenir sous une forme stricte de colloque sur place, éloigné du monde, et focalisé sur la parole vive. La génération actuellement en gerbe ne comprend pas l'intérêt d'un tel concept, parce que leur monde s'ouvre au moyen d'un écran au lieu d'un visage. Leur dévouement n'est pas moindre, mais la vitesse et la multiplicité de leurs échanges reformulent radicalement la construction de leurs pensées par rapport aux nôtres. Je propose, afin de rester vigilant

à ce phénomène, et avec le concours d'autres lieux de réflexion, une mise en place de téléconférences ponctuelles.

J'espère que cette formule donnera une façon de rester toujours fidèle aux rencontres fertiles qui servent de moteur pour tant de pensées et de penseurs.

Amicalement vôtre,

Sandra Simmons

LETTRES A D'AUTRES...

Wolfgang Asholt

Le 18 août 2010

Voyages en exil au château

Quand on vient de participer, en tant qu'allemand, à une décade *Kafka après son siècle*, l'année du centenaire de Pontigny-Cerisy, on est presque automatiquement poussé à aborder la mémoire de ce siècle des extrêmes, surtout concernant l'Allemagne et la rupture de civilisation que représente la shoah. Dans cette perspective, chaque voyage pour une semaine ou une décade à Cerisy représente pour moi un voyage dans un « exil » privilégié dans tous les sens du terme, qui permet notamment d'aborder cette histoire et les tragédies du 20^e siècle. Pontigny et Cerisy sont donc des lieux de mémoire, mais de mémoire vivante, pour réfléchir sur ce siècle et sur les conséquences que cette mémoire devrait avoir aujourd'hui.

Ce qui impressionne et ce qu'on doit admirer à Cerisy, c'est d'avoir pu installer dans la durée, malgré les ruptures du dernier siècle, la conception développée à Pontigny par Paul Desjardins. Quand, en tant qu'allemand, on pense aux participations allemandes de l'entre-deux-guerres, avec Ernst Robert Curtius, l'ami d'André Gide, avec Heinrich Mann ou avec Walter Benjamin, on ne peut que se réjouir de la politique d'invitation menée par le fondateur de Pontigny et ses amis de la NRF. Plutôt que la politique engagée vers le milieu des années 1920 par Briand et Stresemann, les invitations d'Heinrich Mann qui défendait pendant la Grande Guerre l'idéal de l'intellectuel engagé, personnifié pour lui par Emile Zola, contre son frère Thomas et ses *Considérations d'un a-politique*, ou celle de Curtius qui venait de publier les *Literarische Wegbereiter des neuen Frankreich* en 1919, ces invitations ouvraient à un dialogue et préparaient une réconciliation franco-allemande qui devaient échouer face au nationalisme et au fascisme allemands. Et l'invitation d'un Walter Benjamin au moment où il travaillait dans son exil parisien à son grand projet des *Passages* est une preuve consolatrice concernant ce dialogue dans des temps difficiles.

J'ai pu suivre personnellement (avec une grande interruption) l'aventure de Pontigny-Cerisy pendant un tiers de siècle. A partir d'une *semaine Aragon* en 1978, chaque colloque, même ceux qui ne furent pas les plus importants, fut pour moi l'occasion de rencontres impressionnantes : en 1978, celle de Jacques Berque, puis celle des personnages auxquels fut consacrée une semaine, comme *Pierre Bourdieu*, *Assia Djebar* ou *Pierre Michon*, mais aussi celle d'écrivains comme Philippe Claudel (*Les minimalistes*), Jean-Philippe Toussaint ou Olivier Rolin (*Paris-Berlin-Moscou*) ou d'Yves Ravey (*Exils en France*) ou, plusieurs fois, comme invité ou co-directeur, celle de Georges-Arthur Goldschmidt et, pendant longtemps, la présence inoubliée de Maurice de Gandillac.

Il existe en Allemagne des lieux de colloques prestigieux, mais aucun ne possède la même aura que l'abbaye de Pontigny ou le château de Cerisy. Ce n'est pas seulement l'histoire (allemande) du vingtième siècle qui est passée par là, c'est aussi qu'il n'y a jamais eu en Allemagne de constellation comparable à celle qui, en France, a pu faire naître, au début du siècle dernier, un dialogue à la fois culturel et littéraire envisageant de mener vers une France plus consciente de ses valeurs culturelles républicaines. Les institutions semblables qui travaillent aujourd'hui en Allemagne (à peu près) de la même manière que Pontigny-Cerisy sont toutes nées après la Seconde Guerre mondiale. Initiées par les fondations des grands partis politiques ou par les églises, catholique et protestante, elles sont beaucoup moins orientées vers la littérature ou vers la culture en général que vers les questions sociales, politiques ou religieuses dans la société contemporaine.

Cette orientation actualisante a des conséquences sur le long terme. A court terme, les colloques dans les institutions allemandes (surtout dans les Evangelische ou Katholische «Akademien») peuvent initier des discussions remarquables. Mais l'importance de cette influence diminue avec les changements politiques et sociaux. Cerisy, au contraire, tout en ne négligeant pas l'actualité, et grâce à sa dimension culturelle et littéraire, a su beaucoup mieux s'investir dans la durée. Que ce soit avec les grands colloques autour du *Nouveau Roman* en présence de ses représentants majeurs ou avec ceux

consacrés à la philosophie avec et autour de *Jacques Derrida* : les colloques de Cerisy font partie de l'histoire culturelle du vingtième siècle.

Tout en me réjouissant et en remerciant Edith Heurgon et l'équipe de Cerisy, d'avoir pu y participer assez souvent, je ne peux que leur souhaiter de pouvoir continuer cette expérience unique encore longtemps dans son deuxième siècle.

Ce qu'on peut constater depuis un bon moment, doit aller en se renforçant, me semble-t-il : peut-être moins la mondialisation que l'europanisation de Cerisy. Elle fut déjà présente, dans les formes possibles à l'époque, très tôt à Pontigny. Mais aujourd'hui et dans l'avenir, il ne s'agira pas seulement de sujets dépassant le cadre national, mais aussi de la question des langues. Les allemands invités dans l'entre-deux-guerres maîtrisaient évidemment assez bien le français, alors première langue étrangère dans les lycées (jusqu'aux nazis qui l'ont remplacé par l'anglais). Mais aujourd'hui, la connaissance du français ne va plus de soi, surtout quand il ne s'agit pas de sujets liés à la France ou au monde francophone. Les spécialistes de Kafka (en Allemagne comme dans le monde) ne maîtrisent plus suffisamment le français pour discuter dans cette langue à Cerisy. C'est une perte, aussi dans la dimension de la diversité linguistique en Europe, mais face à cela, il est probablement inévitable que Cerisy devienne plus polyglotte. Non pour devenir Babel, mais pour mieux intégrer les grandes langues européennes tout en gardant le français comme première langue. Liée à l'ouverture thématique dans le sens d'une europanisation qui me semble en bonne route, cette ouverture linguistique me semble la garantie du succès de Cerisy dans son nouveau siècle.

Mes meilleurs vœux l'accompagnent et s'adressent à toutes celles et tous ceux qui y travaillent.

Wolfgang Asholt

Henri Atlan

Chers amis,

Cette phrase s'applique à la société contemporaine dans le sens où l'on ne sait pas ce qui lui manque. Le but des colloques est justement de le faire apparaître à propos d'œuvres diverses qui servent de catalyseurs. Quant au dévouement, je l'ai toujours compris comme celui des organisateurs mais surtout celui de l'équipe dirigeante du Centre.

Pour l'avenir, il faut donc que Cerisy garde le cap et puise entre autres dans ses colloques successifs les sources de ses renouvellements.

Je vous souhaite un bon centenaire en regrettant de ne pas pouvoir être avec vous. Amicalement,

Henri Atlan

PS: Comme je n'ai pas de bonnes archives, je vous serais reconnaissant de retrouver les différents colloques auxquels j'ai participé. Je suis sûr qu'Edith et Catherine s'en souviennent.

Simone Balazard

Chers amis,

Je me sens d'autant plus en phase avec le projet de la soirée "Cultivons des jardins" que j'anime, depuis 1996, une structure éditoriale intitulée *Le Jardin d'Essai*. D'abord destinée à la publication d'une revue littéraire trimestrielle, cette association est devenue au fil des années, une véritable petite maison d'édition ayant une ligne bien claire.

La phrase de Paul Desjardins est exemplaire, pas seulement pour son époque mais également, plus encore peut-être, pour la nôtre. Ce qui manque à notre société contemporaine, tout le monde en est conscient, c'est le temps, le silence, la méditation, le loisir. C'est tout cela que l'on peut trouver à Cerisy, dans un cadre paisible et une atmosphère familiale et douce.

Le dévouement suffisant est ce que nécessite toujours une œuvre de culture. Il est normalement facilité par la satisfaction que les participants retirent de leur travail, qu'il soit matériel, scientifique, ou d'autre sorte. "Suffisant" trace des limites: on ne demande pas des sacrifices, du dépouillement, simplement de la générosité et le sens du collectif. Tout le monde ne l'a pas. Tout le monde n'est pas forcément fait pour les rencontres de Cerisy.

Futurs souhaitables ? Comme dans toute entreprise humaine, il faut à la fois tenir le fil et aller de l'avant. S'ouvrir sans s'émietter ni se renier. Se renouveler sans piétiner le passé. Mais reconnaître le nouveau, quand il a de la valeur et réciproquement la valeur dans ce qui est nouveau. D'où l'intérêt du mélange des âges: attirer les jeunes, sans faire fuir les anciens.

En ce qui me concerne, je suis particulièrement intéressée par la reconnaissance des apports féminins à la culture, qui ont été trop longtemps étouffés ou minorés. D'où notre collection/ Femmes artistes/ qui après mon livre *Sand, la patronne* a vu publier celui de Denise Gellini sur *Louise Abbéma* (qui vient d'avoir un beau succès au Musée Marmottant) et celui de Carole Bertho Woolliams sur *Lili Boulanger*.

Mon premier séjour à Cerisy a été en 1985, je crois, pour le Colloque *Informatique et création littéraire*, où j'ai présenté un exposé sur mon programme de scénarios (Groupe ALAMO) Je suis revenue en 2004 pour la décade *George Sand* que j'ai entièrement suivie, et en 2008 pour *Assia Djebar* (amie de lycée d'Alger).

J'ai beaucoup entendu parler de Cerisy par mes amis Eugène Guillevic et sa femme Lucie.- ainsi que par mes autres amis membres de l'Oulipo (dont l'Alamo est un cousin).

J'aurais voulu écrire plus longuement, mais le temps presse et le 30 mai sera bientôt là.

Je vous adresse mes amitiés chaleureuses

Simone Balazard

<http://jardindessai.free.fr>

Marie-Claire Bancquart

Chers amis de Cerisy,

Je pense que la phrase de Paul Desjardins continue à être d'actualité pour les colloques de Cerisy, tant pour le « dévouement suffisant » qu'en ce qui concerne la réponse aux préoccupations contemporaines.

Celles-ci ont assurément beaucoup évolué depuis 1910 ! A cette époque, la fausse « Belle Epoque », les questions politiques à signification forte, internationale et humaine, ne manquaient pas: l'Affaire Dreyfus était encore très présente, et l'idée d'une guerre entre France et Allemagne était fortement souhaitée ou repoussée. Mais il me semble que la société était plus ouverte à ces questions générales. Que les « intellectuels », dont le rôle avait été grand lors de l'Affaire, étaient plus assurés et mieux compris par l'ensemble de la société. Que les esprits étaient en général mieux éveillés que maintenant chez les contemporains. La culture, au sens classique du terme, était aussi plus répandue.

Sans tourner à un catastrophisme qui ouvrirait au fond la voie à une démission, on peut, me semble-t-il, penser que la société actuelle est fortement menacée par ce que j'appellerai une « déconscience » des réalités concrètes et spirituelles. Par un univers où prime la consommation, certes, mais, pire encore, le virtuel. Un univers de mini-traders, où les conséquences des situations et des actes ne pourraient plus être mesurées, faute de référence au vrai temps, aux vraies créatures, aux substances des arts et de la littérature. Est-ce que « la société actuelle » dans son ensemble « cherche » une

réaction contre ce danger, je ne sais pas. C'est un danger confortable, qui permet d'oublier et de s'oublier. Mais il est sûr que beaucoup, du moins, cherchent cette réaction. Une forte crise risque d'en multiplier le nombre.

Et il me semble que Cerisy, en posant sans arrêt des problèmes concrets, en mettant les questions sur la table, pourrait avoir à ce sujet une réelle influence. Ainsi cette année: parler du monde animal, du totalitarisme, de l'histoire, de la construction et de la signification d'une œuvre poétique, par exemple, cela peut sembler hétéroclite, mais c'est toujours attirer la réflexion sur ce qui est vivant, conscient, avec ses problèmes, et ses beautés aussi. Je trouve, en lisant les actes passés, que cette préoccupation est allée croissant, abordant des sujets de plus en plus divers, et je souhaite que le futur continue et développe cette ligne.

Ce qui implique bien entendu une ouverture quelquefois difficile matériellement: alerter des services publics, des chercheurs et des responsables très divers... donc, un « dévouement suffisant » de plus en plus lucide et laborieux...et animé par l'espoir qu'exprimaient « nos ancêtres les Gaulois » dans leur proverbe: « Si le ciel tombe, il restera toujours une alouette » !

Marie-Claire Bancquart

Je suis venue pour la première fois à Cerisy lors d'un colloque *Georges-Emmanuel Clancier/-Jean Tortel/Guillevic*, en 1979, au cours duquel j'ai présenté une communication sur Clancier. J'y ai présenté une communication lors du colloque *Jean Tardieu*, 1998,; enfin, j'ai organisé en 2000 le colloque *André Frénaud*, publié en 2004 aux éditions *Le Temps qu'il fait*.

Augustin Berque

Chères Mesdames,

Je réponds ci-dessous à vos questions:

1. Belle phrase, qui nous invite à dépasser la modernité.
2. Certes, et la tâche est plus pressante que jamais.
3. La société moderne est obnubilée par le sujet individuel, qui est marqué par un manque-à-être radical: il s'est coupé de la moitié de son être en faisant du monde un objet. Au lieu de chercher à combler ce manque-à-être par l'appropriation et la consommation d'objets (ce dont résulte notamment l'impasse écologique de notre civilisation), nous ferions mieux de réfléchir à la possibilité de recouvrer cette moitié d'être que nous avons forclosé.
4. En s'interrogeant, notamment, sur les moyens de réaliser la révolution copernicienne qui s'impose dans notre ontologie.
5. L'un des enseignements irremplaçables de Cerisy, c'est le bonheur de parler à loisir des idées que chacun y apporte.
6. Il me semble que le personnel de Cerisy et les responsables de colloques, font preuve de dévouement suffisant.
7. Il serait souhaitable que les gens — sauf impératif exceptionnel — prennent le temps d'assister à la totalité d'un colloque, et que l'on soit plus ferme à cet égard.

Informations :

- en 1985 (colloque sur les études japonaises) puis à une dizaine.
- j'ai dirigé ou co-dirigé les colloques "les trois sources de la ville-campagne" (2004), "l'habiter dans sa poétique première" (2006), "être vers la vie" (2008), "la poétique de l'habiter" (2009) - qui étaient des jalons dans le programme-cadre de recherche coopérative internationale (2001-2010) "L'habitat insoutenable / Unsustainability in human settlements".

Bien cordialement,

Augustin Berque, né en 1942, géographe et orientaliste, directeur d'études à l'Ecole des hautes études en sciences sociales

Henriette Bessis

Ecrire sur Cerisy... Il y a quelques années, cette proposition m'avait effrayée et j'avais trouvé toutes les excuses pour ne pas y répondre. Cette fois-ci, je prends mon courage à deux mains. J'essaie ! Parler de Cerisy peut paraître aisé. Pour moi cela me semble délicat, voire indiscret puisque public.

Il y a pour moi un avant et un après Cerisy... Comment pourrais-je l'expliquer ? avant, je ne savais guère me situer, sinon comme historienne de l'Art un peu seule dans mon coin, et ce, malgré une charge de mission au Musée Delacroix, puis une charge de cours à l'Université, quelques articles paraissant dans des revues spécialisées, plutôt « confidentielles » et, bien entendu, mes recherches personnelles. Je me sentais quelque peu atypique, et jugée comme telle d'ailleurs... Chaque œuvre d'art a pour moi, des liens avec l'histoire, la psychanalyse, la littérature, voire la sociologie et, à l'époque, je n'étais pas dans le droit fil de ce qui se faisait.

Après Cerisy, tout s'est transformé dans mon esprit. Je m'apercevais que tout était possible dans le domaine de la recherche, que je n'étais pas « folle » et que, bien au contraire, j'étais en-deçà de tout ce qu'avaient ouvert en moi les rencontres « cerisiennes », grâce aux domaines passionnants qu'on m'avait donnés à voir, à entendre, à réfléchir.

Les « bavardages » ininterrompus après chaque intervention, pendant les repas, en promenade dans les jardins du château ou tout simplement assis au soleil (quand il y en avait...) discutant passionnément de ce qui venait d'être dit. J'ai une quantité incroyable de cahiers pleins de notes qu'il m'est arrivé de consulter bien après. Cette réunion de personnalités si diverses, si avides de connaissance, si portées à échanger, si « intervenantes » et amoureuses du débat, impatientes de s'opposer pour se poser peut-être, m'a naturellement conduit à oser partager mes questionnements et/ou mes certitudes.

Chaque année mon « point de mire » était la prochaine « rencontre » choisie que je préparais, à laquelle je rêvais en me documentant quelque peu. Et les dizaines d'années se sont succédées depuis le premier colloque, « révolutionnaire pour moi » : *Don Juan*. Commencer une aventure avec Cerisy et Don Juan, cela augurait de la suite.

Trente cinq années de présence fidèle... Tant de souvenirs liés à ces périodes de colloques, tant d'émotions aussi... A Cerisy, j'ai l'impression de m'être créé une autre vie, liée à un autre monde, sans limites de pensées, toujours en quête d'un savoir, pensant que tout peut être sans cesse remis en question pour aller plus loin.

Pour moi, il y a une « Famille Cerisy », ma « Famille Cerisy »... avec ses traditions inchangées. Chaque année, l'arrivée au Château avec l'accueil, la distribution des chambres. Pendant des années j'ai eu le droit, ô combien jaloué, d'occuper la « Chambre de Gide » avec son lit à baldaquin et son ambiance 19^{ème}, si conforme à mes goûts... La cloche qui rythme repas et conférences, la joyeuse agitation des retrouvailles et des nouvelles connaissances

Car comment évoquer Cerisy sans parler de nos soirées au cours desquelles les échanges intellectuels s'accompagnaient de rires et de danses.

Comment parler de Cerisy sans penser aux amitiés qui se sont nouées au fil des années. Comment ne pas évoquer, dans le désordre, les soirées de ping-pong de Maurice de Candillac, fier de sa victoire sur les « jeunes », si loin de ses interventions brillantes pendant des années de conférences, ses retours de plage (suivant la marée) pour nous annoncer fièrement qu'il avait nagé « dans une eau froide, mais si bonne ! » (glaciale pour moi). Les soirées au coin du feu en plein été où s'organisaient de difficiles jeux intellectuels auxquels nous participions avec plaisir... Les soirées au grenier pour fêter l'ouverture du colloque du lendemain, se terminant par le traditionnel « petit verre » de calvados. Et puis les rendez-vous dansants dans la cave, arrosés de sodas, de jus de fruits et très rarement d'alcool... ces soirées déguisées chères à Anne Clancier toujours très réussies et imaginatives où il lui

arrivait d'interrompre nos rocks and roll, nos valse ou nos slows pour une étonnante démonstration de charleston, seule ou avec Georges-Emmanuel. Combien de joyeuses soirées à la cave ai-je passé !

Mais, Cerisy, c'est surtout les vrais propriétaires du lieu: de la famille à tous ceux qui y travaillent et contribuent à l'ambiance qui s'en dégage.

C'est à Anne Heurgon que je pense en premier, à son maintien, à sa présence, à ses visites quotidiennes, le soir au dîner, pour vérifier si la tradition de « s'habiller » était bien maintenue; elle savait nous faire parler un peu de nous, en tête à tête, ce qui m'intimidait car j'avais pour elle une sorte de respect affectueux.

Il y avait aussi Geneviève de Gandillac, toujours avenante, que nous retrouvions à la sortie d'une conférence, souvent assise à l'entrée du château. C'est ce souvenir que je retrouve aujourd'hui dans sa fille Catherine avec sa manière charmante et exubérante d'embrasser tout le monde et toujours prête à rendre service à chacun.

Evoquant le passé, je me souviens de Jean-Pierre Colle, secrétaire diligent, à la présence attentive, au charme discret, à l'élégance et à la culture naturels, à l'amabilité constante. Son départ vers un autre destin fut fortement ressenti par tous les 'vieux Cerisiens.'

J'entr'ouvre en pensée la porte du secrétariat pour y trouver Philippe Kister toujours prêt à répondre à nos incessantes questions et demandes, nous incitant à signer le livre d'Or. Il savait les angoisses que me provoquait toujours le projecteur de diapositives: il me le prêtait bien avant le jour de ma conférence...

Françoise Groult est également là, secrétaire dévouée et souriante chargée, entr'autres, de préparer le bouquet de fleurs, bien en vue dans l'entrée du château, pour saluer l'arrivée des nouveaux participants. Je ne peux oublier, retenue à l'hôpital une certaine année, la photo qu'elle m'envoya du fameux bouquet préparé à l'intention du groupe dont j'aurais dû faire partie. Peut-on oublier un tel souvenir ?

Et le jardinier qui, lorsque je ne logeais pas encore dans la chambre au baldaquin, m'apportait une planche pour le lit, un peu trop mou. Et les femmes de chambre, Madeleine en particulier, qui, jusqu'à ces dernières années, s'empressait de venir au château lorsqu'on lui signalait la présence « d'anciens », souvent accompagnée de sa célèbre cuisinière de sœur également à la retraite. Quant aux nouvelles soubrettes tout aussi charmantes, elles ont su, malgré la difficulté à leur succéder, conquérir leur place. Notre nouvelle et excellente cuisinière, très bien formée, sait faire plaisir à chacun et s'adapter à chaque régime pour nous contenter, puis reçoit avec timidité les applaudissements chaleureux saluant l'omelette norvégienne servie la veille de chaque départ.

Enfin, les « Demoiselles Heurgon »... Catherine (qui nous a quittés trop tôt). Maîtresse de maison accomplie, chargée de l'amélioration du château, toujours prête à plaisanter, à partager nos fous rires et nos « médisances » taquines; Jacques Peyrou, son époux, heureux et fier de nous offrir son délicieux vin blanc... Enfin, « last but not least », Edith, la « Patronne » comme j'aime à la qualifier. Présente, attentive à tout et à chacun avec une certaine distance cependant, que j'apprécie tant malgré mon expansivité naturelle . Elle est LE pilier de Cerisy, LA pièce-maîtresse de cet édifice que je n'ai jamais pu comparer à d'autres.

Cerisy ! Que de belles rencontres ! que de colloques intéressants, passionnants, instructifs, prêtant aux débats, subversifs parfois, toujours animés, orageux parfois, mais courtois invariablement. Pêle-mêle, sans qualifier les uns ou les autres (moi, je n'ai que de bons souvenirs) depuis ce tout premier *Don Juan* qui tient une place particulière à tout point de vue, par la hauteur des conférences, la présence constante de la musique (il compte parmi mes opéras préférés) par la chaleur des rencontres, jusqu'au dernier jour, par le spectacle de clôture ironisant, en chantant, sur les participants...

D'autres où c'est la 'tête' qui travaillait sans cesse: avec Hélène Cixous et Jacques Derrida qui s'est adressé à nous pendant toute une journée – 7 heures, un véritable enchantement quoique ardu – et toute la durée de la rencontre parfaite !

Et le colloque que j'ai eu le plaisir de diriger avec Anne Clancier: un souvenir fait d'angoisses, de responsabilités, de beaucoup de travail, mais ce qui domine c'est le souvenir, toujours vivant, de toutes les personnalités présentes, savantes, passionnées par Freud, par leur métier mais aimant tant le rire et la vie.

Et le colloque *George Sand*, qui m'a entraînée véritablement dans le sillage de l'écrivain que, depuis, je n'ai jamais 'quittée', à propos de laquelle j'ai tant travaillé, fait tant de recherches, écrit de nombreux articles ... et j'y ai surtout gagné une amie fidèle, la directrice du dit colloque: Simone Vierende.

Autre fidèle amie, directrice du colloque sur *La main* (qui n'a toujours pas, hélas, trouvé d'éditeur) Armelle Chitrit, la directrice qui sût poétiser la rencontre si agréablement, que tous nous sentions transportés un peu ailleurs.

Je me souviens aussi du colloque brillant à propos de *Walter Benjamin*; bien que je n'aie jamais 'travaillé' sur son œuvre, je suis encore passionnée par l'écrivain et son œuvre, désormais devenue quelque peu familière.

Je pourrais citer de même la si importante et plaisante réunion à propos de l'œuvre de *G.-E. Clancier* où savoir et amitié étaient confirmés, acceptés où sa poésie occupait toute la place avec également son goût pour la peinture et bien sûr la littérature. A nouveau un important souvenir !

Je pourrais écrire et écrire sur « mon » Cerisy, encore et encore, après tant d'années « magiques »: 35 belles années de vie, de souvenirs ineffaçables, et pénétrés de reconnaissance.

Henriette Bessis

Pierre Campion

Le 31 mars 2010

Brève réponse, et très partielle, à l'une des questions posées: si l'on peut avoir un sens net de ce qui manque à la société contemporaine, de ce qu'elle recherche et comment les colloques de Cerisy pourraient répondre à sa demande...

L'un des problèmes, dont la société n'est pas forcément consciente et qu'elle ne cherche donc pas forcément à résoudre est celui de la rupture sans précédent récent dans la culture.

On l'observe particulièrement dans l'action d'enseigner. En tout cas c'est ainsi que je l'ai rencontré et éprouvé.

À un moment que l'on pourrait sans doute situer autour du début des années 1960, brusquement en tout cas, une continuité s'est rompue, celle qui reliait, même à travers les anciens confits des générations, les références à un *corpus* d'œuvres et de faits, à un fonds religieux judéo chrétien, à des affects interprétables à travers les générations. J'ai explicité quelque peu cette analyse dans une intervention au *colloque Nerval* de 2008.

Entre autres missions, et notamment en intégrant systématiquement de jeunes doctorants et même de plus jeunes étudiants, les colloques de Cerisy pourraient jouer un rôle de transmission, dans un effort qui irait au rebours de la rupture, sans nier la réalité de cette rupture et, au contraire, en la travaillant.

À la pensée, j'ai un exemple vécu au *colloque Rancière* de mai 2005. Dans l'une de ses journées, le 20 mai 2005, au repas de midi, parvint la nouvelle de la mort de Paul Ricœur. À la reprise, dans la bibliothèque, Maurice de Gandillac, familier de Cerisy, improvisa un éloge de Ricœur, qui avait fait le thème de plusieurs colloques à Cerisy. Comment les jeunes doctorants ressentirent-ils cette intervention, belle et maîtrisée, d'un homme de quatre-vingt dix-neuf ans, porteur d'une expérience directe de tant d'années et de contacts, prononcée à l'égard de son cadet, né en 1913 ? Je ne le sais pas. Mais c'était quand même une occasion unique, et elle fut saisie.

Ce genre d'événements ne se produit pas à la demande, mais le lieu de Cerisy pourrait être, systématiquement, celui de la confrontation vivante et patiente des deux dernières générations avec celle qui les précède et qui est encore présente. Pendant quelques années, elles vont encore coexister dans la sphère de la culture et de la pensée.

Participations aux colloques:

1997, Mallarmé (intervention) ; 2000, Balzac ; 2005, Rancière ; 2008, Nerval (intervention)

Précision: né en 1937, je suis retraité de l'enseignement (classes préparatoires) depuis 1997.

Pierre Campion

Jean Cassio

Tout écrit porte une empreinte d'Histoire.

En 1910, le XXème siècle commençait. Deux guerres, plus effroyables l'une que l'autre, allaient marquer cette première moitié. Violence, cruauté, barbarie.

Pour la première, Jaurès, condisciple de Paul Desjardins à l'E.N.S., écrivait: "On croit mourir pour la Patrie, l'on meurt pour des marchands de canons". Il fut assassiné le 31 juillet 1914. La seconde était le produit du traité de Versailles, dont Keynes assurait qu'il portait en lui les germes d'un nouvel affrontement.

PONTIGNY 1910-1939 - L'EUROPE DES ESPRITS

L'Allemagne avec l'arrivée d'Hitler au pouvoir signait la défaite de l'esprit.

Deux hommes, l'un traducteur de "A la recherche du temps perdu" en allemand et d'un essai sur "L'image proustienne" traduit par M de Gandillac (1934) fut "le passant de Pontigny", communication de Nathalie Raoux en juillet 2005. L'autre fut un "animateur important et brillant" des décades et écrivit un essai intitulé "Proust" publié en mars 1943, période particulière.

Ces deux hommes cultivés, intelligents, passionnés par l'œuvre de M Proust eurent deux destins opposés. Le premier, Walter Benjamin, se suicida à la frontière espagnole pour ne pas mourir sous la torture nazie. Lui, le juif allemand. Le second, Ramon Fernandez, entra dans la collaboration. Dans son livre sur son père, Dominique Fernandez commente un passage d'un écrit de son père (p 602): "Suit un beau portrait de Paul Desjardins, avec une réserve sur l'utilité de Pontigny, parce qu'on y discute de tout sans jamais s'engager sur rien." Et Ramon Fernandez de déclarer: " Une décade de Pontigny est une traversée idéologique sur un vaisseau fantôme qui n'arrive jamais nulle part."

En ce jour de mai 2010, "que manquerait et chercherait notre société actuelle?"

Le profit, le profit, le profit, vous dis-je.

Notre société est en décadence. Elle détruit ce qui fit l'originalité de ce pays à la fin de la guerre par la mise en place du programme du Conseil National de la Résistance (C.N.R)

En treize ans, 20 colloques. C'est l'université pour celui qui a dans son cartable le C.E.P + le B.E.P.C. J'apprends, j'apprends, et je mesure les champs inexploités.

J'ai côtoyé Balzac, Nerval, Proust, Benjamin, Artaud, Blanchot, Godard.

J'ai déjeuné près de J. Derrida, H. Cixous, Bernard Noël, P. Michon, B. Vargaftig et pris mon petit-déjeuner à côté de M de Gandillac. Que voulez-vous de plus ?

Je fais du hasard un futur souhaitable, mais sachez qu'une société de vitesse, d'Internet (que j'utilise avec modération), où le moindre volcan met les médias en éruption, sans parler du CAC 40, m'entraîne à faire le tour du jardin et le samedi, à vendre l'HUMANITE, le journal de Jaurès (voir plus haut).

Si Cerisy n'existait pas, il faudrait l'inventer,

Jean Cassio

Monique Chefdor

Excusez-moi de vous répondre à bâtons rompus mais je suis entre un voyage aux confins du Tonkin, suivi d'une exposition de manchots d'Antarctique, puis d'un autre voyage en Arctique en juillet.

Donc la photo a pris le dessus sur l'écriture dans ma vie, à l'exception de la communication que j'ai donnée au *Colloque Guillevic* auquel j'ai eu le bonheur de conjuguer mes talents de photographe et ma vieille formation d'universitaire rompue à l'argumentation scientifico-littéraire.

C'est grâce à Philip Kolb que je suis rentrée dans le monde de Cerisy-la-Salle. Invité au colloque du centenaire Proust que j'avais organisé en 1971 en Californie, il m'avait mise en contact avec Madame Heurgon, chez qui j'ai eu le privilège de loger pendant mon congé sabbatique en 1974. Un Cocker que je ne quittais pas à l'époque aurait pu être un obstacle à ma présence aux colloques du château. Mme Heurgon m'a octroyé le droit de venir à Cerisy avec mon Cocker si le chien-loup de la maison l'acceptait. Ce fut tellement le grand amour entre ces deux chiens que Francis Ponge m'avait promis d'écrire un poème sur mon Cocker.

Le poème ne fut jamais écrit. Le cocker a disparu de sa belle mort en son temps. Mais quand je reviens à Cerisy, je ne peux m'empêcher de revoir mon cocker batifolant sur la terrasse où le café est servi, séduisant tout un chacun, y compris Francis Ponge, et médusant le grand chien loup de la maison qui s'aplatissait d'admiration ou d'étonnement devant mon petit Cocker.

Cerisy ne m'a retrouvée ensuite qu'à l'occasion du colloque du centenaire *Cendrars* dont j'avais posé les jalons dès mon séjour chez Mme Heurgon en 1974, et que je co-dirigeai ensuite en 1988.

De longues années se sont écoulées ensuite jusqu'à ce que mon compatriote de Carnac, Guillevic, me donne une raison profonde de renouer avec les décades de Cerisy-la-Salle.

Ne lâchez jamais le cap. L'orientation donnée dès l'origine est fondamentale.

Vous êtes un des rares lieux où la communication intellectuelle s'établit en toute liberté d'échange, sans coercition politique ou idéologique, en totale sinon communion mais au moins effort et désir de compréhension.

Tenez bon.

Monique Chefdor

Jacqueline Chénieux-Gendron

Chères amies de Cerisy et admiratrices de Paul Desjardins,

J'ai été touchée par votre message et vos intentions, et suis de tout coeur avec vous. De tout coeur, mais quelque peu embarrassée pour vous répondre ce soir (date limite de votre sollicitation).

Je suis bien incapable en effet d'écrire à Paul Desjardins. Je n'ai pas la plume assez faconde, je reste trop dans "mes livres" eux qui sont pleins de ces interrogations sans réponse qui ont été la note majeure de la deuxième moitié du XXe siècle, et qui m'ont fascinée pendant trente ans. Ces livres sont signés de ceux qui ont cru aux paradoxes de la langue comme pouvant ouvrir à l'imaginaire et à "là-venir". Pourquoi pas? Qu'en sais-je ou saurai-je jamais?

Ce qui est émouvant pour moi dans cette phrase de Paul Desjardins que vous citez, et ce qui me paraît d'une actualité indubitable, c'est la définition du manque — qui ne serait et n'est sans doute en effet perçu que par la sensibilité. J'évoque la formule " *le sens* de ce qui manque à la société contemporaine". Je donne à *sens* l'orientation la plus globale et la plus complexe en terme d'intellect. Après avoir constaté le naufrage des idéologies, nous nous devons de questionner les données du savoir d'une façon de plus en plus aiguë intellectuellement: les moyens intellectuels et les moyens de calcul sont de plus en plus impressionnants, pour comprendre et orienter la société mondiale en cours d'avancée. Mais aussi et surtout — la crise monétaire nous l'a montré —: l'appréhension d'un pan du savoir — et d'un seul pan — se retourne mortellement sur le petit-savant, le savant de vérités parcellaires. Il faut tresser nos savoirs avec une perception forte des besoins des autres groupes humains: perception plus ample qu'elle ne l'est usuellement, plus "poétique" peut-être.

La pire situation, la plus pharisaïque (pharisienne?), étant de ne pas percevoir ce "manque", de manquer ce manque (comme diraient ceux de nos amis qui ont pensé la psychanalyse).

J'aimerais être plus savante pour développer cette idée, qui reste bien générale. Et si j'étais amenée à vous proposer une communication (ou à participer à un débat, ce pourquoi je suis assez médiocre) pour ces journées de fin août 2010 en cette "célébration" de Paul Desjardins — comme attentif à son siècle et aux valeurs qui peuvent lui perdurer —, je dirais: regardons les intitulés des colloques depuis... x années, essayons de mesurer ce qui, éventuellement, a répondu à cette intention...

Enfin, je suis peut-être surtout de ceux ou celles qui ne réagissent devant les "Idées" que lorsque je les vois quelque peu mises en oeuvre. Justement ce qui m'*émeut* chez Paul Desjardins, ce que j'ai *deviné* seulement (deviné puisque ce n'a été qu'à travers les témoignages parus aux PUF en 1964, restés accessibles dans ma bibliothèque) c'est l'ajustement d'une visée (pour ne pas dire un idéal) avec un comportement personnel et une éthique. Tant de traces d'humour dans le comportement de Paul Desjardins m'enchantent et me rassurent: on peut lui faire confiance!

Voici ce que je VOUS écris ce soir, avec grande amitié

Jacqueline Chénieux-Gendron

Bente Christensen

Desjardins dans le monde.

Je suis venue à Cerisy pour la première fois en 1973, pour le colloque *Michel Butor*. Ayant juste fini mon doctorat de troisième cycle en littérature comparée à l'Université d'Oslo, avec une thèse sur *Mobile*, j'ai eu une sorte de "révélation" qui m'est restée dans l'esprit. C'était le lieu, calme et harmonieux, c'étaient les discussions, vives et intellectuelles — bref, un milieu où je reviens tous les

étés depuis (ou presque). Je dois dire que Cerisy est devenu une nécessité pour moi, et que je me rends de plus en plus compte que j'ai été intellectuellement marquée par son enseignement.

Dans les années 70, les Universités en Europe étaient encore empreintes d'une sorte d'idéalisme académique: le plus important était d'éduquer les étudiants à devenir des êtres pensants et de faire une recherche sérieuse. Le français était encore une langue qui faisait partie d'une bonne éducation. Maintenant, les universités sont censées fonctionner selon des principes commerciaux: produire le plus grand nombre possible de candidats et fournir une recherche instrumentale. Et le nombre de francophones diminue – à quoi bon apprendre cette langue quand tout se passe en anglais?

Je crois que ce qui manque à la société contemporaine est justement le temps de réflexion et la profondeur et variation des pensées. Un monde où la globalisation veut dire rapidité et uniformité va devenir un monde drôlement ennuyeux et drôlement peu performant en fin de compte. Que va devenir la science humaine par exemple quand tout se pense et tout s'écrit dans un anglais approximatif? Triste perspective...

Donc, nous avons besoin de Cerisy, comme un lieu de rencontre pour la créativité et la diversité d'idées, un lieu pour le dialogue, pour la communication en profondeur. Mais le plus difficile est le "soutien", "le dévouement suffisant". Car les plus engagés dans le destin de Cerisy ne sont pas de la première jeunesse (excusez -moi); il faut attirer les jeunes.

Pour être basement pragmatique, je dirai que je vois deux problèmes principaux: le financement et la question de la langue. Il est un peu paradoxal que même l'institution la plus idéaliste soit forcée d'entrer dans le jeu du mercantilisme: on a besoin de sponsors, aussi bien du secteur public que du secteur privé. Cerisy donne actuellement des bourses aux étudiants; pour faire venir des jeunes, il serait bon d'essayer d'avoir des bourses sponsorisées par différents organismes, de préférence en connexion avec un thème qui intéresse le sponsor en question. Dans les universités, nous avons des personnes qui se spécialisent dans le champ de sponsoring. Peut-être Cerisy devrait faire autant et charger une ou deux personnes de faire uniquement cela?

Ensuite pour la langue: je crois, même si je ne suis pas très heureuse de dire cela, qu'on doit ouvrir pour l'utilisation de l'anglais, et peut-être même d'autres langues, comme l'allemand et l'espagnol. Cela pourrait attirer plus de jeunes. Pour éviter une hégémonie anglaise, on pourrait envisager l'utilisation d'interprètes (même si cela amènerait quelques coûts supplémentaires). Pour l'interprétation simultanée, qui est le mieux si l'on veut garder un bon rythme de communication, il n'est pas nécessaire d'avoir des cabines; on peut utiliser un dispositif qui s'appelle "Bidule", facile à se procurer. Quant aux programmes annuels de Cerisy, ils pourront également être traduits dans d'autres langues, même si les séminaires sont pour la plupart en français, car il s'agit de les faire lire, de capter l'intérêt. Pour toutes les questions de traduction et d'interprétation, je suis sûre que l'ESIT à Paris pourrait aider avec de bons conseils.

Il ne s'agit évidemment pas d'attirer le plus de monde possible, ce qui serait tomber dans le fossé du "toujours plus". C'est plutôt la qualité des participants qui compte, et c'est mon avis qu'il ne faut pas se mettre dans une situation où de jeunes et brillants citoyens du monde perdent la possibilité de participer à des séminaires à Cerisy par manque d'argent ou en raison de barrières langagières.

Je m'excuse si ce que j'ai écrit semble plat et utilitaire; c'est dicté par un vrai désir de participer au développement de "Cerisy demain".

Avec mes meilleurs sentiments et mes meilleurs souhaits pour les cent ans à venir,

Bente Christensen

Gérard Déchaud

LA TERRE, NOTRE JARDIN COMMUN

Dans la phrase de Paul Desjardins, les deux termes qui, un siècle après, nécessitent selon moi explications ou commentaires sont: « société contemporaine » et « dévouement suffisant ».

La **société contemporaine** de 1910 est celle de la crise du libéralisme décrite par Marcel Gauchet²: conscience du devenir devenant dominante comme projet d'unité future, rassemblement des individus par classes et partis, crise de la liberté « libérale » et affaiblissement de l'expérience démocratique... Par ailleurs, la société de l'époque est celle de sociétés occidentales qui se pensent comme la seule civilisation conquérant le monde via le colonialisme. La conscience historique, tournée vers l'analyse du passé, permet à Marcel Gauchet de tirer des enseignements pour aujourd'hui de la crise qui se produisit alors et qui déboucha sur les religions séculières du XX^e siècle. Nous ne sommes plus de ce temps-là !

Aujourd'hui, nous prenons conscience de l'unité et de la diversité de notre monde, de notre seul monde: croissance démographique (5 milliards d'habitants de plus !); planète géographiquement connue dans ses moindres détails en temps réel par satellites et GPS, augmentation considérable de la richesse globale produite, indéniable, même si nous avons des indicateurs stupides (PIB) et une répartition honteuse de celle-ci ; limites énergétiques et climatiques à court terme qui obligeront les sociétés contemporaines à des réexamens radicaux de leur économie globale et locale ; on est passé du magistère des intellectuels (récent à l'époque) au conglomérat médiatique autrement influent, du livre à la vidéosphère. La liste est presque infinie des changements quantitatifs et qualitatifs depuis un siècle: « on avance, on avance, on n'a pas assez d'essence » chantait Alain Souchon³

Alors je proposerais bien à Paul Desjardins de nous poser un peu, de prendre le temps d'échanger sur ce qui manque dans ce monde commun, de poursuivre avec continuité sur quelques thèmes pluri annuels, en partageant les thèmes on échangerait sur la différence (et la complémentarité) des approches (littéraires, artistiques, philosophiques, sociologiques, scientifiques...)⁴. Il s'agirait d'inverser la tendance qui pousse à la diversité et à la spécialisation des colloques pour retrouver la diversité non dans les thèmes mais dans les participants et dans les approches.

Et puis je lui proposerais d'agrandir son jardin à la terre commune pour contempler ses beautés et ses laideurs, son harmonie et sa diversité. La première question est celle de la contemporanéité, il faut au moins être deux. Pour la terre, elle a, paraît-il, quelque milliards d'années devant elle; pour la pérennité des humains la question se pose de plus en plus. Pour le moment, le programme prévisible de Cerisy des années qui viennent peut compter sur une unique terre contemporaine et des sociétés contemporaines multiples.

Alors il faut rencontrer les autres nous-mêmes, ceux qui pensent, comme nous, et différemment de nous: chinois, indiens, africains ... ou pour le moins en parler avec des interlocuteurs qui voient notre monde avec d'autres yeux,⁵ ou des passeurs qui nous parlent des autres pour nous enrichir de leurs

² « L'avenir de la démocratie » Tome 2 « La crise du libéralisme » Gallimard 2007

³ texte exact « On avance, on avance, on avance. C'est une évidence:

On a pas assez d'essence Pour faire la route dans l'autre sens.

On avance. On avance, on avance, on avance.

Tu vois pas tout ce qu'on dépense. On avance.

Faut pas qu'on réfléchisse ni qu'on pense. Il faut qu'on avance. »

⁴ L'idée des thèmes permanents existe déjà à Cerisy: les colloques « prospective » sans oublier la célèbre série « textique »

⁵ Un bon exemple est le dernier livre d'Amartya Sen « L'idée de justice » qui (re)visite un thème que l'on jugeait occidental-centré en montrant que les mythes, l'histoire et les pratiques des pensées orientales, africaines ou amérindiennes nous sont fort utiles pour sortir de nos apories.

différences⁶. Cela suppose quelques moyens de facilitation (traduction simultanée, préparation et suivi par des groupes réunis par internet, sondages ou questionnements collaboratifs...) que les techniques sociologiques ou informatiques peuvent aider.

Enfin, s'il faut cultiver ce jardin, il faut savoir pourquoi et pour qui ? L'esprit de la conférence de Philadelphie⁷, en 1944, « c'est la finance au service de l'économie et l'économie au service de la justice sociale » et non l'inverse. C'est assez simple et compréhensible comme thème commun, peut être qu'une guerre mondiale de cinq ans ça doit donner envie de parler au monde sans parler dans le désert, qui, chacun le sait, est le contraire d'un jardin.

*

Quant au **dévouement**, je crains que ce terme ait pris un double coup de vieux. D'abord, par son origine,⁸ très marquée par la religion, dont Marcel Gauchet souligne les adhérences dans l'avènement de la démocratie. Mais surtout dans son futur proche, les années noires du XX^e siècle, celui du dévouement total dans les idées et les partis des religions séculières. Mourir (et se dévouer) pour des idées, c'est bien joli, oui mais lesquelles ? Comme le chante Georges Brassens, « la mort est assez vigilante, elle n'a pas besoin qu'on lui tienne la faux. »

Alors je troquerais bien le dévouement pour la lucidité. Lucidité ça vient de luire, comme Lucifer, porteur de lumières, ce qui nous ramène à la religion, mais dans le camp opposé. Une motion de synthèse radicale (style 1910) parlerait de dévouement lucide. Je tiens pour lucidité, qui sait mêler désillusion et volonté, comme en témoignent de nombreux penseurs contemporains. Elucubrer, élucider, allumer, illuminer, illustrer, lucidement.

Souvenirs de Cerisy

Je me souviens de ma première arrivée à Cerisy, sous un ciel normand, avec une fine bruine qui donnait un aspect mystérieux au Château.

Je me souviens de l'odeur de café et de pain grillé au petit-déjeuner.

Je me souviens avoir découvert Pierre Vendryès en 1986, lors de mon premier séjour, à l'occasion du colloque *Perspectives systémiques*; il bougonnait à côté de moi en écoutant les intervenants; « Ce que j'entends, ça, c'est pas mon autonomie ! ».

Je me souviens qu'il avait obtenu une séance supplémentaire le soir pour exposer sa « loi de l'autonomie » où il fit preuve d'une pugnacité juvénile pour défendre son énoncé fondamental de l'autonomie du vivant: « En acquérant son autonomie à partir du milieu extérieur et par rapport à lui, l'être vivant acquiert la possibilité d'entrer avec lui en relations aléatoires. » Merci à lui, pour ses idées fécondes et sa jeunesse roborative.

Je me souviens des photos des décades de Pontigny qui étaient exposées; en particulier de celle de Jean-Paul Sartre en position d'orant aux pieds d'André Gide.

Je me souviens de plusieurs interventions de Jean-Pierre Dupuy où ses références aux Lumières semblaient refléter chez lui une sorte d'illumination: l'enlightment par l'enlightenment, et que, depuis je lis ses ouvrages avec jubilation.

Je me souviens de la gentillesse et de la courtoisie de Michel Crozier devant les couronnes de lauriers mélangées de quelques épines que lui dressaient ses confrères en 1990.

Je me souviens avoir entendu pour la première fois à Cerisy l'expression citée par Jean Paul Bois « Quand un sage montre la lune, l'imbécile regarde le doigt » et je trouvais qu'il avait raison.

Je me souviens que, plus tard, Régis Debray, développant les contraintes et les opportunités des techniques matérielles dans la transmission, disait « Quand un sage montre la lune, le médiologue regarde le doigt » et je trouvais qu'il avait raison. Si vous pensez que je donne raison à des idées apparemment contradictoires, vous avez raison.

⁶ Par exemple, François Jullien qui s'efforce de faire résonner « une philosophie inquiétée par la pensée chinoise » Seuil 2009

⁷ Alain Supiot « L'esprit de Philadelphie » Seuil 2010

⁸ Dévouement XV^e s: consécration comme victime expiatoire Dictionnaire étymologique Robert

Je me souviens que le train de la SNCF s'arrêtait exceptionnellement à une petite gare de campagne lors des colloques.

Je me souviens que les propos durant les repas donnaient un relief particulier aux débats feutrés de la séance précédente, le ton était plus vif et l'humour revigorant; j'ai toujours pensé que le cidre du château avait des vertus libératoires.

Je me souviens qu'Antony Giddens s'exprimait en anglais durant les séances et qu'à table, durant les repas, il parlait un français très correct; encore un effet du « castle's cidar ».

Je me souviens des colloques où les participants de la RATP étaient fort nombreux; ce qui donnait une ambiance curieuse de convivialité stratégique.

Je me souviens des interventions d'Armand Braun, distillant d'une voix de velours des prévisions inquiétantes et, de son regard perçant, vérifiant leurs pénétrations dans l'auditoire.

Je me souviens de Maurice de Gandillac, le traversant du siècle, dont la courtoisie aigre-douce, exprimait le manque de recul philosophique des interventions trop techniques. Je me souviens aussi des souvenirs et anecdotes qu'il distillait aussi bien que le calva du Château.

Je me souviens avoir entendu à Cerisy pour la première fois l'aphorisme « N'oubliez jamais que le Titanic a été construit et conduit par des professionnels, et l'arche de Noé par un amateur ». Je parie que Maurice de Gandillac en a souri. Mais pourquoi pas les banquiers? ils sont plutôt performants dans les catastrophes.

Je me souviens, dans un des colloques « Prospectives d'un siècle à l'autre », d'un débat très animé sur les transports et le rôle de la voiture particulière où les pro et anti-voitures s'envoyaient des noms d'oiseaux.

Je me souviens avoir pensé que la polygamie ou la polyandrie apportait une solution à l'économie des transports, et que la productivité appliquée à une forme d'amour, c'est l'éjaculation précoce. Plus grave, je l'ai peut-être dit.

Je me souviens que les séances étaient souvent l'occasion, pour moi, d'un colloque intérieur entre ce qui disait l'intervenant et ce que j'aurais aimé répondre, une sorte de jubilation intellectuelle frustrée. La prise de parole durant les séances est une forme d'apprentissage de la concision pour le contenu, et d'opportunité pour le moment favorable de l'intervention.

Je me souviens du jeu des questions en fin d'intervention, du désir de s'exprimer, de l'autocensure, des questions qui rebondissent et des celles qui font plouf.

Je me souviens de la phrase d'Henri-Pierre Roché, reprise par François Truffaut dans « Jules et Jim »: « Soyez curieux, ce n'est pas un métier, pas encore un métier... l'avenir est aux curieux de profession. » Pour moi, Cerisy est une sorte de laboratoire de curiosité, on y travaille à être surpris et parfois à se surprendre.

Et quelquefois le soir au sous-sol c'est même une surprise-party.

Je me souviens que Georges Perec a écrit un livre sans la lettre E, et le roman des habitants d'un immeuble en forme d'échiquier dont l'intrigue progressait selon le parcours d'un cavalier. Je n'ai pas oublié non plus « Je me souviens ».

Sophie Delhaume

Cette phrase de Paul Desjardins me semble plus d'actualité que jamais et correspond toujours au déroulement des colloques de Cerisy. Les endroits qui réunissent des passionnés entre lesquels s'opère une réelle transmission dans une telle convivialité, je n'en connais pas, sinon Cerisy. Nulle part il ne m'a été donné depuis de retrouver cette qualité d'écoute et de dialogue qui n'étaient pas des temps artificiellement ménagés mais réellement intériorisés. C'est pourquoi il est d'autant plus nécessaire de préserver cet îlot de pensée libre. J'y ai personnellement trouvé un lieu d'enrichissement et de partage, d'humanité intelligente qui loin de s'adapter au monde d'aujourd'hui doit demeurer, à mon sens, tel qu'il est, immuable.

Je retiendrai particulièrement de cette proposition le terme de « *manque* » car les rencontres de Cerisy permettent de combler les lacunes de transmissions qui s'opèrent mal, notamment dans le milieu universitaire mais aussi d'un laboratoire à un autre dans le domaine médical, par exemple, et de façon générale, un peu partout. Ce lien vient du temps que l'on prend dans ce lieu, et sur lequel les organisatrices insistent au début de chaque rencontre. Se décaler et réfléchir en commun, dans les

actes les plus quotidiens, se trouver un interlocuteur nouveau à chaque moment de la journée, puis flâner, descendre le chemin arboré pour arpenter la roseraie, remonter pour contempler l'ancien platane, longer le ruisseau avant de regagner l'écurie pour m'y reposer et prendre le repas du soir accompagné de cidre fermier. J'ai, comme beaucoup, de très bons souvenirs de mon passage au château. Le temps et la mise en commun y sont des rituels propices à la réflexion. Une consigne qui tombe pourtant souvent dans l'oreille d'un sourd en début de séminaire où les participants et coordonnateurs sont préoccupés par le bon déroulement de leur manifestation et pourtant, la magie de Cerisy, nous rattrape et étire ce temps pris en commun, créant des liens dans la communication, manque fondamental de la société actuelle. La formule de « *dévouement suffisant* » (bien que connotée théologiquement) fait particulièrement écho à mon propre vécu au château et me paraît tout à fait d'actualité car elle met en valeur la rareté du don de soi dans notre société d'aujourd'hui. Il ne faut pas être économe de soi à Cerisy et dans la recherche en général. Dans cette notion de « *dévouement* » se tient concentré un autre principe important de ces colloques. J'ai observé des personnes tout à fait dévouées à leur passion, à la découverte d'abord en les sœurs Heurgon, et aux autres en Catherine de Gandillac. L'équipe de Cerisy crée les occasions de réfléchir ensemble et de nouer quelques amitiés durables. J'ai retenu de mon séjour les indications qui m'ont été utiles dans la poursuite de mon travail de recherche, revigoré par l'émulation qui se crée naturellement entre les expériences de vie et les démarches intellectuelles personnelles qui se croisent. Au-delà de l'efficacité prompt des rencontres, de la publication des actes et de la diffusion des travaux, c'est le bénéfice durable, « *suffisant* » car comblant des besoins nécessaires, qu'il m'en reste aujourd'hui après les quatre ans qui se sont écoulés depuis mon passage. Cela ne doit pas s'écrouler ni céder devant les quelconques pressions, ne doit pas se remettre en question mais demeurer intemporel car cette offre constitue la véritable condition qui permet à la réflexion d'entrer en résonance avec le cœur et aux sciences humaines de mériter ce titre sans ruiner l'esprit de la recherche.

C'est pourquoi, puisqu'on nous demande de formuler notre vœu, le mien sera de ne rien changer, car le principe des rencontres crée, en lui-même, un renouvellement permanent en réunissant des personnes d'univers différents, laissé libres d'organiser leur semaine comme ils l'entendent, et de conserver la démarche de partage et de convivialité qui y préside en espérant que le petit génie qui habite le lieu (Catherine s'en souviendra peut-être), continuera à ralentir la course du temps pour le bénéfice individuel et collectif. Qu'il danse la nuit dans les escaliers, qu'il chevauche les effraies et qu'il dépose à la tête de chaque lit son sortilège qui m'a envoûtée de Cerisy, ce petit génie.

La jeune doctorante maladroite et impressionnée que j'étais exprime encore sa gratitude à cette équipe pour m'avoir permis d'assister du début à la fin au déroulement du colloque *Archive épistolaire et Histoire* dirigé par mesdames Mireille Bossis et Lucia Bergamasco, à l'été 2006, et je remercie ces dernières d'avoir retenu ma communication pour l'axe qu'elles ont souhaité développer. Cette expérience a marqué mon souvenir et à l'heure où je rends mon travail de recherche sur la correspondance inédite de la marquise d'Argenson, j'ai plaisir à prendre ce temps pour vous écrire et à réactiver les souvenirs que j'ai du château. Dans le rythme fou auquel je m'astreins pour respecter les délais de la fin de Thèse, je vous assure de l'importance de Cerisy et de ses organisateurs dans mon parcours (je souhaite aux doctorants de tous horizons d'y vivre une expérience similaire). Quel bonheur ce sera d'y retourner.

Toutes mes amitiés, Bon Anniversaire et longue vie aux belles rencontres de Cerisy !

Sophie Delhaume

Doctorante en Littérature Moderne à l'Université de Poitiers.

Sujet de Thèse: *La Correspondance de Madame d'Argenson (1734-1783), Une Femme et sa plume au XVIII^e siècle*. Laboratoire FORELL B2

Julien Deshayes

Valogne, le 7 avril 2010

Bonjour,

Accusant réception de votre courrier électronique relatif au prochain colloque « Un siècle de rencontres au service de la pensée », je me permets de vous répondre de façon très succincte.

A propos de la phrase de Paul Desjardins, celle-ci appartient de toute évidence bien à son époque, marquée par une grande activité de groupe intellectuels, appelant généralement tous — mais selon des modalités diverses — un renouveau intellectuel, culturel ou spirituel. Il me semble que l'on est moins sûr aujourd'hui de ce qui manque à la société contemporaine ni de ce qu'elle cherche et l'on a, en conséquence, moins de prétention à avoir y répondre. Il s'agit d'une proposition responsable et ambitieuse, qui ne aurait vivre que par une très large ouverture d'esprit, par une faculté à percevoir les débats d'actualité de nature essentielle, à coller également au présent. Si le dialogue doit naître pour rapprocher les individus et ouvrir des perspectives communes, la rencontre doit se porter au cœur précisément de ce qui fait séparation ou conflit.

Cette phrase doit pouvoir s'appliquer à notre société contemporaine, mais à condition d'avoir l'ambition d'agir sur la société contemporaine. Cette dernière selon ce que j'en pense aujourd'hui, a besoin d'échanges réels, de paroles et d'échanges partout où il y a défiance, incompréhension, manque de dialogue...

Cerisy doit y répondre comme cela s'est fait après la première guerre en créant un espace de dialogue entre « belligérants », pour le dire ainsi.

Je n'ai fréquenté que des colloques historiques ou archéologiques, il s'agissait d'échanges de connaissances entre personnes généralement d'accord entre elles. Il n'y avait donc pas de débat, et les thèmes choisis ne constituaient pas des enjeux posés face à la réalité contemporaine.

Le dévouement à mon sens peut se partager à l'échelle d'un petit groupe porteur d'initiatives, ou au sein d'une communauté, par des personnes voulant la réalisation d'un même but.

Je pense que le XXIème siècle aura besoin de millions de petits Cerisy, partout où la parole peut se partager à une échelle adaptée, privilégier la table-ronde sur le colloque, jouer sur les modes de mise en relation mais ne pas céder au professoralisme. Cerisy devrait — à l'instar des anciennes fondations bénédictines — développer des filiations, trouver des « lieux de bonne volonté » où elle puisse essaimer, en faisant tourner peut-être ses thématiques, ses tables-rondes, en différents espaces. Faites cotiser des membres associés, propriétaires de demeures adaptées qui accepteraient, en profitant de votre notoriété, de vous accueillir, et en payant pour cela ?

Avec l'assurance de mes salutations dévouées.

Julien DESHAYES (Clos du Cotentin)

Premier colloque en 1994 (Normandie médiévale), a participé à 4 colloques, n'a dirigé aucun colloque

Pierrette Epsztein

Un siècle de rencontres au service de la pensée

« Mais que vas-tu donc faire à Cerisy ? » Cette question, combien de fois l'ai-je entendue prononcer par des amis proches qui croyaient, pourtant, bien me connaître ? Sans le leur formuler, je pensais : « Je vais y rencontrer l'Intelligence. » Cet été, cela fera dix ans que chaque vacance scolaire estivale je prends le train à la gare Saint-Lazare, direction Lison, arrêt spécial à Carantilly. Oui, depuis dix ans exactement, je consacre un temps de mes vacances pour assister à un et parfois même à deux colloques durant l'été. Temps choisi, temps même réservé longtemps à l'avance. Désir toujours en éveil de me frotter aux Grands Esprits. Je suis une livrophage et ne me lasse jamais d'apprendre. Chaque été donc, je me prépare. Valises trop chargées, sacs trop lourds, je débarque dans le lieu, l'œil aux aguets et les oreilles ouvertes, seule. Pas question pour moi de venir avec des amis. Je veux rencontrer seule, découvrir sans entrave, sans chaîne au cou.

Rituel de l'arrivée. En 2000, La première fois, combien le lieu m'a impressionnée. Je ne connaissais personne. Je découvrais pour la première fois les gens, les jardins, les graviers des allées, les arbres, les massifs éclatants, la puissance imposante et grise du château, les sols parquetés cirés, les tapis épais, le large escalier de pierre, les bouquets de fleurs savamment disposés dans des vasques, les photos des anciens qui ornaient le hall de leur absence chargée de présence au monde, les mots d'accueil, la solennité des lieux. Je me sentais toute petite. Je regardais les gens arriver, les yeux un peu baissés de gamine timide. Je me sentais un peu écrasée par ce haut lieu de la pensée. Cette première fois, je m'étais décidée très tard. Peur de franchir la frontière. Je logeais dans une chambre d'hôte, chez des paysans. Allée et venue en taxi. Les années suivantes, je m'y suis prise longtemps à l'avance. Le pli était pris. J'ai logé dans le château, à chaque étage, jusqu'au pigeonier, aux Escures où j'ai pu me prendre pour Madame de Sévigné, à la Ferme, à l'Orangerie. Chaque chambre avait son charme, sa personnalité, sa décoration, sa vue. Dans chacune, j'ai pu dormir en paix et rêver. De la cave au grenier, s'égrainent mes souvenirs, du soir de présentation, avec le calva, aux communications dans la grande et solennelle bibliothèque avec sa cheminée et son plafond à solives et ses canapés qui conservent la mémoire de tant de célébrités ou dans le salon du premier étage où, en prime, le soir, se sont déroulées de belles fêtes de la lecture, de la musique et de l'amitié. Et la salle à manger où trois fois par jour et d'année en année se renouvellent la cérémonie des repas, moment précieux de détente, de rires déployés, d'échanges sans contrainte et de délectation du palais. Valse d'hirondelles en habit noir et blanc, rituel de l'omelette norvégienne. Cerisy n'est pas fait pour les petits appétits.

Depuis ce premier colloque, s'enfilent les pierres précieuses d'un collier que je ne suis prête de refermer, tant que j'en aurai la force. Perles rares, personnes rares, paroles rares. Ici, j'ai participé au bonheur absolu du vivre ensemble, du penser ensemble, loin des tumultes de l'urgence. Je n'ai jamais été déçue. Chaque colloque a enrichi mes connaissances, mes questionnements, a confirmé mes doutes, mes valeurs, ma croyance dans la capacité de l'être humain à bouger avec d'autres. J'ai appris l'importance des petites résistances.

Pour moi, enfant de l'errance, cet espace de rupture dans la routine quotidienne du monde tel qu'il va, est devenu un lieu d'ancrage, de retrouvailles dans l'allégresse que procure l'intelligence partagée. Je me suis ouverte à des champs de connaissance variés : la psychanalyse, l'histoire, la sociologie et surtout la littérature avec le plaisir de rencontrer des écrivains vivants qui ne lésinaient pas. Ils nous ont ouvert les tiroirs secrets de leur création, cadeau de confiance et de modestie, celle qui caractérise les grands. Je me souviens d'Henri Bauchau avec son bras dans le plâtre et son bel âge qui n'a manqué aucune communication. Je me souviens de Pascal Quignard et de son humour de timide. Je me souviens de tous les morts que j'ai entendu honorer. Je me souviens des directeurs de grande qualité.

Pour certains, Cerisy peut ressembler à une société secrète, fermée sur elle-même, lieu de légende, lieu de prestige, entrée dans un autre monde réservé aux Happy Few. Pour moi, Cerisy est un lieu ouvert à tous ceux qui le désirent et aux questions les plus contemporaines, une échappée belle contre tous les

conformismes, une école buissonnière, un lieu de débat, de commerce des idées. Qu'il fasse soleil, qu'il pleuve, peu importe, ici c'est un îlot de lumière, si nécessaire à la respiration dans ces temps de grisaille morose, de fausses valeurs, de fausses illusions. Ici, on reprend des forces pour agir, pour transformer, même à petite échelle, peu importe. La pensée permet de garder la jeunesse au cœur et l'esprit vert. Ici, on pense plus loin.

Mais cet espace de liberté n'existerait plus sans le dévouement constant, l'organisation solide et la foi indéfectible de ceux qui l'animent. Que ce soient les instances de direction, que ce soient les petites souris de l'ombre, chacun à son rôle, chacun à sa place, rend le lieu vivant. Cerisy est un lieu rare et précieux. Je ne peux que souhaiter qu'il perdure encore longtemps car il nous oblige à garder l'esprit en alerte, la confiance dans l'humain et une force vive.

Toute mon amitié et tout mon respect à ceux qui perpétuent ce lieu année après année sans faillir.

Pierrette Epsztein, 25 mai 2010

Louise Faucheux

Paris, le 24 août 2010

Chère Madame,

Mon séjour à Cerisy n'a duré que trois jours, à l'occasion du colloque *Henri Cartier-Bresson : images de l'histoire*, du 4 au 7 octobre 2008, mais a été très intense. Cela a été pour moi une expérience unique et très enrichissante, et c'est le premier colloque auquel j'ai assisté. J'ai été charmée par ce beau lieu qui semble un peu hors du temps. J'ai trouvé la vie au château très conviviale et agréable.

Etant chargée de l'enregistrement des conférences, je me sentais une spectatrice privilégiée car j'étais à la fois face au public et face aux intervenants. Comme je devais prendre note des noms des personnes qui prenaient la parole, cela m'a permis de rapidement connaître l'ensemble des participants et de les écouter avec une grande concentration et un vif intérêt.

Etant la plus jeune des trente participants, je me sentais un peu intimidée par l'éminence et la culture de certaines personnes. Cependant, ce qui m'a vraiment surpris, c'était le contraste entre l'atmosphère très studieuse et intellectuelle des conférences et celle détendue et chaleureuse des repas et des soirées passés tous ensemble. Il n'y avait alors plus de barrière entre les conférenciers et les auditeurs.

Cela m'a permis de faire des rencontres qui ont transformé ma vision de la vie intellectuelle, qui m'a ainsi paru plus accessible. Ayant toujours souhaité trouver une voie professionnelle en rapport avec la photographie, j'ai alors pu clarifier l'orientation de mes études.

Je vous remercie très sincèrement de cette chance que vous m'avez donnée.

Louise Faucheux,
21 ans en 2008,
Licence d'histoire de l'art,
Actuellement en Master 1 recherche en histoire de la photographie.

Isabelle Favre

Chers amis,

Je ne pourrai pas participer ni assister au colloque sur le centenaire de Pontigny.

Mais je souhaite vous dire à quel point j'ai gardé un souvenir aigu de la photo datant de 1939 où l'on voit Jankélévitch, à l'occasion d'un colloque sur *La Destinée* (si ma mémoire ne me trahit pas). En improvisant, j'ai cité cette photo, en évoquant un texte de Jankélévitch sur Georg Simmel dont je parlais dans ma communication (hélas non repris pour la future parution).

J'étais à Cerisy en 2009, et j'en garde un grand souvenir, intellectuel et affectif. Il se trouve que mon mari sera à Cerisy en 2010 (colloque sur *Le western*).

Mon père a aussi participé au colloque *La mort dans le texte* en 1986
Mardi 29 juillet - matin: Robert FAVRE: La mort-caution. L'écriture testamentaire.

Il vient de mourir, le 30 avril dernier. Mais grâce à Cerisy, la mort n'existe pas, avec tous les testaments que constituent ces rencontres au service de la pensée !

Bien à vous,

Isabelle Favre

Annie Gutmann

Cette phrase résonne un peu comme une sentence. Ecrite avant la « Grande Guerre » et avant les événements qui font du XX^{ème} siècle celui, jamais égalé en horreur, de l'univers concentrationnaire et génocidaire à échelle massivement industrialisée, cette phrase retentit comme une mise en garde, comme un avertissement : ces entretiens ne sauraient vivre sans une relation étroite avec le monde qui l'entoure, avec les événements qui concernent le *socius*.

Cette quasi-injonction a été jusqu'à aujourd'hui suivie : du temps de Paul Desjardins de même que par ses successeurs. Les exemples⁹ constitués par la décade religieuse et la décade « la vie ouvrière actuelle » de 1910 comme la décade littéraire de 1912, les débats de l'après-guerre sur la réorganisation de l'Europe, sur la littérature comme « fait social total », les réflexions sur l'Éducation et sur l'empreinte du christianisme, les décades politiques et sociales, tous ces exemples du parti pris de ne laisser dans l'ombre aucun sujet artistique, scientifique, philosophique et littéraire, politique et social même et, surtout sans doute lorsqu'il est le plus sensible — je pense aux décades qui en 1932, en 1934, en 36 et 38 notamment ont concerné le refus de l'ordre totalitaire en Allemagne, en Italie et en URSS — ont été honorés par les successeurs de Paul Desjardins mort en 1940. En témoigneraient si besoin quelques thèmes de colloques de Cerisy: La décolonisation et ses problèmes, Israël et son devenir, Crise de l'urbain/futur de la ville, la thématique de l'évolution du travail et de l'entreprise pour ne parler que du champ socio-politique, car l'ensemble des sciences humaines, des questions esthétiques et philosophiques de notre temps a été couvert, avec une mention particulière pour ce qui concerne les sciences de l'information et l'informatique qui ont retenu l'attention qui se devait compte tenu de la révolution qu'impliquent ces nouvelles manières de traiter la matière du monde et aussi celle des esprits. J'en veux pour preuve la place qu'occupe, dans ce colloque même, le numérique et ses enjeux.

⁹ J'emprunte ces quelques exemples à la Thèse de François Chaubet : *Paul Desjardins et les Décades de Pontigny*, Paris, Presses Universitaires du Septentrion, 2000 (rééd. 2010).

Comment alors une institution telle que Cerisy dont Derrida disait que ce « lieu » offrait une « expérience contre-institutionnelle » rend-elle compatible la rencontre entre les déterminismes d'une pensée rationnelle, voire scientifique, et les complexités de la pensée quelle qu'elle soit, productrices — elles — d'indéterminismes? La pensée, se heurte à la complexité du monde et tend, pour la supporter et la comprendre, à la simplifier, à la réduire à une dimension binaire marquée par la **radicalité** : bien ou mal, coupable ou innocent, vrai ou faux, etc....

La société contemporaine accroit, me semble-t-il, avec des conséquences néfastes, cette tendance. Comment alors les *Entretiens de Cerisy* peuvent-ils s'opposer à cette propension? deux points auxquels on peut tenter quelques éléments de réponse.

La société « contemporaine » n'est contemporaine, comme la modernité n'est « moderne », qu'en son époque et évidemment, elle est fluctuante et changeante. Ce qui lui manque et ce qu'elle cherche varient ainsi, tant par leur contenu que par leur mise en œuvre, par leur fond et leur forme, si tant est que fond et forme ne finissent par se rejoindre.

De quelles caractéristiques spécifiques, notre société cependant marque-t-elle son époque? Et sans entrer dans les arguties de l'œuf et de la poule, il importe de ne pas oublier que nous ne nous bornons pas à subir la société, nous la fabriquons. J'en retiendrai deux grands traits :

Le numérique

La société du virtuel et de l'image entraîne une *rupture du rythme physiologique* qui était le nôtre jusqu'alors : l'extrême rapidité du numérique et la miniaturisation de plus en plus performante des instruments qui y donnent accès amènent les individus que nous sommes à une sorte de *passivité*, même de « passivation », ne permettent pas d'*élaborer* l'information mais bien plutôt de l'avalier, toute crue, sans l'avoir analysée ni « digérée » ; par ailleurs la crudité de l'information (*a fortiori* de la publicité ou de la propagande) jointe à celle de l'image est une puissante source d'excitation (souvent manipulée à des fins commerciales ou « politiques » au sens large du terme) qui déborde les capacités de contenance de cette excitation par le psychisme non seulement des enfants mais des adultes, provoquant des manifestations d'anxiété voire d'angoisse souvent importantes de même que des conduites agressives ; beaucoup de nos contemporains trouvent ainsi dans l'accumulation du tout « tout de suite » sur Internet ou dans des jeux « vidéo », dans leur répétition et leur brutalité, dans les drogues de tous ordres (drogues dures et moins dures, alcool, hyperconsommation sexuelle, bruit, vitesse, etc.) une sorte d'abrutissement destiné à « calmer le jeu », avec une violence à la mesure de la violence exercée.

Faudrait-il pour autant faire un procès sans nuances de cette révolution technologique? Cela serait entièrement vain car l'arrêt des découvertes et inventions ne saurait se décider : ce sont des manifestations de la vie des humains ; un tel procès serait, de plus, parfaitement injustifié, voire stupide : comment renoncer aux extraordinaires progrès dans des domaines aussi variés que la médecine, la recherche, l'enseignement, etc....mais surtout comment ne pas retenir l'évolution de la pensée-même en relation avec le développement de ces technologies? Je ne m'y attarderai évidemment pas tant en sont manifestes et éclatants les acquis. Reconnaître et se réjouir de ces moyens inégalés pour la connaissance n'empêchent pas d'en voir les dangers extrêmes si ces moyens extraordinaires ne sont pas maîtrisés par les hommes. Et, paradoxalement, ce qu'il peut en résulter comme déficit de réelle connaissance intellectuelle et comme perte de relations entre les êtres humains. (L'expérience des services publics totalement anonymes, sans aucune présence humaine visible et disponible, par exemple).

La « navigation » sur le net à l'aide des « liens » hypertextes, la possibilité de « surfer » sur la toile disent assez par leur vocabulaire la fluidité tournoyante des associations de pensées, la plasticité des définitions, le flottement des contours, des limites. Tout pourrait bien être dans tout et réciproquement. C'est la matérialité des choses - et jusqu'à ce « bug » si irritant - qui sait rappeler que les objets, eux

aussi, existent dans leur réalité de choses, dans leur concrétude (comme les images dans leur réalité virtuelle) avec leurs qualités sensorielles particulières au tact et à ses composantes cénesthésiques, à l'odorat, etc. La qualité concrète d'un objet est peut-être une réassurance pour l'esprit car le matériau physique auquel on se heurte constitue une limite tangible de l'environnement et, bien entendu, aussi une limite à l'omnipotence.

La biodiversité

L'urgence de reconnaître et de respecter la biodiversité, c'est-à-dire la diversité naturelle des organismes vivants, marque aujourd'hui la société qui prend conscience des conséquences du déclin de la biodiversité dans le monde. Au point que cette année 2010 est décrétée « Année internationale de la biodiversité ».

La diversité biologique concerne tout le vivant et par conséquent l'homme : il entre dans la dynamique des interactions essentielles mettant en cause la vie de la Terre, la vie de ses habitants végétaux, animaux et humains. Les activités humaines contribuent fortement à la modification de cette diversité du vivant, en particulier à sa perte avec des conséquences néfastes majeures concernant la sécurité énergétique, l'accès à l'eau propre et aux matières premières, la sécurité alimentaire, la vulnérabilité face aux catastrophes naturelles par exemple.

Tenir compte de la nature signifie protéger la capacité d'adaptation du vivant et lorsqu'une espèce disparaît, de nombreuses interactions disparaissent. Ainsi que l'affirmait lors de la Conférence de Paris sur la biodiversité en janvier 2005 Jacques Blondel, directeur de recherche émérite au CNRS, supprimer une espèce « *c'est... changer le cours des choses, une atteinte à la liberté qu'a le monde de se déployer* ».

La dynamique de la biodiversité ne saurait se comprendre sans référence à la dynamique des systèmes biologiques, économiques, psychologiques et sociaux, juridiques, d'où une confrontation de différentes temporalités pour les systèmes naturels et les systèmes anthropiques. Ce thème a d'ailleurs été l'occasion d'une réflexion à Cerisy en 2009 lors du colloque sur « Changer pour durer », mais aussi, en 2005, avec « Le Développement durable, c'est enfin du bonheur ! » (Prospective VII).

Ainsi, le concept de biodiversité, longtemps cantonné dans la sphère des sciences de la nature, a, compte tenu des enjeux qu'il représente pour les sociétés humaines, largement débordé la sphère des sciences de la vie pour envahir celle des sciences de l'homme et de la société — notamment le monde médiatique et politique — ; il est inséparable aujourd'hui de valeurs morales, esthétiques et culturelles et par conséquent connaît des débats passionnés entre ceux qui y voient l'urgence de notre temps et d'autres des exagérations dangereuses pour l'économie, voire des élucubrations savantes.

Cet exemple, avec la complexité et la gravité de ses enjeux, m'amène à traiter mon second point.

À toute époque, face à la société et quelles que soient ses caractéristiques — étant entendu que nous nous situons ici dans le cadre d'une société de démocratie en temps de paix — reste la nécessité d'un *lieu tiers*, ouvert à la pensée, à la réflexion, à la discussion. Cerisy me semble répondre aux qualités requises d'un tel lieu. Il doit évidemment avoir la neutralité indispensable à la liberté des échanges, des débats, de rencontres informelles favorisant des liens parfois durables. Mais « neutralité », ce positionnement d'abstention, est un mot périlleux : trop souvent confondue avec indifférence, la neutralité quand elle est psychanalytique ; trop souvent identifiée avec absence d'opinion, voire désengagement, lorsqu'elle est politique. La neutralité que j'ai rencontrée à Cerisy est celle d'une véritable présence de ce lieu dont la beauté végétale, architecturale, spatiale saisit celui qui y arrive ; présence mais en retrait et qui ne s'impose pas mais ouvre à un véritable accueil des personnes et de leur pensée. La fadeur ni l'absence d'opinion ne furent jamais des traits de la neutralité. Pour ce que j'en ai lu, personne de la famille Desjardins, ni les fondateurs ni les successeurs et ceux qu'aujourd'hui je connais, ne font exception à la règle. Et cette neutralité qui fut un des fondements de

Pontigny n'empêcha pas que les sujets évoqués aient été liés aux événements mondiaux (guerre, droits de l'homme, Société de Nations), que de nouvelles expériences pédagogiques (O. Decroly, Maria Montessori...) aient été discutées, que Pontigny ait pu être considéré par les nazis comme un important foyer d'activisme anti-nazi. Et qu'aujourd'hui soient, dans la liberté, mises en débat des opinions souvent très contradictoires à propos de sujets politiques ou sociaux brûlants qui ne sauraient souffrir l'impasse sur l'éthique. Je pense notamment à plusieurs colloques de psychanalyse ou organisés par des psychanalystes depuis de nombreuses années (par exemple *Psychanalyse, psychiatrie et ethnologie: défi culturel et défi thérapeutique* en 1992 ou *Des origines et des conséquences des processus d'extermination en 1993*), mais aussi à ceux qui concernent les défis lancés par la biologie vis-à-vis de l'humanité et son développement (par exemple *Déterminismes et complexités: de la physique à l'éthique (autour d'Henri Atlan)* en 2004) ou ceux mettant en question la politique de l'entreprise ou du développement des régions.

Neutralité donc, mais bien entendue ! Audace dans l'accueil de Colloques qui privilégie l'abord de questions où se retrouvent des disciplines parfois fort éloignées les unes des autres : par exemple, *Résister* en 2008 ou *La Sérendipité dans les sciences, les arts et la décision* en 2009,.

Que manque-t-il à la société contemporaine et que cherche-t-elle ? Quelques éléments ont été brièvement pointés. Cependant, tenter de répondre à la question implique, pour pouvoir évaluer cette société et ce temps, de se demander aussi ce que signifie, *in fine*, être contemporain de son temps ? Qu'est-ce que le contemporain ? Ce qui se passe au moment présent ? Un pastiche à la Baudelaire qui confondrait contemporain et modernité et privilégierait le transitoire, le fugitif, le contingent, sans l'éternel et l'immuable ? Bien entendu, ces très courtes vues ne donnent pas la dimension que le philosophe italien Giorgio Agamben sait dans un court essai¹⁰ découvrir dans le contemporain. Se référant à la prétention de Nietzsche d'être, par un certain déphasage, une certaine « inactualité », « actuel » précisément, « contemporain » vis-à-vis du présent, Agamben souligne le caractère du « contemporain » par une « relation au temps qui adhère à lui par le déphasage et l'anachronisme »,... « qui ne coïncide pas parfaitement avec lui ni n'adhère à ses prétentions »...¹¹ Contemporain est donc celui qui, ne se laissant pas abuser par les lumières de son temps, parvient à en saisir la part d'ombre, d'obscurité et se laisse interpellé par elle. Si « contemporain est celui qui reçoit en plein visage le faisceau de ténèbres qui provient de son temps »¹²; si contemporains ils se trouvent par l'anachronisme qui les habite dans un « trop tôt » qui est aussi un « trop tard », un « déjà » également, un « pas encore », les entretiens de Cerisy pourraient bien être, en effet, les contemporains de leur temps, et donc avoir un regard pertinent sur la société de leur époque. Car ce décalage, ce « déphasage » (un temps qui s'étire sur sept ou dix jours, ce rythme désirable et possible de la promenade, ce temps permis et probable de la conversation), contribue à la contemporanéité de Cerisy. Et c'est elle qui permet de discerner ces clartés qui ne sont pas encore des lumières.

Qu'entendre par « dévouement suffisant » ?

Cette phrase m'a fait penser aux « *good enough mothers* »¹³ de Winnicott se référant aux mères en quelque sorte « acceptables » pour leurs petits enfants car, pour faire très bref, elles sont dans une relation qui s'adapte aux besoins de l'enfant. Mon propos n'est évidemment pas d'identifier les organisateurs de Cerisy à une mère pas plus que leurs hôtes à de petits enfants mais de souligner le souci constant de ceux qui font vivre Cerisy de s'adapter, justement pour que vivent ces entretiens. L'immense travail intellectuel et matériel exigé par chaque colloque, leur anticipation, les questions financières et organisationnelles sont évidemment essentiels et suffiraient sans doute largement à qualifier ce « dévouement ».

¹⁰ Giorgio Agamben, *Qu'est ce que le contemporain ?* éditions Rivages poche/Petite Bibliothèque, 2008.

¹¹ *Ibid.*, p.11 et p. 10.

¹² *Ibid.*, p. 22

¹³ Il faudrait rentrer dans le jeu de mots de l'anglais pour en goûter le sel !

À cet égard, deux questionnements :

- serait-il pensable que les « actes » des colloques puissent un jour être diffusés par « Les Presses de Cerisy »... car la recherche d'un éditeur preneur d'ouvrages collectifs devient un parcours de combattant ? La pensée qui anime ces journées serait mieux diffusée ;

- Cerisy entretient-il avec d'autres lieux de Colloques des relations, et /ou une collaboration ? Je pense à des lieux tels que Sofia Antipolis, Royaumont, Arc et Senans : Fondation Nicolas Ledoux sur l'innovation et Utopie, Les Fontaines à Chantilly (Jésuites) ?

Ce dévouement est pourtant, me semble-t-il, d'une autre nature : il tient essentiellement dans la préoccupation constante de garder à Cerisy sa qualité de « lieu », c'est-à-dire d'espace-temps identitaire, relationnel et historique : le contraire de ces « non-lieux », espaces interchangeable où les êtres humains restent anonymes.¹⁴ Comment alors Cerisy échapperait-il à la comparaison avec l'art, entre tous, du lieu et du temps, de la mémoire : l'art du jardin ?

Cerisy est, à mes yeux, un lieu intemporel, simultanément du passé et de l'avenir. Ma première pensée pour une lettre à Paul Desjardins a été, bien sûr, pour l'art des jardins, ces « lieux » terriens et sensoriels autant que psychiques et également marqués, ordonnés par la culture de chaque époque et de chaque société. Ces jardins de la littérature et de la poésie, des arts plastiques et de la philosophie, ces rencontres entre nature et culture, entre nature et techniques, amènent à s'entrecroiser des époques, des lieux, des pensées et des sentiments, bref ce que Jackie Pigeaud nomme avec bonheur une « floraison organisée de rêveries ». ¹⁵ Citant médecins, poètes, philosophes et artistes de l'Antiquité, Pigeaud écrit : « ils saisirent la fluidité des choses naissantes, la labilité du monde en formation ... dans cette indécision du temps et de l'espace où surgit la forme, déjà discernable et dicible, pas encore fixée, ils pensèrent la création en songeant à la graine et à la plante, au levain et à la pâte, à la présure et au fromage, à la semence et à la greffe... ». Puisse cette expérience, poétique s'il en est, être connue par ceux qui passent et reviennent!

Les jardins de Paul Desjardins, de ses successeurs, furent, sont, Pontigny puis Cerisy. Ce sont des rencontres comme celles des jardins.

¹⁴ Voir M. AUGE, *Non-Lieux, introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Le Seuil, 1992.

¹⁵ PIGEAUD J., *L'art et le vivant*, Paris, Gallimard, 1995 ; *Histoires de jardins : Lieux et imaginaire*, Paris, PUF, 2001.

Lauric Guillaud

La phrase de Paul Desjardins me semble plus d'actualité que jamais. Les colloques de Cerisy n'ont cessé d'offrir un espace-temps qui fait de plus en plus défaut au monde de la culture –au monde actuel dans son ensemble, faut-il dire. Cet inestimable complément vital, cet ajout précieux a été nourri par des hommes et des femmes prestigieux « suffisamment dévoués » dont les photographies sur les murs du château portent le témoignage silencieux et spectral de leur concours historique.

Dans un univers mondialisé, saturé de technologie et d'informations et adorateur d'urgence, le temps cerisien est un atout exceptionnel. Prend-on encore le temps d'écouter l'autre, à défaut de le lire ?

Dans un monde dominé par le vedettariat médiatico-politique, y a-t-il place pour les penseurs, les contemplateurs, les ermites, les adeptes du « gai savoir » ? Dans un monde voué au lucre, à la rentabilité immédiate et à la rationalisation galopante, Cerisy peut-il encore « fonctionner » sereinement, loin des soucis budgétaires ?

A toutes ces questions, les responsables du CCIC ont tenté de répondre, d'abord par la conservation : conservation d'un système et d'un lieu. Dans un monde voué au « bougisme », Cerisy « demeure », fidèle à son héritage du passé, tout en s'adaptant peu à peu aux exigences du temps : recours à la technique sonore et visuelle, facilités informatiques, etc.

Personnellement, je pense que Cerisy évolue tout en changeant. Certes continuent de se poser les sempiternelles questions financières dépendantes d'une économie de plus en plus dominante et peu encline à investir dans le « culturel », sans oublier la situation inquiétante de l'université française, oublieuse de ses racines humanistes, esclave de sa logique budgétaire. Mais il faut « tenir », résister aux solutions de facilité et rester fidèle aux enseignements de Desjardins : les entretiens continueront certainement de vivre si se renouvellent les générations de chercheurs, si l'on « entretient » la flamme de la lecture et du partage. Il est indispensable de continuer à publier les actes des colloques, en dépit des problèmes actuels de l'édition et de l'hypothétique concurrence du numérique. Je ne crois pour ma part qu'à la transmission. Si celle-ci s'interrompt, nous mourons.

Je viens à Cerisy depuis une quinzaine d'années et j'essaie d'y revenir aussi régulièrement que possible. J'ai dû participer à une dizaine de colloques et en co-diriger trois ou quatre : *les détectives de l'étrange*, *le mythe de l'Atlantide*, *les persistances du gothique*, *le western*. Peut-être en oublié-je. Je n'en ai gardé que de bons souvenirs, qui dissipent bien vite fatigue et polémiques stériles.

Que m'a appris mon expérience de directeur de colloque ? D'abord, qu'il faut faire face aux défaillances humaines : désistements soudains, brusques retours, etc. Une décade est bien longue pour les « modernes » : nombreux sont ceux qui ne font que passer, en plein cœur du colloque, voire vers la fin, nous faisant l'aumône d'une communication qui, par définition, ne prend pas en compte les acquis des interventions précédentes. Il appartient alors aux responsables de pallier ces pénibles contraintes du monde actuel par la nécessité quasi journalistique d'une pensée en évolution qui puisse déboucher sur une synthèse harmonieuse. Peut-être une semaine constitue-t-elle le format inévitable d'un nombre non négligeable de colloques dans les années à venir. Le système de la décade me semble en effet menacé par les facilités du temps (besoin de vacances, contraintes financières, paresse intellectuelle). Je déplore en outre, et je plaide coupable, une double tendance inflationniste aujourd'hui : celle de l'image – certains diront inévitable – qui tend à parasiter de plus en plus les colloques consacrés à l'imaginaire (montages powerpoint systématiques, recours au vidéoprojecteur, projection régulière de films le soir, qui empêche les gens de deviser après dîner comme avant). Une seconde tendance consiste à amasser autant d'intervenants que possible dans la journée (quatre, ajoutés parfois à une table ronde). Je me rends compte qu'un rythme moyen de trois conférences (quatre exceptionnellement), enrichi de questions et d'échanges copieux, est tout à fait acceptable, permettant au public de profiter de « plages » de détente indispensables au colloque (notamment les décades).

Cela étant, le bilan global me semble plus que positif et je me réjouis de voir de jeunes collègues prendre l'initiative de futurs colloques stimulants. Rétrospectivement, toutes ces années m'ont éclairé et enrichi ma démarche intellectuelle. Je pense soudain à l'honneur d'avoir vu intervenir Maurice de Gandillac dans mon colloque sur les *Atlantides imaginaires*. J'ai évidemment en mémoire les noms de chercheurs illustres qui acceptèrent de collaborer à mes colloques. Certains sont devenus des amis intimes. D'autres sont devenus des figures familières de Cerisy, que j'ai toujours plaisir à croiser. L'échange, l'amitié, la complicité, l'ouverture –autant de vertus menacées aujourd'hui, mais heureusement préservées par la direction du château, les irremplaçables « dames de Cerisy » (sans oublier Jacques évidemment, ni Jean Ricardou). Puisse Cerisy entretenir la flamme que contrarient les vents mauvais de la grande rationalisation.

Lauric Guillaud
Université d'Angers

Nathalie Heinich

Chère Edith Heurgon,

Je suis sensible à votre initiative, ainsi qu'à un certain arrière-plan de pessimisme ou de désillusion qui, me semble-t-il, colore la question posée. Je n'y répondrai qu'en quelques mots — cette brièveté n'étant qu'un des symptômes du problème qui se pose à nous tous.

Depuis la fondation des rencontres de Pontigny, le monde intellectuel a bien changé. Plus personne parmi nous n'est un rentier, pouvant consacrer ses nombreux loisirs à de lentes et profondes réflexions mêlant érudition et convivialité raffinée. Nous sommes tous des professionnels de la pensée, payés pour cela, engagés dans des réseaux d'obligations à la fois très étendus et très compétitifs, parce que nous sommes devenus aussi infiniment plus nombreux qu'à l'époque — conséquence heureuse, mais problématique à vivre, de l'augmentation du niveau général d'études dans la population. Ce ne sont plus les éditeurs qui sont à la recherche de bons auteurs, mais d'innombrables aspirants auteurs qui rêvent d'un éditeur et, surtout, d'un lectorat, lequel diminue forcément à mesure de l'inévitable spécialisation engendrée par notre surpopulation. La dématérialisation des échanges via Internet fait le reste: nous sommes de plus en plus isolés en même temps que de plus en plus connectés et de plus en plus spécialisés, croulant sous trop de lectures à faire ou ne pas faire. Autant dire que "la société", dans cette histoire, disparaît bien loin à l'horizon, derrière la nécessité de produire quelque chose qui ait un minimum d'existence pour autrui. Et la complexification - elle aussi souhaitable - de nos méthodes, de nos outils, de nos problématiques, nous fait payer le prix de l'élévation collective du niveau d'excellence en perte de contacts avec le sens commun. Cerisy est devenu, pour l'essentiel, un lieu de respiration très momentané pour universitaires inutilement surmenés. Ce qui n'est déjà pas si mal, après tout - car je ne crois pas qu'on puisse raisonnablement tabler sur un retour en arrière, même si nous sommes sans doute nombreux à en rêver.

Voilà pourquoi, je suppose, vous nous (vous) posez la question de la continuité avec le passé, et de la pertinence, aujourd'hui, de la formule inaugurée à Pontigny. Et voilà pourquoi je ne peux vous faire que cette réponse, trop rapide, de sociologue trop occupée.

Avec mon bien amical souvenir,

Nathalie Heinich.

Bruno Karsenti

Tout d'abord, merci de m'accorder la possibilité de répondre à vos questions, et de me faire suffisamment confiance pour estimer que mon point de vue importe sur le destin des « rencontres » auxquelles je tiens tant, admirant sans nuances votre dévouement à cet égard.

J'intitule globalement ma réponse « **Appel à la netteté** », en hommage à la citation de Paul Desjardins. Et je la délivre en suivant scrupuleusement le protocole indiqué :

La phrase de Paul Desjardins me paraît juste par sa « netteté », précisément : elle réclame le sens « net » d'un manque, ce qui exclut à la fois un sens flou et un sens fabriqué. C'est dans l'exclusion des faux problèmes, c'est-à-dire des problèmes qui ne se posent pas, mais aussi des problèmes mal posés, dont le noyau consistant – net – n'est pas suffisamment identifié, que se perd le débat intellectuel. Or les faux problèmes en ce sens sont légion, et animent la doxa, l'opinion relayée par les journaux, lorsqu'elle se prend pour de la recherche ou de la réflexion. Mais elle guette aussi une réflexion qui s'énerve de sa propre isolation, se clôture artificiellement sur les problèmes qu'elle invente, ou plutôt les invente pour se clôturer et s'isoler. La recherche, la vraie, se distingue de ces deux écueils. La phrase de P. Desjardins est optimiste, puisqu'elle énonce que cette recherche vivra, si l'exigence de netteté ne fléchit pas. Elle ajoute l'autre condition, le dévouement suffisant. En première approche, je dirais que je suis d'accord avec l'optimisme, parce que ce qui est « net » au sens prédéfini est la seule chose vivante de la pensée, et que tout le reste tombe de soi-même comme des peaux mortes. Mais cette vie ne sait pas et ne peut pas, par elle-même, se rassembler. Il suffit pour cela qu'une condition de rassemblement soit possible. Mais cette condition suffisante est très difficile à mobiliser, précisément parce que rien, dans les conditions réelles, ne travaille dans ce sens, ou plutôt parce que tout, dans les conditions réelles, travaille en faveur des faux problèmes. C'est pourquoi il faut – par où s'indique cette fois une nécessité – précisément du *dévouement*.

La société contemporaine peut tout à fait vivre sans la détermination nette de ce qui lui manque. Mais elle a une spécificité qui l'expose à le sentir d'une façon très aiguë : c'est qu'elle ne cesse de se demander en quoi elle est une société. On touche d'ailleurs à ce qu'il y a de plus contemporain dans la contemporanéité : ni justification théologique ou traditionnelle, ni justification politique venant de l'Etat ou de quelque institution qui en tiendrait lieu, mais justification qui voudrait être une auto-justification. De là l'exigence rappelée en 1°. Mais, j'insiste, elle peut tout à fait se satisfaire d'une fausse identification, d'une écume de problématisation. D'où l'appel à la netteté, très beau, de Paul Desjardins.

Ce qu'elle cherche, j'y ai déjà répondu : elle cherche ce qui la constitue encore en société, au-delà de toute justification qui lui serait extérieure, et alors que ses contours sont toujours plus instables et ses principes de structuration toujours plus opaques. D'où, encore, l'appel à la netteté.

Les colloques de Cerisy soumettent les participants et le public à une vie commune, qui fait d'ailleurs que participants (intervenants) et public ne se distinguent pas vraiment. Qui plus est, ils ont inventé une forme inédite de discipline heureuse. Epreuve de l'échange sur un temps long où l'on se perçoit à jour et où l'on s'expose à la pensée et aux autres, à la pensée des autres et à la sienne propre, dans un cadre magnifique, mais magnifique sans magnificence, « suffisant » au sens du vrai dévouement invoqué dans la phrase de Paul Desjardins. En l'occurrence, le « suffisant » est au-delà de toute espérance, pour des gens qui se réunissent pour réfléchir avec netteté.

Le principal enseignement que j'ai tiré de quatre décades en quinze ans : qu'il faut briser la situation de parole universitaire pour que le meilleur de ce qu'elle produit se ressaisisse dans ce qu'il a de meilleur. De chaque décade, ma recherche est sortie relancée, dans des directions que je n'aurais pu voir se dessiner sans cette expérience.

« Dévouement suffisant ». C'est évidemment la question la plus difficile, puisqu'il faut se risquer à un repérage, forcément partiel et tâtonnant. Je me limiterai à une seule suggestion, qui ne prétend à

aucune exclusive: je trouve que les débats récents, en Europe et dans le monde, ont montré l'acuité de la question des conditions d'existence et transmission de ce qui a peu ou prou à voir avec une réflexion non contrainte par les « faux problèmes » définis en 1°. Ces conditions peuvent passer par la forme « école », « salon », « université », « club », ou... « décades de Cerisy ». Elles requièrent d'être défendues pour être pensées, et pensées pour être défendues. Avec netteté.

Bruno Karsenti

Alain Kaufmann

Chère Edith,

J'espère que tu te portes bien et que les derniers colloques ont été passionnants et conviviaux ! Il me semble qu'aujourd'hui est le délai que tu nous avais fixé pour envoyer quelques réflexions concernant le futur de Cerisy. Je me contenterai de quelques remarques plutôt "conservatrices".

Selon moi il faut absolument préserver ce qui confère à ce lieu son caractère exceptionnel et en aucun cas en faire un lieu de colloque comme un autre. Cela implique de conserver la longue durée des colloques — semaines et décades — même si la tentation peut être grande de développer des concepts de rencontres plus brèves, afin d'augmenter le nombre de partenaires et de publics potentiellement intéressés. Rien n'est plus précieux et plus rare aujourd'hui que ce vivre ensemble qui ne peut se déployer dans toute sa richesse que sur ces trajectoires au long cours.

Après avoir fréquenté sept colloques, je réalise encore mieux à quel point cette dimension est essentielle et rêve de participer à une décade! Il est frappant d'observer à quel point se développent les deux derniers jours de nouvelles dynamiques, de nouvelles manières de dialoguer, qui transcendent les formes habituelles des rencontres scientifiques. Du coup, on réalise avec tristesse tout ce que l'on manque de profondeur et de sincérité dans les autres lieux et cadres habituels! Certes, cette contrainte est très forte et pas toujours respectée par les conférenciers, mais il me semble que ce n'est pas une raison pour l'abandonner, au contraire. Dans les discussions que nous avons souvent avec mes collègues de l'Université de Lausanne sur les conditions de la recherche en sciences humaines aujourd'hui, nous soulignons à chaque fois le manque de temps et de profondeur de la réflexion induite par les dérives du cadre académique contemporain (surcharge administrative et managériale, multiplication des sessions d'examens et augmentation des effectifs d'étudiants, pression de l'évaluation et course à la publication, etc.).

Il me semble en outre observer dans les colloques une tendance à surcharger le programme, ce qui tend à contrarier les occasions de discussions semi-informelles et l'organisation d'ateliers programmés ou de "cyclos" chers à Jean-Pierre Dupuy. Je ne sais pas comment résoudre ce problème caractéristique de notre temps de manière intelligente mais il me semble qu'il s'agit d'y réfléchir afin de conserver les vertus du vivre ensemble non-programmé si cher à Paul Desjardins.

En ce qui concerne la langue, il me semble important de conserver la dominante française. A une époque où se développe partout la domination du "globish" scientifique, il est essentiel de réaffirmer que, dans les sciences humaines et sociales, on ne peut véritablement penser ensemble que dans sa langue d'origine; ou en tout cas on pense mieux dans ces conditions. L'anglais est déjà partout (et je sais de quoi je parle dans un pays trilingue où les colloques scientifiques nationaux se font en anglais, les réunions politiques ou les réunions d'experts se faisant dans un cadre plurilingue). Là encore la tentation doit être grande pour Cerisy d'accueillir toute sortes de cadres linguistiques.

Sur la dimension internationale de l'inscription de Cerisy, je n'ai pas de concept très élaboré à formuler, si ce n'est que des partenariats pourraient peut-être être développés avec des centres de recherche ou de colloques qui ont des objectifs analogues. Ce qui pose bien entendu à nouveau la question de la langue. On pourrait imaginer par exemple un colloque "à deux coups" et en deux lieux

successifs qui se tiendrait chaque fois dans la langue locale, à distance temporelle raisonnable. Cela permettrait peut-être de développer une réflexion au long cours en bénéficiant du génie des lieux impliqués. Le couplage entre les deux événements pourrait se faire en partie grâce à l'usage de la vidéoconférence utilisée au cours des deux colloques, selon des modalités à définir.

Bien entendu, tout recours aux technologies de la téléprésence implique une sorte de transgression des formes de discussions si précieuses développées à Cerisy. Il s'agit donc de bien peser le pour et le contre.

Voilà quelques remarques somme toute assez peu originales et qui surtout n'ont pas pu être passées au crible de l'intelligence collective qui aurait pu les enrichir ou les contester !

Je t'adresse toutes mes amitiés.

Alain Kaufmann
Directeur, Interface sciences-société
Université de Lausanne
Website: <http://www.unil.ch/interface>

Jean-Louis Le Moigne

Que pensez-vous de cette phrase de Paul Desjardins?

Dans sa forme littéraire, n'est-elle pas maladroite ? Que peut bien être un critère de « manque à une société » qui soit quasi-généralement accepté par les citoyens ? et de quelle société parlons nous ? Celle d'Auguste Comte (Ordre et Progrès) ou celle de la Déclaration des droits humains ?

S'applique-t-elle à notre société contemporaine ?

Une phrase ne « s'applique pas » à une société: elle exprime éventuellement une situation perçue par le locuteur.

Si oui, que manquerait-il et que chercherait notre société actuelle ?

Si donc j'ai répondu non à la deuxième question, dois-je passer à la suivante ?

Si j'avais répondu oui, n'y aurait-il pas une grande outrecuidance à prétendre connaître la réponse ?

Si je cherche l'esprit derrière la lettre, je proposerai, par exemple, la « réponse » suivante, d'inspiration pascalienne: “Travailler à bien penser avec l'autre, en réciprocité“. Ou d'inspiration Vicéennes: “ l'humanité est son œuvre à elle-même il lui faut, responsable et solidarisante , assumer son œuvre, chemin faisant“.

En quoi les colloques de Cerisy pourraient-ils y répondre ?

Les colloques ne 'répondent' pas, ils questionnent ! Certes ils répondent au besoin quasi universel d'exaltation des ego individuels: mais peuvent-ils l'avouer ? Ils peuvent parfois contribuer à l'expression moins individualiste d'une militance plus collective civique et culturelle, mais on peut craindre que, ne faisant que cela, Cerisy manque vite de ressources logistiques. La valorisation des egos individuels est sans doute plus profitable ! Peut-on financer les premiers par les seconds ? Je ne sais ! Peut-on savoir quel pourcentage de participants payent effectivement « de leur poche » leur participation à Cerisy ?

Quels enseignements avez-vous tiré de leur fréquentation, de la lecture des actes ?

Pas d'enseignement au sens habituel du terme ? En revanche du « grain à moudre » pour nourrir mes réflexions (et mes enseignements !) et, surtout peut-être, cet ineffable indicible que livre l'échange, le « faire avec l'autre » (en général hors séances de type magistral). Regret fréquent de ne pas trouver dans les actes le script des échanges, mais seulement une compilation de textes écrits avant le colloque.

Que recouvre à vos yeux la notion de « dévouement suffisant » ?

Cela a un très beau nom, Femme Narcès, cela s'appelle ... la militance délibérée. Ajoutons que la disposition de ressources logistiques suffisante peut faire de cette militance un véritable bonheur de vivre poétiquement.

Pourriez-vous dessiner des futurs souhaitables pour Cerisy au XXI^e siècle ?

Non, ces futurs souhaitables sont trop « contextes » dépendant.

Mais on peut se proposer une façon de marcher plutôt qu'un futur souhaitable: Ici, je vois une fonction conjoignant une veille culturelle au sens large (*'Sciences et Arts sont inséparables'*) et une vocation de mémorisation patrimoniale.

Je ne peux rien dire que de banal sur l'effet 'réseaux sociaux virtuels induits par les internet. Je peux seulement comme tout un chacun souligner la merveille de l'esprit du lieu qui permet des échanges ineffable altérité

En quelle année êtes-vous venu(e) pour la première fois à Cerisy ? Et à quel colloque ?

1978 Colloque l'avenir de la RO

A combien de colloques avez-vous participé à Cerisy ? 6

Avez-vous dirigé un ou plusieurs colloques à Cerisy ? Si oui, lesquels ?

1986, *Arguments pour une méthode (autour d'Edgar Morin)*

2005, *Intelligence de la complexité*

Angela Ricci Maccarini

Chers amis, j'ai reçu votre programme il y a quelque mois et je pensais venir au colloque *Prendre soin*, mais malheureusement, pour des raisons de travail, je ne peux pas. Je viendrais de toute façon à un autre colloque, peut être celui de "cultivons les jardins"; puisque je continue à habiter en Italie c'est pas très facile pour moi le décider dès maintenant.

Je réponds à l'idée "si les entretiens.." je la trouve magnifique et tellement actuelle !! Les entretiens, l'échange d'idées, se retrouver en se regardant dans les yeux et pas via mail seulement est indispensable aujourd'hui surtout où tout est remis en question.

La société contemporaine est en train de s'effondrer et je suis sûre que c'est seulement en passant par la culture que le chemin (long) va se redresser. La culture, c'est le plaisir de lire, d'aller au théâtre, au cinéma en choisissant ce qui nous touche pour nous enrichir, pour petit à petit construire notre monde intérieur, le seul qui va nous aider à nous ressourcer dans les moments les plus sombres. La plupart de la société (ne parlons pas de ceux qui nous gouvernent, au moins en Italie) s'accrochent à tout ce qui est superficiel, c'est plus facile ne pas penser, ne pas creuser; un slogan passe plus vite qu'une idée à approfondir.

Les entretiens sont indispensables et le dévouement aussi pour les soutenir. Je pense de toute façon que les idées qui sortent des entretiens doivent devenir une caisse de résonance au dehors. Comment? A travers les ministres de la culture, de l'éducation, la presse, les syndicats? Je ne sais pas mais c'est indispensable que le monde des usines, des écoles, universités, employés soient directement concernés.

Peut-être mes idées sont des utopies, mais, même si j'ai assisté seulement une fois à vos colloques (*Sérendipité*) je me suis rendue compte de la capacité et la force de l'Association.

Avec mes salutations les meilleures.

Angela Ricci Maccarini

Gilles Ménégaldo

Le 18 août 2010

La phrase de Paul Desjardins est toujours d'actualité dans la mesure où la société contemporaine suscite, par ses orientations et ses dérives, ses nouvelles formes d'aliénation, mais aussi ses révolutions technologiques, médiatiques et artistiques, des questionnements multiples. Les colloques de Cerisy constituent dans leur richesse et leur diversité un espace de réflexion indispensable et qui prend appui aussi bien sur l'examen de différentes formes de représentations artistiques passées et présentes que sur des interrogations plus actuelles et/ou plus universelles sur des problématiques, politiques, sociologiques, philosophiques, métaphysiques. Dans le domaine littéraire (pour ne me limiter qu'à ce champ qui représente une partie de l'ensemble des programmes), l'hommage aux auteurs canoniques (Poe, Conrad, Kafka) voisine avec des décades qui explorent des genres, des thèmes, des figures mythiques. L'image (peinture, cinéma, photographie) fait l'objet de réflexions qui élargissent le champ et font dialoguer les arts de la représentation.

Ces sujets peuvent être traités ailleurs, en particulier dans le cadre de séminaires et colloques universitaires, mais les décades de Cerisy comblerent en effet un manque en proposant un cadre unique et en donnant aussi du temps à la parole pour se déployer. Dans une époque où les interventions dans les colloques sont souvent limitées à 20 minutes, où les ateliers parallèles sont fréquents, où le temps manque pour la discussion, Cerisy constitue une exception précieuse. Les participants sont ensemble pendant plusieurs jours et, même s'ils sont reliés au monde extérieur par le téléphone et l'internet, ils vivent le temps de manière différente et redécouvrent des modes de communication dont ils se privent dans une société qui vit à un rythme souvent frénétique et aliénant de ce fait.

L'esprit de Cerisy, nourri depuis longtemps par les personnalités les plus prestigieuses dans tous les domaines de la pensée, continue de souffler dans les colloques actuels, même si le contexte a changé. Le Centre s'est largement adapté aux nouvelles technologies audio-visuelles et informatiques tout en conservant un certain nombre de traditions, voire de rituels qui participent aussi de son identité et créent un climat de familiarité et de convivialité. Il est difficile dans ce cadre de conserver un pur masque social et on découvre souvent, au hasard des discussions et des situations, de nouvelles facettes de personnes que l'on croyait pourtant bien connaître. Pourtant les pressions diverses, les charges professionnelles, les obligations familiales, les calendriers resserrés, font qu'il devient plus difficile de rassembler les participants dans le cadre d'une décade, d'où une certaine fragmentation des séjours qui peut nuire à l'homogénéité de l'ensemble. Il convient de tenir compte de ces contraintes, mais d'assurer aussi un maximum de cohésion.

Sans pouvoir définir précisément les « manques de la société », on peut constater que les gens reviennent à Cerisy pour la qualité des débats intellectuels, mais aussi pour ce qui leur manque sans doute ailleurs, dans un monde dominé trop souvent par la communication médiatique superficielle. A Cerisy, dans ce château chargé d'histoire où tant de penseurs se sont exprimés depuis soixante ans (en particulier ceux dont les photos noir et blanc ornent les murs), on prend le temps d'écouter les autres, de dialoguer, d'associer le sérieux et la fantaisie, de laisser libre cours à l'imaginaire, loin des contraintes du monde universitaire.

Au cours de mes années de fréquentation du Centre (depuis 1992), j'ai constaté à la fois la pérennité d'un système qui fonctionne bien et son évolution permanente. J'ai eu le plaisir de retrouver des amis et de découvrir d'autres habitués ou de nouveaux arrivants. La mise en relation amicale des participants de deux colloques parallèles aux sujets contrastés (cette année *Kafka* et *le western*) est souvent très enrichissante. J'ai constaté année après année l'enthousiasme des participants, la rigueur intellectuelle et la richesse des débats. J'ai été heureux de rencontrer de grandes figures, à commencer par Maurice de Gandillac, de dialoguer avec de nombreux habitués mais aussi d'introniser des jeunes chercheurs qui commencent à prendre la relève et organiser des colloques à leur tour. Je suis content d'avoir pu, comme d'autres, faire office de « passeur ».

D'abord intronisé par Jean Marigny dans le cadre d'une mémorable décade consacrée à la figure du *vampire*, j'ai, à mon tour, co-organisé divers colloques et nous avons pu, mes collègues et amis (Lauric Guillaud, Roger Bozzetto, Jean Marigny, Jean-Pierre Naugrette, Maryse Petit) et moi-même, contribuer à développer une ligne de colloques centrés sur les genres (fantastique, SF, policier, gothique, western), mais aussi sur certains auteurs phares de la littérature de l'imaginaire (Poe, Stevenson, Conan Doyle, Lovecraft). L'organisation de ces différents colloques a toujours été très enrichissante et stimulante, même s'il a fallu parfois pallier des défections tardives et s'accommoder du séjour trop bref de certains participants. Je n'oublie pas les rôles essentiels joués par Jacques Goimard qui a contribué à fédérer ces projets et Antoine Faivre qui a apporté son constant soutien, sa complicité et aussi ses talents de comédien dans les petits films réalisés à l'occasion. Lors de ces différentes rencontres, nous avons pu souvent bénéficier de la présence d'écrivains, ce qui constitue un apport nécessaire et passionnant (lectures, débats, ateliers d'écriture).

Ces colloques (à l'exception d'un seul) ont tous été publiés et participent de la politique du Centre qu'il convient de poursuivre, même si la publication en ligne peut présenter un certain intérêt.

Outre le plaisir sans cesse renouvelé de l'écoute des conférences et celui des échanges, je garde un vif souvenir de certaines soirées au château : le récital d'Hélène Delavault, d'autres soirées musicales ou poétiques, des projections de films rares (avec des chauves-souris qui passent parfois devant l'écran) et, plus récemment, la rencontre avec Fred Vargas. Compte tenu du contexte actuel évoqué plus haut, il me semble que le format de la décade devient parfois difficile à tenir, en particulier pour les colloques qui attirent un nombre (moins de 50) limité de participants. Des colloques d'une semaine permettraient peut-être d'atténuer sinon de supprimer la coupure fréquente du milieu de colloque. Il faudra continuer à inciter les participants à rester le plus longtemps possible et faciliter au maximum (comme c'est déjà le cas) le séjour des jeunes chercheurs. De nombreuses équipes de recherche participent maintenant financièrement aux frais de séjour des doctorants. Les conventions ponctuelles avec les universités se sont multipliées. Le partenariat avec les Presses universitaires de Rennes semble bien fonctionner. L'avenir dépend aussi de tous ces partenariats nationaux et internationaux.

Faut-il également envisager une plus grande participation des chercheurs étrangers, ce qui supposerait sans doute un système (déjà expérimenté au château) de traduction simultanée ? Je pense aussi qu'il pourrait être intéressant d'utiliser davantage les archives sonores du Centre, peut-être en mettant en ligne certaines conférences ou débats. Peut-on aussi penser à la mise en œuvre d'un film documentaire consacré aux activités du Centre ?

En tout état de cause, un lieu comme Cerisy (comparable à certains égards à une Thélème moderne) doit continuer de se développer en conservant ce qui fait sa spécificité. L'enthousiasme des jeunes chercheurs qui découvrent le Centre semble bien augurer de l'avenir. Nombreux sont ceux qui sont prêts à se « dévouer », à mettre leurs compétences et leurs idées au service de l'Association, pour en assurer la pérennité, avec l'aide de l'équipe dirigeante actuelle que je tiens à saluer et à remercier pour sa disponibilité, son écoute attentive et l'accueil favorable fait à mes divers projets. La fréquentation des colloques de Cerisy m'a beaucoup apporté au plan intellectuel et personnel. J'y ai fait des rencontres stimulantes avec diverses personnalités dont certaines sont devenues des amis.

Depuis 1992, j'ai participé à une quinzaine de colloques et en ai codirigé sept : *Lovecraft, Regards et écoutes fantastiques, Stevenson/Doyle, Science Fiction 1, Fiction policière, Résistances gothiques, Le western et les mythes de l'Ouest*. Cinq ont été publiés chez divers éditeurs, le dernier, *Manières de noir*, vient de sortir aux PU Rennes. Le colloque sur le gothique sera publié avant fin 2010 aux éditions Bragelonne.

Gilles Menegaldo
Professeur littérature américaine et études cinématographiques
Université de Poitiers

Michel Sirvent

Sacramento, le 27 mai 2010

A la demande d'Edith Heurgon, quelques réflexions rudimentaires faisant partiellement écho à la phrase de Paul Desjardins à partir du questionnaire joint (rubriques 1, 3, 4 et 7).

La phrase de Paul Desjardins (« *Si les entretiens ont été conçus avec un sens net de ce qui manque à la société contemporaine et de ce qu'elle cherche, s'ils sont soutenus par un dévouement suffisant, ils vivront.* ») oui, me semble pertinente (1) dans la motivation assignée à des *entretiens*: proposer un endroit particulier pour s'entretenir afin de combler un *manque* d'ordre *social*. Diagnostiquer avec netteté *ce qui manque à la société contemporaine* (3) ? Ici ou là, on communique, on s'exprime, on monologue mais est-ce que l'on *s'entretient* ? Pressentir *ce que notre société cherche* ? En fait, on cherche une communication généralisée et virtuelle. En droit, on peut réagir par une communication restreinte et localisée.

Des *colloques* au château qui répondent à ce « créneau » (4) ? Soit offrir un lieu de rencontre où l'on puisse *échanger autrement* des propos sur des sujets choisis. *Autrement* que dans les occasions diverses qui sont données par les conférences et tables rondes universitaires, ébats et débats culturels ou festivaliers qui aujourd'hui abondent et semblent loin de *manquer* ?

Donc proposer un lieu où les *entretiens* ne soient pas soumis aux mêmes contraintes (de temps; de productivité; d'intérêt professionnel; à l'inverse de divertissement folâtre et estival) et que ces *entretiens* ne soient pas nécessairement des *colloques* (notez que votre questionnaire opère ce glissement), soit des « *réunions de spécialistes en nombre plus ou moins limité convoqués pour discuter et confronter leurs informations et leurs opinions sur un thème ou un domaine donné* », nous dit un dictionnaire.

Loin des « tournois » ou tournées oratoires, proposer donc un espace pour des *colloques*, à l'origine des *entretiens* en principe de toutes natures, allures ou structures, en particulier d'une espèce que l'on ne trouverait pas ailleurs, sous leurs dominantes tournures.

Par suite et donc *a contrario*, tendre (7) à ce que/qu' :

- les entretiens ne soient pas nécessairement des réunions de spécialistes/d'universitaires;
- ils n'aient pas comme impératif de donner lieu à des écrits finis (contrainte de productivité, de publication, de rendement);
- les entretiens n'aient pas nécessairement la forme de communications *ex cathedra*, encore moins de communications réduites à des allocutions de 20-30 minutes;
- la parole ne soit pas accaparée par des dignitaires de la spécialité ou caciques d'une institution (s')imposant (par) une position de savoir ou de pouvoir;
- les discussions/ « confrontations » ne se limitent pas à de simples « opinions » ni à la simple transmission d'« informations » collectées au préalable;
- les entretiens ne soient pas seulement un échange de « paroles » mais puissent aussi avoir lieu par écrit (ateliers d'écriture);
- ils n'impliquent pas nécessairement un grand nombre de personnes simultanément dans un même lieu (comme dans une salle de conférence ou de cours). Un autre sens de *colloque*: *entretien plus ou moins intime, mystérieux ou confidentiel entre deux personnes*, selon un dictionnaire (soit une division en groupes de travail d'intérêts éventuellement divergents).

Par ses ateliers ou colloques présents ou passés, Cerisy répond déjà largement à cette vocation: proposer *un lieu alternatif inversant la formule dominante* pour des formes d'entretiens qui feraient ailleurs défaut. Reste à poursuivre.

Michel Sirvent *Professeur de littérature française, University of North Texas, E.U.*

Première fois à Cerisy ? Colloque *Albert Ayme*, 1982. Depuis 1984, « Comment écrire la théorie », ai participé à

tous les ateliers organisés par Jean Ricardou (sauf 1994, 2004, 2006) jusqu'à ma dernière contribution en 2007

Robert Spizzichino

Je suis venu à Cerisy trois ou quatre fois pour des colloques liés à des thématiques professionnelles: la ville, le développement local et l'aménagement du territoire, l'habitat. En fait, j'aurais du y venir pour des colloques sur la poésie, le théâtre, la littérature ou pour des sujets qui me sont étrangers comme la psychanalyse ou la linguistique. Mais à chaque fois, c'est le même bonheur des lieux, de l'accueil, des échanges intellectuels ou affectifs. Alors, quand on nous sollicite pour le centenaire des décades de Pontigny, il faut répondre pour tenter de rendre un peu de ce qui nous a été donné et aussi parce que l'indifférence et la suffisance sont des plaies de la modernité. Même lorsqu'on ne se situe pas parmi les « penseurs », ce qui est mon cas¹⁶, on se doit d'évoquer simplement les choses.

« *Un sens net de ce qui manque à la société contemporaine et de qu'elle cherche* »: Personne n'est en mesure d'avoir cette vision; selon mon lieu d'observation, mon histoire, mon territoire, je ne peux que nourrir un des milliards de points de vues qui permettent d'y répondre et c'est justement cela qui justifie la nécessité de l'Echange et du frottement des idées.

« *Un dévouement suffisant* »: Curieusement, ce mot possède une connotation féminine, et c'est pleinement adapté à Cerisy. Mais j'ai trouvé une citation de Druon qui justifie pleinement son emploi ici: « *Il n'y a d'intérêt à vivre que si on se dévoue pour des choses qui vous dépassent* ».

Dans la présentation des rencontres sur les 100 ans, il est dit: « *En 2010, les colloques de Cerisy poursuivent un projet de même envergure — que celui de Paul Desjardins —: organiser des rencontres au service de la pensée dans un lieu qui permet « un rapprochement continué » et, ce faisant, dans une grande indépendance par rapport aux pouvoirs, jouer un rôle de « passeur » entre le monde des idées et le monde politique, économique et social* ».

Un tel projet est indiscutablement utile à la société contemporaine, et même à la société en général. Mais il appelle plusieurs questionnements, en relation avec son grand âge, peut-être en vue d'une renaissance ou d'une réincarnation:

D'abord le rapport au territoire dans une société de réseaux

Si la relation avec la Normandie a été maintes fois affirmée, le fait est que le lieu de nos rencontres est situé dans un espace inséré dans le monde rural et dans l'histoire de cette région, mais nous, citadins, le plus souvent des catégories socioprofessionnelles dites supérieures, n'en percevons qu'un charme lié à la beauté du lieu, mais bien éloigné de la réalité de la paupérisation accélérée de ce monde rural. Or, il est envisageable que le monde rural puisse jouer un rôle essentiel dans les nécessaires mutations de notre société urbaine, le changement nécessaire dans les modes de vie y étant plus facile à entreprendre, et le rapport à la nature y étant plus perceptible. Voilà une première piste à creuser pour l'avenir.

La confrontation avec des projets similaires

Quelques autres démarches s'inscrivent dans la même perspective que celle de Cerisy. N'en citons que deux particulièrement significatives

La conférence TED (Technology Entertainment Design) est une importante rencontre annuelle qui se tient à Monterey en Californie, et plus récemment deux fois par année dans d'autres villes du monde, sous l'appellation *TED Global*. La conférence TED définit sa mission comme « propagateur d'idées », et met gratuitement à la disposition du public les meilleurs conférences sur son site Web. Les exposés couvrent un large éventail de sujets, tel que la science, les arts, la politique, les questions mondiales,

¹⁶ Encore que... « Qu'est-ce qu'un penseur ? Un homme qui se pose encore des questions quand les autres ne s'en posent plus ». (A.Frossard)

l'architecture, la musique et plusieurs autres sphères de compétences. Les intervenants eux-mêmes sont d'une grande variété de disciplines: Des chanteurs de rock, des personnalités politiques, des scientifiques, des chefs d'entreprises, des écrivains, Ils interviennent sur des sujets qui leur tiennent à cœur, pas forcément en relation avec leurs capacités principales.

TEDx est un programme qui permet aux écoles, aux entreprises, aux bibliothèques ou aux groupes d'amis de profiter d'une expérience similaire à celle de TED par le biais d'événements qu'ils organisent eux-mêmes..... Un seul mot d'ordre: « libérer l'étincelle qui est en chacun de nous ». Le programme TEDx, pour Paris, a été lancé en mai 2009; le 30 janvier 2010, il a regroupé plus de 700 personnes dont 20 intervenants à l'Espace Pierre Cardin. L'événement a été suivi en direct sur Internet par plus de 200000 personnes. Les thèmes abordés: aussi variés que la psychologie interculturelle, les trous noirs, la spiritualité, la thérapie génique. Il va sans dire que cette démarche, qui rencontre un gros succès aux USA, s'est petit à petit transformée en un business profitable

Autre exemple plus proche de nous: *Le Forum d'Action Modernités* créé par Philippe Lemoine, PDG du groupe Laser, qui a déjà participé à des colloques à Cerisy.

Le Forum d'Action Modernités intervient selon trois registres:

- Le premier registre d'action est un « Think Tank » composé de plusieurs groupes de travail. L'un, à dominante économique, Le deuxième sur les questions de société. Enfin, un troisième groupe « Technologie »
- Un deuxième registre d'action, mis en place autour d'une « pépinière d'alliances », propose des solutions aux grands problèmes du monde d'aujourd'hui. Ces solutions sont rarement le fruit des seuls États; elles proviennent plutôt d'alliances entre les gouvernements, les entreprises, les ONG et les divers acteurs sociaux.
- Enfin, des débats menés à Paris ou dans des pays proches de manière originale et susceptibles de déboucher sur des actions. Exemple: à Beyrouth, sur le thème: « Tolérance et diversité. « Peut-on encore croire au cosmopolitisme ? ».

Enfin l'articulation entre la pensée et l'action

C'est un problème vieux comme le monde. S'il y a eu de tout temps, un débat entre action et savoir, ce débat a pris une tournure plus aiguë depuis le développement accéléré de la science. Le «chercheur scientifique» a remplacé le clerc d'autrefois. Ainsi nos conduites pratiques, nos actes professionnels risquent d'être scindés en deux. Il y a l'empirisme des savoir-faire et la théorie pure. Il y a l'écart entre la théorie professée par un acteur pour expliquer son comportement et celle qu'il applique. Il y a aussi la répugnance de l'homme d'action à «analyser son action».

Il considère que c'est inutile ou que cela affaiblit l'action elle-même. L'homme d'action- c'est vrai pour des chefs d'entreprise ou pour certains politiques- est le plus souvent en état d'alerte, capable de répondre immédiatement à l'événement, au problème, bref, à affronter la situation. Ou alors, trop souvent, les pratiques sont des routines, c'est-à-dire des répétitions d'actes irréfléchis, difficiles à modifier.

C'est là qu'intervient la praxéologie: C'est l'étude de ces aspects de l'action humaine qui peuvent être a priori compris. Elle se centre sur l'analyse conceptuelle, et les implications logiques des préférences, des choix, des schémas mentaux, etc. Remontant aux philosophes grecs, et remise au goût du jour par des économistes autrichiens, puis par des marxistes et par P.Bourdieu, elle trouve des applications dans l'analyse politique, la science économique, le pilotage des projets, la sociologie urbaine, l'organisation des processus industriels, ...

On gagnerait donc à approfondir la praxéologie, et même à susciter des recherches à ce sujet.

Voilà donc quelques apports empiriques qui, je l'espère, pourraient être utiles dans les échanges intervenus pour la préparation de ce centenaire.

Robert Spizzichino